

Le livre des contes



BeQ

Le livre des contes

Grimm – Nodier

Schanz – Winter – Andersen ...

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 238 : version 5.2

« Les contes sont la poésie des enfants.

Ils ne sont pas vrais, dites-vous ? – Qu’entendez-vous par là ? Qu’il n’arrive rien de pareil sur la terre ? Je crois en effet que les bottes du petit Poucet ne faisaient pas sept lieues à la fois, puisque la vapeur n’était pas inventée, et j’admets que la Belle-au-Bois-dormant n’a pas dormi cent ans, puisque dans ce temps-là on ne faisait encore ni sermons ni discours ministériels ; mais en quoi ce détail touche-t-il à la vérité des choses ?... Cependant, y a-t-il au monde des gens plus vivants et plus réels que tous ces personnages qui n’ont jamais vécu ?...

D’ailleurs, il faut bien que le goût des contes ait sa racine au plus profond de l’âme humaine, pour que ces fables, dédaignées des beaux esprits, aient résisté à tous les progrès des lumières, à tous les caprices des réformateurs. On leur jette en vain l’anathème, rien ne peut les anéantir. C’est que les contes, comme les légendes, les chansons, les proverbes, appartiennent à cette

littérature anonyme, que le peuple aime, garde et propage, parce qu'il s'y reconnaît tout entier... »

ED. LABOULAYE.

Jakob et Wilhelm Grimm

La petite Blanche-Neige

On était au milieu de l'hiver, et les flocons de neige tombaient du ciel comme des plumes. Une reine était assise à coudre auprès de sa fenêtre ouverte dont le châssis était d'ébène, et, tandis qu'elle cousait en regardant tomber les flocons de neige, elle se piqua le doigt, et trois gouttes de sang tombèrent sur la neige.

C'était si joli, ce sang rouge sur la neige blanche, que la reine se dit : « Oh, si seulement j'avais un enfant blanc comme la neige, rouge comme le sang, noir comme l'ébène ! » Et, peu de temps après, elle eut une petite fille, dont la peau était aussi blanche que la neige, dont les joues et les lèvres étaient aussi rouges que le sang, et dont les cheveux étaient aussi noirs que l'ébène ; aussi l'appela-t-on Sneewittchen, ce qui signifie « Petite Blanche-Neige ». Mais quand l'enfant naquit, la reine mourut.

Au bout d'un an, le roi se remaria. La nouvelle reine était fort belle, mais fière et impérieuse, et elle ne pouvait se faire à l'idée qu'une autre femme fût plus belle qu'elle. Elle avait un miroir merveilleux, et, quand elle s'y regardait, elle avait l'habitude de dire :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Et le miroir répondait toujours :

*Madame la reine, si belle et grande
Tu es la plus belle de toutes.*

Et la reine était contente, car elle savait que son miroir disait toujours la vérité.

Mais la petite Blanche-Neige grandissait, et elle grandissait en beauté tous les jours. Quand elle eut sept ans, elle était aussi belle que le soleil. Or, un jour que la reine était allée

consulter son miroir magique, il répondit :

*Madame la reine, si belle et grande
Tu étais la plus belle de toutes,
Mais la petite Blanche-Neige, si belle à voir,
Est maintenant mille fois plus belle que toi !*

La reine fut épouvantée, et elle devint jaune et verte d'envie. Et depuis ce moment, toutes les fois qu'elle regardait Blanche-Neige, son sang ne faisait qu'un tour, tant elle la haïssait. Sa jalousie et son orgueil ne firent que grandir de plus en plus comme de mauvaises herbes, si bien qu'elle n'eut plus jamais de paix, ni le jour, ni la nuit.

Quand elle fut à bout de force elle envoya chercher un chasseur et lui dit : « Emmène l'enfant dans la forêt, et tue-la ; et apporte-moi quelque preuve de sa mort. »

Le chasseur obéit ; il emmena Blanche-Neige dans la forêt ; mais quand il tira son couteau de chasse pour le plonger dans son pauvre cœur

innocent, elle se mit à pleurer et lui dit : « Bon chasseur, laissez-moi la vie ! Je me sauverai dans la forêt, et je ne reviendrai jamais. » Elle était si jolie que le chasseur eut pitié d'elle. « Sauve-toi donc, pauvre enfant », lui dit-il ; et Blanche-Neige se sauva se cacher. Alors le chasseur pensa : « Les bêtes sauvages l'auront bientôt mangée. » Mais il lui sembla toutefois, qu'on lui avait retiré une pierre de dessus le cœur, parce qu'il n'avait pas été obligé de la tuer lui-même.

À ce moment, un jeune sanglier passa en courant ; le chasseur l'attrapa, le tua et porta une partie de ses entrailles à la reine comme « preuve » de la mort de Blanche-Neige ; et la cruelle femme se réjouit.

Pendant ce temps, la pauvre enfant s'était enfoncée de plus en plus dans la forêt, seule et bien effrayée de ne voir que des arbres et des feuilles. Elle ne savait où chercher du secours.

Elle courait sur les cailloux pointus et à travers les ronces, effrayant les bêtes sauvages qui heureusement ne lui firent point de mal.

Elle continua de courir aussi longtemps que

ses jambes purent la porter, et la nuit était déjà venue quand elle arriva soudain devant une toute petite maison, au beau milieu de la forêt.

Blanche-Neige se dit qu'elle pouvait peut-être y entrer se reposer ; alors elle s'approcha et regarda à l'intérieur par la porte entrouverte.

Tout était très petit dans la petite maison ; mais tout y était propre et en ordre. Au milieu de la chambre il y avait une petite table, et le couvert était mis sur une nappe bien blanche ; il y avait sept petites assiettes, sept petits couverts, sept petits couteaux et sept petits gobelets. Contre le mur étaient alignés sept petits lits couverts de couvre-pieds d'un blanc de neige. La petite fille poussa la porte et entra.

Blanche-Neige avait bien faim et bien soif ; alors elle prit un peu de pain et de salade dans chacune des petites assiettes, et elle but une ou deux gouttes de vin dans chacun des petits gobelets, car elle n'aurait pas voulu laisser une des assiettes et un des gobelets tout à fait vides. Puis, comme elle était très fatiguée, elle s'étendit sur un des lits et ne tarda pas à s'endormir.

Il faisait tout à fait nuit quand les maîtres de cette étrange petite maison rentrèrent au logis. C'étaient sept petits nains qui passaient le jour à creuser la terre dans les montagnes pour y chercher du minerai.

Ils allumèrent leurs sept petites chandelles, et quand la petite maison fut pleine de lumière, ils virent que quelqu'un était entré chez eux, car les choses n'étaient pas exactement comme ils les avaient laissées.

Le premier petit nain dit : « Qui s'est assis sur ma petite chaise ? »

Le second dit : « Qui a mangé dans ma petite assiette ? »

Le troisième dit : « Qui a pris un petit morceau de mon pain ? »

Et le quatrième : « Qui a mangé de ma petite salade ? »

Et le cinquième : « Qui s'est servi de ma petite fourchette ? »

Et le sixième : « Qui a coupé avec mon petit couteau ? »

Et le septième : « Qui a bu dans mon petit gobelet ? »

Et ils regardèrent autour d'eux, et le septième nain regarda son lit, et il vit Blanche-Neige qui était couchée et dormait.

Alors il appela bien vite les autres, et tous se pressèrent autour du lit, en levant leurs petites chandelles, et ils regardèrent Blanche-Neige longtemps.

« Ah ! dirent-ils, la jolie enfant ! »

Et ils étaient si contents qu'ils ne voulurent pas la réveiller, mais la laissèrent dormir sans la déranger.

Au matin, Blanche-Neige se réveilla ; et quand elle vit les sept petits nains elle eut grand-peur. Mais il lui dirent avec bonté :

« Comment t'appelles-tu ?

– Blanche-Neige, répondit-elle.

– Et comment es-tu venue dans notre maison, Blanche-Neige ? »

Alors elle leur raconta comment sa cruelle

belle-mère avait voulu la tuer, mais que le chasseur lui avait sauvé la vie et qu'elle avait couru tout le jour jusqu'à ce qu'elle eût trouvé leur petite maison.

Alors les petits nains lui dirent :

« Si tu veux avoir soin de notre ménage et tenir tout bien propre et bien en ordre dans notre petite maison, tu peux rester ici, et nous prendrons bien soin de toi. Est-ce dit ?

– Oui, répondit Blanche-Neige, j'accepte de tout mon cœur. »

C'est ainsi qu'elle devint leur petite ménagère, et elle eut soin que tout fût toujours bien propre et bien rangé. Tous les matins, les sept petits nains partaient chercher du minerai et de l'or dans les montagnes, et Blanche-Neige préparait leur souper pour le soir. Mais toute la journée Blanche-Neige était seule ; aussi les bons petits nains la mirent-ils sur ses gardes : « Fais bien attention, lui dirent-ils, et méfie-toi de ta belle-mère, car elle aura bientôt découvert que tu es ici ; aie bien soin, par conséquent, de ne laisser entrer personne. »

Or, la cruelle reine avait cru le chasseur lorsqu'il lui avait dit qu'il avait tué Blanche-Neige ; elle se croyait donc la plus belle personne du monde ; mais, pour s'en assurer, elle alla trouver son miroir.

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

lui demanda-t-elle.

*Madame la reine, tu es belle à voir,
Mais par delà les collines,
Chez les sept vieux nains,
Demeure Blanche-Neige, plus belle mille fois !*

La reine se mit à trembler, car elle comprit que le chasseur l'avait trompée.

Elle s'assit pour réfléchir, cherchant un moyen de détruire Blanche-Neige ; car, tant qu'elle ne

serait pas la plus belle sur terre, sa jalousie ne lui laisserait pas de repos. À la fin elle conçut un projet bien cruel.

Elle se peignit le visage et se déguisa en vieille marchande ambulante. Puis elle prit un panier à son bras, et s'en alla, par delà les sept montagnes, au pays où habitaient les sept petits nains. Elle arriva à la petite maison et frappa à la porte, en criant : « Jolies choses à vendre ! qui veut acheter de mes jolies choses ? »

Or Blanche-Neige tenait la porte fermée, parce que les nains lui avaient bien recommandé de ne laisser entrer personne ; mais elle regarda par la fenêtre et dit : « Bonjour, madame ; qu'avez-vous là à vendre ?

– De jolies choses, de bien jolies choses ; des dentelles et des rubans de toutes les couleurs » ; et elle lui tendit un étroit ruban de soie d'une brillante couleur.

« Je peux bien laisser entrer cette bonne femme », se dit Blanche-Neige ; et elle tira la barre de la porte, fit entrer la vieille, et acheta le joli ruban.

« Comme votre robe est mal lacée, mon enfant ! lui dit la vieille, tournez-vous et laissez-moi vous lacer convenablement avec votre joli ruban neuf. »

Blanche-Neige n'avait aucun soupçon ; elle obéit donc et vint se mettre devant la vieille pour qu'elle lui laçât sa robe, par derrière. Mais la méchante belle-mère serra si vite et si fort que Blanche-Neige perdit la respiration et tomba inanimée.

Alors la vieille se redressa en disant : « Là, tu es la plus belle de toutes, maintenant ! » et elle ramassa son panier et se sauva précipitamment.

Quand le soir arriva, les sept petits nains rentrèrent au logis ; mais quelle fut leur douleur en voyant leur chère petite Blanche-Neige étendue sans mouvement sur le sol ! Ils la relevèrent et s'aperçurent alors qu'elle avait un ruban neuf à sa robe, et qu'il était effroyablement serré. Ils le coupèrent en deux et bientôt Blanche-Neige commença à respirer, et peu à peu elle revint à la vie.

Quand les petits nains apprirent ce qui était

arrivé : « Cette vieille, dirent-ils, n'était autre que ton infernale belle-mère. Maintenant, fais bien attention, et ne laisse entrer absolument personne, quand nous ne sommes pas là. »

Quand la méchante reine fut rentrée chez elle, elle alla tout droit à son miroir et lui demanda :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Et le miroir répondit exactement comme la dernière fois :

*Madame la reine, tu es belle à voir,
Mais par delà les collines,
Chez les sept vieux nains,
Demeure Blanche-Neige, plus belle mille fois !*

Quand elle entendit ces mots, elle fut saisie d'une telle épouvante que tout son sang lui reflua

au cœur, car elle comprit que Blanche-Neige n'était pas morte. « Je veux, dit-elle, je veux trouver un moyen de la tuer une fois pour toutes ! »

La reine était versée dans la science de la magie ; elle fit un peigne empoisonné, puis elle se déguisa en vieille femme, mais pas comme la première fois, et s'en alla par delà les sept collines, au pays où habitaient les sept petits nains. Elle arriva à la maison et frappa à la porte.

« Jolies choses à vendre ! Qui veut acheter de mes jolies choses ? »

Blanche-Neige regarda par la fenêtre et dit : « Allez-vous-en, s'il vous plaît, je ne dois laisser entrer personne.

– Mais il vous est permis de regarder ; voyez donc mes jolies choses » ; et la vieille femme lui tendit le peigne empoisonné.

Il plut tellement à l'enfant que cette fois encore elle se laissa tromper. Elle ouvrit la porte et la femme entra.

Quand elles se furent entendues sur le prix du

peigne, la vieille dit à Blanche-Neige : « Maintenant, laissez-moi vous coiffer gentiment. » La pauvre petite était sans soupçon, aussi laissa-t-elle la vieille faire comme elle voulait ; mais le peigne ne fut pas plus tôt dans ses cheveux, que le poison fit son effet et la fillette tomba inanimée sur le sol.

« Voila, parangon de beauté ! » dit la méchante femme et elle se sauva.

Il était déjà tard dans l'après-midi, heureusement, et les sept petits nains ne tardèrent pas à rentrer. Aussitôt qu'ils virent Blanche-Neige étendue comme morte sur le sol, ils pensèrent à la belle-mère ; alors ils cherchèrent partout, trouvèrent le peigne empoisonné dans les cheveux de l'enfant, et l'en retirèrent.

Au bout d'un moment Blanche-Neige revint à elle, et raconta tout ce qui était arrivé. Ils lui recommandèrent de nouveau d'avoir bien soin de ne jamais ouvrir la porte à personne.

La reine entra chez elle et demanda à son miroir :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Mais le miroir répondit comme auparavant :

*Madame la reine, tu es belle à voir,
Mais par delà les collines,
Chez les sept vieux nains,
Demeure Blanche-Neige, plus belle mille fois !*

Quand la reine entendit ces paroles, elle se mit à trembler de colère. « Blanche-Neige mourra, s'écria-t-elle, oui, elle mourra, quand il devrait m'en coûter la vie ! »

Il y avait dans le palais une chambre isolée dont la reine connaissait l'existence, mais où personne n'allait jamais. Elle s'y enferma et confectionna une pomme qu'elle surchargea de poison. Elle était fort belle à voir, si blanche et si

rouge que cela faisait venir l'eau à la bouche ; mais celui qui en mangerait le moindre morceau était sûr d'en mourir.

Quand elle eut préparé la pomme, elle se peignit le visage, s'habilla en paysanne, et s'en alla par delà les collines, à la petite maison des sept petits nains, et frappa à la porte.

Blanche-Neige ouvrit la fenêtre et regarda dehors. « Allez-vous-en, s'il vous plaît, dit-elle, je ne dois ouvrir la porte à personne, personne ; les sept nains me l'ont défendu.

– C'est bien, répliqua la paysanne, je vais seulement te montrer mes pommes. Tiens, en voici une pour toi.

– Non, merci, dit Blanche-Neige. Je ne dois rien accepter.

– On dirait, ma parole, que tu as peur d'être empoisonnée ! Tiens, je vais la couper en deux ; je vais manger la partie blanche, – tu peux avoir la partie rouge. »

Or, la pomme était si adroitement faite que seule la partie rouge était empoisonnée ; la partie

blanche était inoffensive. Blanche-Neige regarda la pomme d'un œil d'envie, et quand elle vit la femme en manger une moitié, elle ne put résister plus longtemps à la tentation, étendit la main et prit l'autre. Mais elle n'y eut pas plus tôt mis la dent qu'elle tomba morte.

Alors la méchante reine la dévora des yeux, et se mit à rire tout haut. « Blanche comme la neige, rouge comme le sang, noir comme l'ébène ! cette fois les nains ne te réveilleront plus ! » Et elle s'en alla.

Quand elle rentra au palais, elle dit à son miroir :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Et le miroir répondit enfin :

*Madame la reine, si belle et si grande,
C'est toi qui es la plus belle de toutes !*

Et son cœur jaloux connut enfin le repos, – autant que peut le faire un cœur jaloux.

Quand les petits nains rentrèrent chez eux ce soir-là, ils trouvèrent Blanche-Neige étendue par terre ; mais aucun souffle ne sortait de sa bouche, car cette fois elle était morte, et bien morte.

Ils la relevèrent, desserrèrent sa robe, peignèrent ses cheveux, la lavèrent avec de l'eau et du vin ; mais tout fut inutile ; la pauvre enfant était morte, et resta morte. Alors ils la couchèrent dans une bière, et les sept petits nains s'assirent autour et pleurèrent pendant trois jours. Puis ils pensèrent à l'ensevelir ; mais elle était si jolie, elle avait l'air si vivant, et ses joues étaient toujours si vermeilles, qu'ils ne purent s'y décider. « Nous ne pouvons l'enfermer sous la terre noire », dirent-ils ; alors, ils lui firent un cercueil de cristal transparent et l'y déposèrent ; puis ils écrivirent sur le cercueil le nom de Blanche-Neige en lettres d'or et qu'elle était la fille d'un roi, et les petits nains restèrent auprès à le veiller, chacun à son tour. Et les bêtes sauvages

vinrent pleurer Blanche-Neige, d'abord un hibou, puis un corbeau, puis une colombe.

Pendant bien, bien longtemps, Blanche-Neige resta couchée dans le cercueil, et elle ne changeait point. Elle avait toujours l'air de dormir, blanche comme la neige, rouge comme le sang, et ses cheveux noirs comme l'ébène.

Or, il arriva qu'un jour un fils de roi qui chevauchait à travers la forêt s'arrêta à la maison des petits nains pour y passer la nuit. Il vit le cercueil sur la montagne, et la jolie Blanche-Neige qui était couchée dedans, et il lut ce qui était écrit dessus en lettres d'or. Alors il dit aux nains : « Donnez-le-moi. Je vous en donnerai le prix que vous voudrez. » Mais les petits nains lui répondirent : « Nous ne voulons pas le vendre pour tout l'or du monde. » Alors le fils de roi leur dit : « Je vous en prie, donnez-le-moi, car je ne peux vivre sans voir cette douce jeune fille. Je l'honorerai et j'en prendrai soin comme de mon bien le plus cher. »

Les bons petits nains furent peinés pour lui à ces paroles ; ils lui donnèrent le cercueil, en don

gratuit, et le fils de roi le fit mettre sur les épaules de ses serviteurs et l'emporta.

Or, il arriva qu'en passant sur un sol raboteux, les porteurs firent un faux pas ; le cercueil sauta sur leurs épaules, et le petit morceau de pomme empoisonnée qui était resté dans le gosier de Blanche-Neige tomba. Au bout de quelques minutes, Blanche-Neige ouvrit les yeux, souleva le couvercle du cercueil, et se mit sur son séant, vivante encore une fois !

« Où suis-je ? » dit-elle.

Le fils de roi répondit tout joyeux : « Avec moi, ma chérie » ; et il lui raconta tout ce qui était arrivé. « Chère Blanche-Neige, dit-il, je vous aime plus que tout au monde. Venez avec moi au château de mon père et soyez ma femme. »

Blanche-Neige le remercia et consentit à l'accompagner ; et quand ils furent arrivés on célébra leur mariage en grande pompe au milieu de mille réjouissances.

Or parmi les personnes invitées aux fêtes du mariage se trouvait l'infamale belle-mère de

Blanche-Neige.

Elle ne savait pas qui était la jeune reine ; mais, au moment de partir pour le château, après qu'elle se fût revêtue d'habits magnifiques, elle alla trouver son miroir et lui dit :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Elle fut épouvantée d'entendre le miroir lui répondre :

*Madame la reine, tu es belle à voir,
Mais la jeune reine est mille fois plus belle
/ que toi !*

La méchante femme laissa échapper une malédiction, et son courroux fut effroyable à voir. Tout d'abord, elle ne voulut plus aller au mariage ; mais sa jalousie ne lui laissant pas de

repos, elle comprit qu'il fallait qu'elle y aille voir un peu comment était la jeune reine.

Quand elle entra dans le château, elle vit Blanche-Neige qu'elle reconnut aussitôt.

Elle resta muette de terreur et incapable de faire un mouvement. Puis quelqu'un s'approcha d'elle, des pincettes à la main, et déposa à ses pieds une paire de souliers de fer, chauffés au rouge, qu'elle fut obligée de mettre.

Chaussée de ces souliers brûlants, elle fut obligée de danser et de danser encore jusqu'à ce qu'elle tombât morte.

Les heureuses chances de Jeannot

Jeannot, après avoir servi son maître pendant sept ans, lui dit un jour :

– Maître, le temps de mon engagement est expiré, et je désire retourner dans mon village, auprès de ma mère ; veuillez bien me payer le montant de mes gages.

Le maître lui répondit :

– Tu as été pour moi un bon et loyal serviteur, et je veux t’en récompenser.

Et il lui donna un lingot d’argent qui était fort gros ; ce lingot pesait quinze livres, et valait par conséquent quinze cents francs.

Jeannot tira un mouchoir de sa poche et en enveloppa le lingot ; il le posa ensuite sur ses épaules, et se mit en route pour retourner chez lui.

Comme il marchait péniblement, chargé de

son lourd fardeau, il aperçut un cavalier, qui trottait sur un cheval agile.

– Ah ! s'écria Jeannot à haute voix, comme c'est une belle chose que d'aller à cheval ! On est assis comme dans une chaise, on ne se heurte point aux pierres, on épargne ses souliers, et l'on avance sans effort.

Le cavalier, qui l'avait entendu, lui dit :

– Alors, Jeannot, pourquoi vas-tu à pied ?

– Je ne puis pas faire autrement, répondit-il ; il faut que je porte ce lingot jusque chez moi. Qu'il est lourd ! qu'il est lourd ! je ne puis plus relever la tête, tant il m'a pesé sur les épaules.

– Écoute, dit le cavalier, nous pouvons faire un échange : je te donnerai mon cheval, et tu me donneras ton lingot.

– Très volontiers, répondit Jeannot, ce sera une bien heureuse chance pour moi que de faire cet échange. Mais, en conscience, je dois vous avertir que le poids de ce lingot vous accablera.

Le cavalier, sans lui répondre, descendit de cheval, prit l'argent, aida Jeannot à monter sur la

bête, lui plaça soigneusement la bride dans la main, et lui dit :

– Quand tu auras envie d’aller très vite, tu n’auras qu’à faire claquer ta langue et à répéter : *Hop ! hop !*

Jeannot fut émerveillé lorsqu’il se vit à cheval, et qu’il put trotter en toute liberté. Au bout de quelque temps, il fit réflexion qu’il devrait encore aller plus vite ; il commença donc à faire claquer sa langue et à crier : *Hop ! hop !* Le cheval prit immédiatement une allure rapide, et en un instant Jeannot fut désarçonné et jeté à terre. Il se trouva étendu dans un fossé qui séparait la grande route des champs voisins.

Débarrassé de son cavalier, le cheval aurait bien vite disparu, s’il n’avait été arrêté par un paysan qui traversait la route en menant une vache à l’aide d’une corde.

Jeannot parvint à se remettre sur ses jambes ; mais il était fort mécontent, et il exhala sa mauvaise humeur en disant au paysan :

– C’est une chose détestable que de voyager à

cheval, surtout quand on a le malheur d'avoir entre les jambes une rosse qui vous secoue et qui vous jette par terre de manière à vous briser tous les membres. Je ne remonterai jamais sur cette maudite bête ! Ah ! que j'aimerais bien mieux votre vache ! On peut la mener sans le moindre danger ; on a en outre, chaque jour, grâce à elle, une provision assurée de lait, de beurre et de fromage. Que ne donnerais-je pas pour avoir en ma possession un si précieux animal ! Quelle heureuse chance ce serait pour moi !

– Soyez content, dit le paysan. Puisque vous avez fait une si terrible chute, je veux bien, pour vous en épargner une nouvelle, échanger ma vache contre votre cheval.

Cette proposition fut acceptée avec la plus vive joie ; le paysan monta sur le cheval et s'éloigna au plus vite.

Jeannot fit marcher sa vache paisiblement à l'aide de sa corde, tout en pensant à l'excellent marché qu'il venait de conclure.

– Que je parvienne seulement à me procurer un morceau de pain, se dit-il, ce qui me sera bien

facile ; et, pour me régaler, j’aurai en abondance du beurre et du fromage, comme je l’ai si souvent désiré. Me voilà donc à l’abri de la faim ! Quant à la soif, je ne la crains pas davantage : je n’aurai qu’à traire ma vache, et son lait sera plus que suffisant pour me désaltérer.

Vers midi, la chaleur devint excessive, et Jeannot en souffrait d’autant plus qu’il marchait depuis une heure dans une vaste plaine sans abri. Il était dévoré par une soif si ardente que sa langue lui semblait sur le point de se coller à son palais.

– Le mal n’est pas sans remède, se dit-il ; je puis traire ma vache et boire de son lait.

Il l’attacha donc à un tronc d’arbre desséché, et comme il n’avait aucun ustensile pour mettre le lait, il songea que sa casquette de cuir pourrait lui en tenir lieu. Mais, hélas ! quelques efforts qu’il fit, il ne put obtenir une seule goutte de lait ! Il persista... puis, comme il s’y prenait gauchement, la vache furieuse lui donna sur la tête un coup de pied si violent qu’il resta quelque temps étendu sur le sol sans connaissance.

Heureusement pour lui, un boucher, qui portait dans une brouette un petit pourceau, vint à passer sur la route et s'empessa de le secourir.

– Qui vous a joué ce mauvais tour ? s'écria-t-il en aidant le pauvre patient à se relever.

Jeannot lui raconta ce qui lui était arrivé. Après l'avoir attentivement écouté, le boucher lui présenta une bouteille pleine de vin et lui dit :

– Buvez un peu et remettez-vous. Cette vache-là ne pouvait vous donner du lait ; elle est vieille et n'est plus bonne qu'à être abattue pour la boucherie.

– Ah ! dit Jeannot, qui aurait cru cela ? Il est assurément très bon d'avoir en sa possession un animal propre à être tué et pouvant fournir une si grande quantité de viande ; mais par malheur je n'aime pas beaucoup la chair de la vache : elle n'est pas assez succulente pour moi. J'aimerais bien mieux celle d'un jeune porc ; on peut l'apprêter de diverses manières, et surtout en faire de si bonnes saucisses !

– Eh bien ! Jeannot, dit le boucher, par

affection pour vous je consens à faire un échange et à vous donner le porc pour la vache.

– Ô l’heureuse chance pour moi ! En vérité, vous êtes bien bon, dit Jeannot en détachant la vache, tandis que le boucher retirait le pourceau de la brouette et le remettait à Jeannot, qui l’attacha avec sa corde.

Fier de sa nouvelle acquisition, Jeannot reprit sa marche en s’émerveillant d’une suite de chances si heureuses. Comme il se repaissait de ces agréables pensées, il rencontra un jeune garçon qui portait une oie toute blanche sous son bras. Ils se souhaitèrent mutuellement le bonjour ; puis Jeannot se mit à raconter ses heureuses aventures et les excellents marchés qu’il avait successivement conclus. Le jeune homme lui dit à son tour qu’il portait l’oie à un dîner de baptême.

– Soulevez-la un peu, continua-t-il, voyez comme elle est pesante ! Voilà huit semaines qu’on l’engraisse. Celui qui mangera cette oie, quand elle sera rôtie, ne manquera pas de jus pour l’humecter.

– Oui, dit Jeannot, elle est à point pour être mangée ; mais mon misérable pourceau est encore trop jeune et trop maigre ; il ne pourra être tué de longtemps.

Tandis qu’il prononçait ses mots, son compagnon regardait autour de lui d’un air inquiet, et hochait fréquemment la tête.

– C’est votre pourceau qui me préoccupe, dit-il enfin. Je viens de traverser un village où l’on avait volé le porc du maire, et je crains que ce ne soit celui-là même que vous conduisez. On cherche de toutes parts le voleur, et vous seriez dans un mauvais cas si l’on vous trouvait emmenant l’animal dérobé : le moins qui pourrait vous arriver ce serait d’être renfermé dans un cachot.

Le pauvre Jeannot devint tout inquiet.

– Pour Dieu, s’écria-t-il, aidez-moi à sortir de ce danger ! Vous connaissez mieux que moi la contrée où nous nous trouvons ; vous pourrez plus facilement vous sauver : prenez le porc, donnez-moi votre oie !

– Je sais que je m'expose beaucoup en faisant cela, répondit le jeune garçon ; mais je me croirais le coupable en vous laissant exposé à un si grand malheur.

Il prit aussitôt la corde que lui tendait Jeannot, et disparut avec le porc dans un chemin de traverse. Jeannot mit l'oie sous son bras gauche et poursuivit joyeusement son chemin.

– Voilà une heureuse chance, se dit-il ; voilà un échange avantageux. Non seulement j'échappe à un grand péril, mais mon oie me donnera d'abord un bon rôti, puis une grande quantité de graisse qui me suffira pour étendre sur mon pain au moins pendant trois mois ; et de ses belles plumes blanches je me ferai un oreiller sur lequel je n'attendrai pas longtemps le sommeil. Que ma mère va être joyeuse quand je lui apporterai le fruit de sept ans de services !

Comme il traversait un village situé sur la route, il passa près d'une gagne-petit qui s'était arrêté près d'une maison avec sa charrette et sa meule, et qui chantait à haute voix :

*J'aiguise des ciseaux, je le fais promptement,
Je travaille, je chante et suis toujours content.*

Jeannot s'arrêta pour le regarder, et bientôt la conversation s'engagea.

– Vous devez faire de bons profits, puisque vous chantez si joyeusement, lui dit Jeannot d'un ton fort sérieux.

– Oui, répondit le gagne-petit, mon travail est une mine d'or inépuisable. À quelque moment de sa vie qu'un aiguiseur mette la main dans sa poche, il est sûr d'y trouver de l'argent. De qui avez-vous acheté cette belle oie ?

– Je ne l'ai point achetée, je l'ai échangée pour un jeune porc.

– Et le porc ? reprit le gagne-petit.

– Je l'avais échangé pour une vache.

– Et la vache ?

– Elle m'avait été donnée en échange d'un cheval.

– Et le cheval ?

– Pour le cheval, j’ai donné un lingot d’argent pesant quinze livres.

– Et l’argent ?

– C’était le montant de mes gages pour sept années de services.

– Puisque vous savez si bien vous tirer d’affaire, dit le gagne-petit, je vais vous enseigner un moyen certain de trouver de l’argent dans votre bourse chaque fois que vous le désirerez, et d’assurer ainsi votre bonheur.

– Que dois-je faire pour cela ?

– Vous devez vous faire gagne-petit comme moi. Pour tout fonds d’industrie, vous n’avez besoin que d’une pierre à aiguiser ; le reste viendra de soi-même. J’en ai une qui est bien un peu endommagée ; mais aussi vous l’aurez pour rien, seulement vous me donnerez votre oie en échange. Acceptez-vous le marché ?

– Pouvez-vous en douter ? s’écria Jeannot. Avec cette pierre je serai l’homme le plus heureux du monde, puisque je trouverai de l’argent dans ma bourse toutes les fois que j’en

voudrai. De quoi aurai-je encore à m'inquiéter ?

Là-dessus il lui donna l'oie et prit la vieille pierre à aiguïser.

– Je vous conseille encore, dit le gagne-petit en regardant un gros caillou qui se trouvait près de lui sur le chemin ; je vous conseille de prendre cette bonne et solide pierre, pour vous servir d'enclume lorsque vous aurez quelque lame tordue à redresser. Vous pouvez l'emporter avec l'autre.

Jeannot prit la seconde pierre, et se remit en marche le cœur satisfait, les yeux brillants de joie.

– Je suis vraiment né sous une heureuse étoile ! s'écria-t-il ; ô la bonne chance ! la bonne chance !

Bientôt, cependant, comme il était sur pied depuis le matin, il se sentit très fatigué. Peu à peu sa lassitude devint telle qu'il ne pouvait plus avancer ; il se voyait à tout moment forcé de s'asseoir. Ne devait-il pas naturellement penser qu'il marcherait plus facilement s'il n'était point

chargé de ces deux pierres ?... Il se traîna jusqu'à une fontaine, près de laquelle il s'assit pour se reposer et se désaltérer, en ayant bien soin de placer ses pierres sur la margelle. Comme il se baissait pour boire, il fit un mouvement mal calculé et heurta les deux pierres, qui tombèrent dans la source.

Jeannot, en les voyant disparaître, tressaillit de joie, et s'agenouilla pour remercier la Providence de l'avoir délivré d'un si lourd fardeau. – Ma foi, voilà une bonne chance ! Il n'est pas sous le ciel un homme plus heureux que moi, se répétait-il en reprenant sa route.

Bientôt, en effet, libre de tout fardeau et de tout souci, il atteignit joyeusement la maison de sa mère, fier de ses heureuses chances et de ses échanges avantageux.

La princesse sur les pois

Il était une fois un roi dont le fils unique, voulant se marier, demanda une femme à son père.

« Ton désir va être satisfait, mon fils, dit le roi, mais il ne serait pas convenable de prendre une autre qu'une princesse pour femme, et il s'en trouve justement une qui est libre tout près d'ici. Cependant, je veux faire annoncer ton intention ; peut-être nous viendra-t-il quelque princesse de l'étranger. »

Il envoya donc partout des lettres pour cet objet, et il ne se passa pas longtemps sans qu'on vît paraître des princesses. Il n'y avait presque point de jour où ce ne fut le tour de quelqu'une ; mais dès qu'on s'informait de ses aïeux et de sa famille, on s'apercevait que ce n'était point là une véritable princesse, et on la congédiait bien vite.

« Si cela continue ainsi, disait le prince, je finirai par ne pas rencontrer de femme.

– Calme-toi, mon fils, lui dit la reine ; avant que tu t'en sois avisé, tu en auras une ; souvent le bonheur est devant la porte, on n'a qu'à l'ouvrir. »

Il en advint réellement ainsi que la reine l'avait prédit.

Bientôt après, par un soir d'orage, comme la pluie et le vent battaient les fenêtres, on frappa à la porte du château royal, les domestiques ouvrirent, et une jeune fille d'une beauté merveilleuse entra, demandant à être conduite immédiatement devant le roi.

Le roi fut étonné d'une visite à pareille heure, et s'informa d'où venait l'inconnue, qui elle était, ce qu'elle désirait.

« Je viens d'un pays lointain, dit-elle ; je suis la fille d'un roi puissant. Lorsque votre lettre est parvenue avec le portrait de votre fils dans le royaume de mon père, j'ai senti naître en moi un grand amour pour ce prince et je suis partie avec

l'intention de devenir sa femme.

– Voilà qui me paraît un peu étrange, repartit le roi, et vous n'avez nullement l'air d'une princesse. Depuis quand une princesse voyage-t-elle sans suite et vêtue d'aussi mauvaises robes ?

– La suite n'aurait fait que me retarder, reprit-elle ; quand à la couleur de mes robes, le soleil l'a pâlie et la pluie l'a effacée entièrement. Si vous ne croyez pas que je sois une princesse, envoyez une ambassade à mon père.

– C'est trop d'embarras, dit le roi ; une ambassade ne saurait voyager aussi vite que vous. Les gens doivent avoir le temps nécessaire, et il se passerait des années avant qu'ils fussent de retour. Si vous ne pouvez prouver autrement que vous êtes une vraie princesse, vous n'avez que faire ici et le mieux sera pour vous de retourner au plus vite dans votre pays.

– Laisse-la rester, dit alors la reine, je veux la mettre à l'épreuve, et je saurai avant peu si c'est une princesse véritable. »

La reine monta ensuite elle-même à la tour du

château et fit préparer un lit superbe dans un magnifique appartement. Lorsqu'on eut apporté les matelas, elle y mit trois pois, l'un au pied du lit, un autre au milieu et le troisième au chevet ; puis on ajouta encore six matelas, puis les draps et les édredons. Quand tout fut prêt, elle conduisit la jeune fille dans cette chambre :

« Après une si longue marche, vous devez être fatiguée, mon enfant, dit-elle ; dormez bien : demain nous causerons plus amplement de tout cela. »

À peine faisait-il jour, que la reine monta à la tour où elle croyait la jeune fille plongée dans le plus profond sommeil ; mais celle-ci était tout éveillée.

« Comment avez-vous dormi, ma fille ? demanda la reine.

– Affreusement, répondit la princesse, je n'ai pas fermé les yeux de la nuit !

– Pourquoi donc, mon enfant ? Le lit n'était-il pas bien fait ?

– Jamais de la vie je n'ai couché dans un tel

lit : il était dur de la tête aux pieds, comme si j'avais été couchée sur des pois.

– Je vois bien, dit la reine, que vous êtes une vraie princesse. Je vais vous envoyer une toilette royale, des perles, des pierreries... Parez-vous comme une fiancée. Aujourd'hui même nous célébrerons le mariage qui doit vous unir à mon fils.

Les trois fileuses

Il était une fois une jeune fille qui ne voulait jamais filer ; sa mère avait beau dire et se fâcher, elle n'arrivait pas à la faire travailler.

Un jour, l'impatience et la colère de la mère allèrent si loin, qu'elle en vint à battre sa fille, qui se mit à pousser des cris. Dans le même moment, la reine passa devant la porte ; émue de ces cris, elle fit arrêter sa voiture, entra dans la maison et demanda à la mère pourquoi elle battait son enfant, au point qu'on l'entendait de la rue.

La bonne femme eut honte d'avouer la paresse de sa fille, et dit :

« Je ne peux lui faire quitter le rouet ; elle veut toujours filer, je suis pauvre, et ne puis acheter une telle quantité de lin !

– Je n'aime rien tant que de voir filer, répondit la reine, et je ne suis jamais si gaie qu'en

entendant tourner les rouets ; donnez-moi votre fille pour l'amener au château : j'ai assez de lin pour qu'elle y file tant qu'elle voudra. »

La mère fut bien contente de ce langage, et la reine prit la fille avec elle.

Dès qu'elles furent arrivées au château, la reine conduisit la jeune fille dans trois chambres toutes remplies, du haut en bas, de lin magnifique.

« Maintenant, file-moi ce lin, dit-elle ; et si tu viens à bout de ta besogne, tu épouseras mon fils aîné ; quoique tu sois pauvre, je n'y regarderai pas de si près, car ton activité incessante est une assez belle dot. »

La jeune fille était mortellement effrayée : jamais elle n'eût su filer ce lin, quand elle eût vécu trois cents ans et se fût mise à filer du matin au soir. Lorsqu'elle fut seule, elle se prit à pleurer et resta ainsi trois jours sans remuer la main. Le troisième jour, la reine revint, et voyant que rien n'était filé encore, elle parut bien étonnée ; mais la jeune fille s'excusa sur la tristesse qu'elle éprouvait d'avoir quitté la maison de sa mère. La

reine n'y trouva rien à redire ; seulement, en sortant, elle dit :

« Il faut pourtant que demain tu te mettes à la besogne ! »

Lorsque la jeune fille fut seule de nouveau, ne sachant où trouver aide ni conseil, dans sa tristesse elle se mit à la fenêtre. Alors, elle vit venir trois femmes dont la première avait un gros pied large, l'autre une lèvre si épaisse qu'elle lui pendait jusqu'au menton, et la troisième un pouce plat. Quand elles furent au-dessous de la fenêtre, elles s'arrêtèrent, regardèrent en haut et demandèrent à la jeune fille ce qu'elle avait. Elle leur raconta ses tourments ; les trois inconnues lui proposèrent de l'aider et lui dirent :

« Veux-tu nous inviter à ta noce, ne pas être honteuse de nous, nous appeler tes cousines et nous placer à table avec toi ? Nous te filerons ce lin, et en peu de temps !

« De tout mon cœur, répliqua-t-elle ; entrez seulement, et commencez tout de suite votre tâche. »

Elle fit donc entrer ces trois femmes étranges ; puis elle leur ménagea une niche dans le lin de la première chambre, où elles s'assirent pour filer. L'une tirait le fil et faisait aller le rouet ; la seconde mouillait le fil ; la troisième le tordait et frappait la table avec son doigt ; et chaque fois qu'elle frappait, un écheveau du fil le plus fin tombait à terre. La jeune fille cachait les trois fileuses à la reine et lui montrait, à chaque visite, la masse de lin filé qui s'élevait, si bien que celle-ci ne trouvait pas assez de compliments pour elle.

La première chambre épuisée, on attaqua la seconde, puis la troisième qui fut bientôt vide aussi. Alors les trois femmes prirent congé de la jeune fille, en lui disant :

« N'oublie pas ce que tu nous as promis ; ce sera le gage de ton bonheur. »

Quand la jeune fille eut montré à la reine les chambres vides et l'amas de lin filé, ce fut vite fait d'arranger la noce ; et le fiancé, ravi d'avoir une femme si habile et si active, lui en fit ses compliments.

« J'ai trois cousines, dit la jeune fille, et

comme elles m'ont obligée, je ne voudrais pas les oublier dans mon bonheur ; permettez que je les invite à ma noce et qu'elles soient assises à notre table. »

La reine et le fiancé lui accordèrent volontiers cette permission.

Or, comme la fête commençait, les trois femmes entrèrent habillées de vêtements bizarres, et la fiancée dit :

« Bonjour, chères cousines !

– Ah ! dit le fiancé, d'où te vient cette parenté étrange ? »

Il alla auprès de celle qui avait le pied large et lui demanda :

« D'où vient que vous avez le pied si large ?

– De frapper le rouet, dit-elle, de frapper le rouet. »

Le fiancé alla ensuite à la seconde et lui dit :

« D'où vous vient cette lèvre pendante ?

– De mouiller le lin, répondit-elle, de mouiller le lin. »

Puis il questionna la troisième :

« D'où vient que vous avez le pouce si plat ?

– De tordre le fil, dit-elle, de tordre le fil. »

Sur quoi le fils du roi, effrayé, s'écria :

« Alors, ma belle fiancée ne touchera jamais à un rouet ! »

De cette façon, jamais plus elle n'eut besoin de filer.

Raiponce

Il était une fois un homme et une femme qui désiraient un enfant depuis longtemps ; enfin, la femme eut l'espoir de voir son souhait exaucé par Dieu.

Ces gens avaient, sur le derrière de leur maison, une petite fenêtre rempli des plus belles fleurs et de toute espèce d'herbes ; il était entouré d'un haut mur et personne n'osait y entrer, parce qu'il appartenait à une sorcière qui avait beaucoup de pouvoir et que tout le monde craignait.

Un jour, la femme était à sa fenêtre et regardait le jardin ; elle remarqua un parterre planté de superbes raiponces, et celles-ci avaient l'air si bonnes et si fraîches qu'elle se sentit une envie folle d'en manger. Cette envie de raiponces augmentait chaque jour ; et comme la brave femme savait qu'elle ne pouvait en avoir, elle

maigrissait et devenait toute pâle et toute faible.

Le mari en fut effrayé et lui demanda :

« Qu'as-tu donc, ma chère femme ?

– Hélas ! dit-elle, si je ne puis manger des raiponces du jardin qui est derrière notre maison, je vais mourir ! »

Son mari, qui l'aimait beaucoup, se dit :

« Plutôt que de laisser mourir ma femme, il faut que je lui cherche des raiponces, coûte que coûte ! »

Vers le soir, il escalada le mur et pénétra dans le jardin de la sorcière, coupa à la hâte une poignée de raiponces et les apporta à sa femme. Elle s'en accomoda tout de suite une salade, qu'elle mangea avec avidité. Elles avaient si bon goût que, le lendemain, son envie ne fit que redoubler. Pour qu'elle restât en repos, son mari fut forcé d'aller encore une fois dans le jardin. Le soir, il y descendit de nouveau ; mais lorsqu'il eut grimpé par-dessus le mur, la frayeur le prit, car il se trouva en face de la sorcière.

« Comment, dit-elle en furie, oses-tu venir

dans mon jardin, comme un voleur, pour me voler mes raiponces ?

– Hélas ! répondit-il, je m’y suis décidé malgré moi, et seulement pressé par le danger qui menaçait ma femme : elle a vu vos raiponces par la fenêtre et en a conçu une telle envie, qu’elle mourrait si elle n’en mangeait pas. »

Alors la colère de la sorcière s’adoucit un peu, et elle dit au mari :

« Si tout s’est passé comme tu le racontes, je te permettrai de prendre autant de raiponces que tu voudras, mais à la condition que tu me donneras l’enfant que ta femme va mettre au monde. Il ne s’en trouvera pas mal, et je lui servirai de mère. »

Le mari promit tout dans sa terreur ; et lorsque sa femme eut donné le jour à une petite fille, la sorcière arriva, appela l’enfant du nom de *Raiponce* et l’emmena avec elle.

Raiponce devint la plus belle enfant qui fût sous le soleil. Lorsqu’elle eut douze ans, la sorcière l’enferma dans une tour au milieu de la

forêt, qui n'avait ni escalier ni portes, mais seulement une petite fenêtre tout en haut. Quand la sorcière voulait monter, elle se mettait juste au-dessous, et disait :

*« Raiponce, Raiponce,
Laisse tomber tes cheveux ! »*

Raiponce avait de longs et magnifiques cheveux, fins comme de l'or filé. Dès qu'elle entendait la voix de la sorcière, elle dénouait ses cheveux, les tournait autour d'un des crochets de la fenêtre, et il en tombait alors vingt aunes jusqu'au bas de la tour, où la sorcière montait ainsi.

Quelques années après, il advint que le fils du roi passa par la forêt, jusque devant cette tour. Il entendit un chant si mélodieux qu'il arrêta son cheval pour écouter. C'était Raiponce qui essayait de passer le temps dans sa solitude en chantant de sa voix douce.

Le prince chercha en vain la porte de la tour ;

mais ce chant lui avait tellement touché le cœur, qu'il revint chaque jour dans la forêt, pour l'écouter. Une fois qu'il était caché derrière un arbre, il vit arriver la sorcière et il l'entendit qui disait :

*« Raiponce, Raiponce,
Laisse tomber tes cheveux ! »*

Raiponce alors fit tomber ses longues nattes, et la sorcière put monter.

« Est-ce là l'échelle par laquelle on monte ? se dit le prince ; alors, je tenterai une fois la chance. »

Et le lendemain, lorsque le soir fut venu, il alla à la tour et dit :

*« Raiponce, Raiponce,
Laisse tomber tes cheveux ! »*

Les cheveux tombèrent tout de suite, et le fils du roi monta.

D'abord, Raiponce fut effrayée de voir entrer un homme que ses yeux n'avaient jamais aperçu ; mais le prince lui raconta, d'une voix amie, qu'il avait entendu son chant et qu'il s'était senti le cœur si ému qu'il n'avait plus eu de repos jusqu'à ce qu'il l'eût vue elle-même. Alors Raiponce perdit toute frayeur ; et quand il lui demanda si elle voulait bien l'agréer pour mari, le voyant si beau et si jeune, elle pensa : « Il m'aimera plus que la vieille mère Gothel », dit : *oui*, et lui donna sa main.

Il fut convenu que le prince viendrait la voir tous les soirs ; et la sorcière, qui ne venait que dans le jour, ne remarqua rien jusqu'à ce qu'une fois Raiponce lui dit sans y songer :

« Dites-moi donc, mère Gothel, comment il se fait que vous devenez de plus en plus lourde, tandis que le jeune prince est chez moi dans un instant ?

– Ah ! enfant perverse, s'écria la sorcière, qu'ai-je entendu ? Tu m'as donc trompée ! »

Et, dans sa colère, elle prit les beaux cheveux de Raiponce, les tourna plusieurs fois autour de sa main gauche, saisit une paire de ciseaux de la main droite, et vite, vite, voilà ces beaux cheveux coupés et les nattes merveilleuses par terre. La sorcière fut sans pitié, car elle transporta Raiponce dans un désert où celle-ci mena une vie de misère et de chagrin.

Le même jour où elle avait chassé Raiponce de la tour, la sorcière attacha vers le soir les cheveux coupés au crochet de la fenêtre, et lorsque le fils du roi vint et dit :

*« Raiponce, Raiponce,
Laisse tomber tes cheveux ! »*

elle fit tomber les cheveux ; mais le pauvre prince, au lieu de trouver en haut sa chère Raiponce, rencontra la méchante sorcière qui le regardait avec des yeux mauvais et terribles, et qui lui dit :

« Pour toi, Raiponce est perdue à jamais, tu ne

la reverras plus ! »

Le prince était hors de lui, de douleur et de désespoir, et dans son délire il se jeta du haut de la tour ; il ne se tua pas, mais ses deux yeux furent blessés. Triste et aveugle, il errait par la forêt, ne mangeant que des fruits sauvages et des racines, et ne faisant que pleurer et se désoler de la perte de sa chère femme.

Il erra ainsi plusieurs années et arriva dans le désert où Raiponce vivait misérablement avec ses deux jumeaux, un fils et une fille. Il y entendit une voix qui lui semblait familière, il suivit le son, et lorsqu'il approcha d'elle, Raiponce le reconnut et se jeta à son cou en pleurant. Deux larmes tombées de ses yeux mouillèrent ceux du prince aveugle, qui redevinrent clairs et purent voir comme auparavant. Et il conduisit alors sa femme et ses enfants dans son royaume, où ils vécurent tous longtemps dans la paix et dans le bonheur.

M^{me} Stéphanie Lockroy

La princesse Marguerite et le prince Coquelicot

Le jeune roi des Blés avait perdu son père et sa mère il y avait peu de temps. Il souffrait de l'isolement dans lequel l'avaient plongé ces deux pertes successives, et désireux de se créer de nouvelles affections, qui pussent remplacer celles qui venaient d'être si cruellement brisées, il songea à se marier.

Il alla trouver une fée nommée Caille, qui avait été la meilleure amie de sa mère, et pour laquelle il professait un grand respect.

« Bonne Caille, lui dit-il en entrant chez elle, je voudrais vous consulter. Je désire m'établir, et n'ayant plus les conseils de ma bonne mère, je viens recourir à ceux que vous voudrez bien me donner, vous qui la remplacez pour moi.

« On me propose pour épouse la fée Courtilière, qui est restée veuve, toute jeune

encore, avec un fils unique, le prince Grillon. Elle est riche et puissante, et pourtant je ne puis me résoudre à demander sa main.

« Ce n'est pas, croyez-le bien, ma digne amie, sa repoussante laideur qui m'effraie. Je ne cherche pas la beauté dans la femme que je prendrai ; il faut avant tout pour moi qu'elle ait un cœur aimant pour répondre à la tendresse que je veux lui vouer, et pour être plus tard une mère dévouée pour les enfants que nous aurons, si Dieu veut bien nous en accorder. Mais Courtillière est, je crois, fausse et perfide, et j'ai entendu raconter qu'elle n'avait pas su faire le bonheur du premier mari qu'elle a perdu. Vous, qui la connaissez, dites-moi comment je dois agir et si je ferai bien de surmonter la répugnance que j'éprouve pour elle, répugnance peut-être injuste et mal fondée.

– Croyez-en là-dessus vos pressentiments, répondit Caille en hochant la tête, vous êtes bienfaisant et généreux, et Courtillière est avare et méchante ; vous ne voulez que le bien, elle ne cherche que le mal ; vos caractères ne sauraient

s'accorder : laissez là cette mauvaise femme, avec ses richesses mal acquises, mais si vous êtes décidé à vous marier, je saurai bien vous trouver un parti plus convenable.

« La jeune princesse des Seigles vient, comme vous, de perdre ses parents ; elle est blonde et fraîche, mais sa beauté est son moindre mérite ; elle est bonne, confiante et sans détours, elle est charitable et douce, et je me tiens pour assurée que son cœur saura répondre au vôtre.

« Venez bientôt me revoir, et j'irai vous présenter à cette charmante personne, qui, elle aussi, fait cas de mes conseils ; je crois qu'amené par moi, vous serez le bienvenu chez elle. »

Le roi des Blés n'eut garde d'oublier le rendez-vous de sa vieille amie, et celle-ci le conduisit à la princesse des Seigles, qu'il trouva encore plus aimable qu'on ne le lui avait dit ; mais quand il lui adressa sa demande, la jeune fille rougit et parut embarrassée. Enfin, surmontant sa timidité, elle dit à son prétendant :

« Je crois que je ne puis me marier, car quoique je sorte à peine de l'enfance, je suis déjà

presque mère de famille. J'avais une sœur aînée, qui en mourant m'a confié son fils, mon neveu le petit prince Coquelicot : j'ai promis de veiller sur lui et de ne pas le quitter jusqu'à sa majorité ; j'ai donc de sérieux devoirs à accomplir, et je ne sais s'ils pourraient s'accorder avec ceux que m'imposerait un changement d'état.

– Ne craignez rien, aimable princesse, repartit le roi des Blés, votre amour pour votre neveu, et votre fidélité aux promesses que vous avez faites à votre sœur mourante vous rendent encore plus intéressante à mes yeux ; loin de vous détourner d'obligations aussi sacrées, je vous aiderai à les remplir, et je serai un père pour le prince Coquelicot. Ne pourrais-je, en attendant, faire sa connaissance ? »

La princesse appela sa suivante Niella, et la chargea d'aller chercher son neveu. Le petit prince arriva, flatté d'exciter la curiosité du grand roi des Blés et lui-même empressé de le voir. Il avait quelque propension au péché de colère et était un peu vantard et fanfaron, au demeurant le meilleur garçon du monde.

« Voulez-vous me donner votre amitié ? lui demanda le roi en lui tendant la main.

– Si vous savez la mériter, répondit l'enfant.

– Seriez-vous bien aise d'avoir mon appui et ma protection ?

– Je ne demande l'appui de personne ; d'ailleurs, j'ai ma tante, et peut-être même pourrais-je mieux la soutenir qu'elle ne se soutiendrait elle-même ; je suis un homme, et si jeune que je vous paraisse, je saurais au besoin être son défenseur et la protéger contre tous. »

Et le petit mutin embrassait en parlant les blonds cheveux de sa jeune tante.

Le roi riait de ces folies et considérait avec un intérêt croissant la figure animée de Coquelicot. Il promit de l'adopter et de l'aimer comme son propre fils. La princesse n'avait plus aucune objection à faire ; elle accepta donc les offres du roi et quelques semaines après elle était la reine des Blés.

Elle fit son possible pour se mettre au courant des travaux que nécessitait l'administration de ses

nouveaux États, et pour seconder son mari dans les soins qu'il leur donnait. Elle n'eut pas de peine à réussir et à s'entendre avec celui-ci ; son cœur la portait à la même générosité que lui, et tous deux se faisaient bénir à l'envi l'un de l'autre par leurs nombreux sujets.

Au bout d'un an, la reine mit au monde une fille qu'elle appela Marguerite. Le roi courut chercher Caille pour être la marraine de la nouvelle-née : la bonne fée donna à sa filleule une jolie petite couronne d'or pour mettre sur sa tête et la para ensuite d'une collerette blanche comme la neige et lisérée d'argent. Elle prit après cela le roi à part et lui recommanda de veiller avec soin sur sa fille.

« Vous ne savez pas, lui dit-elle, à quel point la fée Courtillière est furieuse de ce que vous l'avez dédaignée et de ce que vous lui avez préféré la princesse des Seigles. Elle a juré de se venger, et je tremble que sa vengeance ne tombe sur l'innocente enfant que je tenais tout à l'heure dans mes bras. Ne la quittez pas d'une minute, car Courtillière est désormais votre ennemie

acharnée, et si elle pouvait s'emparer de votre enfant elle ferait son malheur pour assurer le vôtre. Vous êtes prévenu ; c'est à vous de prendre vos précautions en conséquence. »

Le roi la remercia de ses bons avis, qu'il s'empressa de communiquer à la reine, et tous deux disputèrent d'attention et de surveillance pour leur chère petite Marguerite.

« Ne craignez rien, leur disait pourtant Coquelicot en se rengorgeant ; je suis là, et ma cousine n'a rien à redouter auprès de moi. Vienne Courtilière et vienne Grillon, ils trouveront à qui parler ! »

Le roi et la reine riaient et avaient pourtant confiance dans la raison prématurée et dans le courage du jeune prince.

Cependant Marguerite grandissait, et nul danger ne semblait la menacer. Elle avait les cheveux blonds de sa mère et le bienveillant sourire de son père ; sa peau satinée était plus blanche que du lait nouvellement tiré, et sa taille fine luttait de grâce et de souplesse avec celle des épis qui l'entouraient. Ses parents l'adoraient et

n'épargnaient rien pour son éducation ; elle avait tous les talents indispensables à une princesse si distinguée, et quand sa douce voix s'élevait dans les blés pour chanter, tandis qu'elle s'accompagnait de sa guitare, elle attirait tous les bergers d'alentour. Nul malheureux ne l'implorait en vain, et elle allait souvent puiser dans les coffres si bien fournis de ses parents. Deux légers défauts pourtant ternissaient quelque peu tant de brillantes qualités : Marguerite était d'une curiosité sans pareille, qu'elle ne pouvait maîtriser, et faut-il le dire ? avec cela, Marguerite était bavarde, elle ne savait garder aucun secret et se trouvait toujours au courant de tous les caquets des environs : aussi les bergères venaient-elles la consulter pour savoir d'elle à quel point elles pouvaient être aimées de leurs maris ou de leurs fiancés. Marguerite n'hésitait jamais et leur disait hardiment quel degré d'affection on avait pour elles. Hélas ! combien de ménages troublés et combien de mariages prêts à se conclure et que venaient empêcher les révélations de la jeune fille ! Mais on la regardait comme un oracle, et sa vanité, flattée des respects qu'on lui témoignait,

ne s'inquiétait guère des résultats de ses indiscretions.

Elle songeait peu à aider ses parents dans leurs nombreuses occupations, et elle passait ses journées à courir dans les sillons, au bras de son cousin Coquelicot, ou à s'asseoir au soleil avec lui, tandis que le vent faisait onduler les épis, et que les sauterelles et les cigales chantaient autour d'eux. Le soir encore, la joyeuse enfant folâtrait, sans souci du reste, et sa gaieté animait tout auprès d'elle.

Le prince Grillon entendit vanter son talent de devineresse et vint un jour la trouver. Il souhaitait épouser la belle marquise Cigale ; mais, incertain des sentiments de celle-ci pour lui, il était curieux de consulter Marguerite à ce sujet.

« Charmante princesse, lui dit-il, ne pourriez-vous me dire si celle que j'aime ne m'aime pas aussi... *un peu* ?

– Elle ne vous aime pas *un peu*, répondit Marguerite.

– C'est donc *beaucoup* qu'il faut dire ?

- Pas davantage.
- *Passionnement ?*
- Non.
- *Point du tout ?*
- Vous y êtes. »

Et l'espiègle éclata de rire, tandis que Grillon avait toutes les peines du monde à cacher sa colère et son désappointement.

Je ne m'affligerais pas beaucoup, reprit-il enfin, des dédains de Cigale, si vous, Marguerite, plus aimable et plus belle, vouliez bien m'en consoler. Que j'oublierais vite l'ingrate ! Ne sauriez-vous, dites-moi, m'aimer... *un peu ?...*

- Pas un peu.
- *Beaucoup ?*
- Pas davantage.
- *Passionnement ?*
- Non.
- *Point du tout ?*
- Vous y êtes. »

Et la maligne princesse redoubla ses rires.

Grillon la quitta, plus furieux que jamais, et s'en alla trouver sa mère pour lui faire part de tous ses mécomptes.

« Je ne regrette pas Cigale pour toi, lui dit celle-ci ; mais, puisque tu ne peux être aimé des filles que tu recherches, épouse toujours Marguerite, dont la riche dot te dédommagera du moins de son peu d'affection.

– Eh ! comment voulez-vous, ma mère, que ses parents me l'accordent, puisque la méchante me raille et me repousse ?

– Il y a longtemps, mon fils, que je désire me venger du roi et de la reine des Blés. Il faut nous emparer de leur fille, par ruse ou par force, et, quand elle sera en notre pouvoir, je saurai bien la faire céder. Marguerite est curieuse ; elle a dû entendre déjà parler des merveilles de nos palais souterrains ; je chargerai les sauterelles, mes suivantes et mes amies, avec qui elle aime tant à causer, de les lui vanter plus que jamais, et je serai bien surprise, si elle ne cherche pas à en juger par elle-même. Je laisserai traîner mes

clefs, que je serre d'ordinaire avec tant de soin, et je ne doute pas que la princesse ne profite de mon apparente négligence. Je guetterai ce moment, que j'attends depuis quinze ans, et je plongerai ses parents dans le désespoir ; en même temps je te donnerai une épouse riche et charmante, dont l'alliance ne peut que t'être avantageuse. Ne te désole pas, mon fils, et fie-t'en à ta mère pour assurer ton bonheur.

À partir de ce moment, Marguerite ne put plus avoir une conversation avec les Sauterelles, sans que celles-ci ne lui fissent les plus pompeux récits de la demeure de la fée Courtilière. La princesse brûlait du désir de descendre dans cette demeure mystérieuse, dont elle avait ouï parler depuis son enfance. Elle ne songeait plus à son entretien avec le prince Grillon et à la déconvenue de celui-ci ; son cœur affectueux n'avait jamais compris la haine ni la vengeance ; l'étourdie ne se faisait donc pas une idée des dangers qu'elle pouvait courir, en pénétrant dans les États de ses ennemis.

« Oh ! disait-elle à sa gouvernante Niella, qui

la suivait partout, si je pouvais seulement jeter un coup d'œil sur ces galeries souterraines, qu'on dit creusées avec tant d'art ! Quel mal pourrait-il m'en arriver ? »

Et, comme Niella secouait la tête d'un air mécontent, Marguerite s'adressait à Coquelicot :

« Mon bon petit Coquelicot, si tu voulais m'accompagner rien qu'à l'entrée du palais de Courtilière !. Nous serions si vite revenus, et personne n'aurait connaissance de notre escapade.

– Il est vrai, répondit le jeune prince, d'un air important, qu'avec moi tu n'aurais rien à craindre de personne, mais il ne faut pas désobéir à ton père ; il ne faut pas mécontenter ma bonne tante, la reine des Blés. Sois raisonnable, Marguerite, et sache modérer ta curiosité. »

Marguerite cherchait alors à oublier le palais magique, mais les Sauterelles lui en parlaient de nouveau et ranimaient ses désirs et son impatience.

Un jour enfin elle parvint à tromper la

surveillance de tous ceux qui l'entouraient. Ses parents étaient occupés des soins de leur gouvernement ; la chaleur était accablante, et Coquelicot sommeillait au soleil de midi ; son petit page Bleuet était assoupi à ses côtés, et Niella travaillait avec ardeur à terminer, pour la reine des Blés, une robe qu'elle avait tissée avec les plus fines toiles d'araignées, et qui était tout emperlée de gouttes de rosée.

Marguerite saisit cet instant ; elle s'échappa à petits pas, regardant de temps en temps derrière elle, pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie, puis elle se mit à courir, et enfin elle arriva, hors d'haleine, à l'entrée du palais qu'elle souhaitait si ardemment de connaître. Les portes, d'ordinaire fermées avec tant de soin, s'ouvrirent d'elles-mêmes devant l'imprudente ; elle descendit lentement d'abord et avec précaution, puis plus rapidement, en jetant de curieux regards tout autour d'elle.

Elle n'avait pu se figurer ces longues et vastes voûtes, soutenues par des colonnes de marbre et auxquelles étaient suspendus des lustres de

cristal, dont l'éclat aurait pu lutter avec la lumière du jour. D'immenses coffres étaient rangés aux deux côtés des galeries, remplis de richesses de toute espèce. Marguerite marchait émerveillée au milieu de ces splendeurs ; elle s'arrêtait de temps en temps pour admirer des statues, des sculptures, des tableaux, qui représentaient, pour la plupart, tout ce qui embellissait la terre, au-dessous de laquelle on se trouvait ; c'étaient les paysages les plus riants, les vallées les plus ombreuses, les rivières les plus limpides. Plus loin des corbeilles de fleurs étalaient leurs trésors variés ; de grands vases étaient remplis de fruits mûrs, puis c'étaient des écrins, des diamants, des colliers, de brillantes glaces, qui réfléchissaient du haut en bas la jeune fille dans toute sa naïve beauté.

« Oh ! que j'ai bien fait, se disait-elle, d'être venue visiter ces demeures magiques ! Les Sauterelles ne m'avaient pas trompée, et je n'aurais pu me faire une idée de tant de merveilles. Pourquoi Coquelicot a-t-il refusé de m'accompagner ? Je serais si heureuse de lui faire partager le plaisir que j'éprouve ! »

Et elle avançait toujours, absorbée dans sa contemplation, passant d'une galerie à l'autre et oubliant de remarquer la route qu'elle suivait. Elle craignit enfin de s'être perdue, et voulut rebrousser chemin. Hélas ! il était trop tard ; elle ne savait plus par où elle était venue ni comment elle pourrait regagner les domaines paternels ; elle commença à redouter les suites que pouvaient avoir sa désobéissance et son étourderie ; elle se mit à hâter le pas, insoucieuse désormais des magnificences dont elle était environnée et en proie à l'angoisse la plus cruelle.

Tout à coup, du fond d'une galerie, dans laquelle elle venait de s'engager, elle vit sortir l'horrible Courtillière, étendant vers elle ses longs bras et ses mains, revêtues d'une écaille semblable à celle des pattes d'une écrevisse.

À cet aspect terrifiant, Marguerite sentit son sang se glacer dans ses veines ; elle perdit l'usage de ses sens, et elle alla rouler sans connaissance aux pieds de son ennemie. Quand elle commença à revenir à elle, elle vit celle-ci qui l'attachait à

une colonne, avec une longue chaîne d'or, d'une solidité à toute épreuve, malgré son excessive ténuité. Puis elle entendit un éclat de rire retentissant, et, soulevant ses mourantes paupières, elle aperçut le prince Grillon, qui la considérait de l'air le plus railleur. Elle s'étendit épuisée sur la terre humide, et tomba bientôt dans un anéantissement douloureux, qui lui déroba la vue de ses persécuteurs.

Cependant, à son réveil, le premier soin de Coquelicot avait été de chercher des yeux sa bien-aimée Marguerite. Ne la retrouvant plus auprès de lui, il appela vivement son page ; Bleuet dormait encore et n'avait rien vu. Niella, interpellée à son tour, poussa un grand cri et rejeta son ouvrage : Marguerite avait disparu, Marguerite, qu'on lui avait tant recommandée et qu'elle avait juré de ne jamais perdre de vue ; Marguerite, qui pouvait courir tant de dangers, et que ses ennemis guettaient incessamment !

Oh ! ciel ! comment empêcher désormais les malheurs qu'elle redoutait ?

Tous trois se levèrent avec précipitation et

coururent sur les traces de la jeune inconsidérée, mais rien ne répondait à leurs cris, rien que l'aigre chanson des Sauterelles, qui semblait les narguer.

Après une fatigante et inutile recherche, ils revinrent consternés ; ils ne devinaient que trop le sort de la pauvre enfant qu'ils regrettaient ; ils connaissaient sa curiosité, son ardent désir de visiter l'habitation de Courtillière, et ils connaissaient aussi les ruses et l'habileté de cette odieuse créature ; ils tremblaient d'avoir à annoncer la perte de leur fille au roi et à la reine des Blés, et, quand ils les virent arriver souriants et satisfaits pour le repas du soir, ils tombèrent à leurs pieds, sans oser proférer une parole.

Hélas ! les infortunés parents, à la vue d'une telle douleur, sentirent quel coup venait de les frapper ; ils poussèrent de longs sanglots, et la reine arracha ses cheveux blonds avec désespoir.

« Ne pleurez pas si amèrement, ô vous que je regarde comme ma mère, s'écria tout à coup Coquelicot, en se redressant, et vous, mon père, relevez la tête, car je ramènerai Marguerite dans

vos bras ou j'irai mourir avec elle ; je n'ai pas su veiller sur cette enfant si chère, mais je réparerai mes torts, soyez-en assurés. Si bien cachée que soit Courtillière, je viendrai à bout de la découvrir, et il faudra bien que Grillon me rende raison du rapt abominable qu'il a commis. Je l'appellerai en champ clos, et je saurai le vaincre, car le bon droit est de mon côté. »

En effet, dès le lendemain, Coquelicot se rendit au palais de ses ennemis, mais les portes en étaient désormais solidement fermées, et les clefs d'or ne brillaient plus dans les serrures.

Il frappa à plusieurs reprises, et l'écho seul répondit à ses coups furieux. Courtillière et Grillon s'étaient faits invisibles, et, retirés dans le fond de leur palais avec leur triste prisonnière, se riaient des entreprises et de la rage de ceux qu'ils avaient privés de leur bien le plus cher.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et les rapports les plus désolants vinrent ajouter à l'affliction des parents de Marguerite. Les Sauterelles, qui entretenaient des relations avec la mauvaise fée, savaient que chaque matin elle venait trouver sa

captivé et lui demander si enfin elle consentait à devenir l'épouse du prince Grillon ; chaque matin aussi Marguerite renouvelait ses refus obstinés. Courtillière alors s'élançait sur elle et la frappait à coups redoublés, jusqu'à ce que les forces lui manquassent et qu'elle tombât elle-même épuisée à côté de sa victime ; la pauvre princesse avait tout le corps meurtri ; elle pleurait nuit et jour, et se reprochait sa fatale curiosité. L'avare fée ne lui donnait qu'une nourriture insuffisante ; Marguerite dépérissait à vue d'œil, et il y avait à craindre qu'elle n'eût pas la force nécessaire pour supporter longtemps de telles souffrances. Les Sauterelles, elles-mêmes, amies et confidentes de Courtillière, se reprochaient d'avoir contribué à lui livrer l'infortunée jeune fille. Coquelicot, désespéré, se décida à aller consulter Caille, dont il connaissait le bon sens, la raison et la tendre amitié.

« Il faudrait, avant tout, lui dit celle-ci, porter des consolations et des encouragements à notre pauvre Marguerite ; je tremble qu'elle ne succombe à ses maux ; ses regrets doivent être d'autant plus amers qu'elle n'est pas sans

reproches à se faire. Vous êtes ardent et courageux, cher prince ; tâchez, avec l'aide de Bleuet, qui vous est si dévoué, de creuser à votre tour une galerie, qui puisse communiquer avec celle où languit votre jeune cousine. Les Sauterelles, qui se repentent maintenant de leur participation à vos malheurs, et qui trouvent que Courtilière pousse la méchanceté trop loin, pourront vous donner des indications à ce sujet ; je crois qu'en partant de la grosse touffe de camomilles, qui est au bord du champ doré, et en se dirigeant toujours à l'ouest, tout en creusant la terre, vous arriverez à l'endroit précis où Marguerite est enchaînée. Pourtant, de peur que Courtilière ou Grillon ne viennent déranger ou empêcher vos travaux, je veillerai à la porte de leur palais, tout en chantant ; vous connaissez bien ma voix ; tant qu'elle retentira vous pourrez travailler sans crainte ; si vous cessiez de l'entendre, vous vous retireriez à l'instant, en rejetant de la terre à l'entrée de votre souterrain pour le cacher aux regards de vos ennemis. Je sais que la cruelle fée s'absente tous les soirs, à la tombée de la nuit ; vous êtes sûr de trouver

Marguerite seule à ce moment ; allez donc, et que le succès vous favorise !

« Voici pour ma filleule une fiole ; elle contient un baume souverain, qui guérira ses blessures à l'instant même où elle les en frotera ; voici encore une branche verte ; quand elle se sentira trop épuisée par la douleur ou par la faim, elle en détachera les feuilles, qu'elle mâchera, et qui lui rendront un peu de force. Portez-lui, avec ces présents, convenables à la situation où elle se trouve, les souvenirs et les amitiés d'une marraine qui ne souhaite que sa délivrance, et qui fera son possible pour contribuer à son bonheur. »

Le prince, ranimé, quitta la bonne fée, après lui avoir adressé mille remerciements. N'étant pas assez sûr de réussir, il ne voulut pas communiquer ses espérances à ses parents adoptifs, de peur de leur donner une fausse joie ; il préférerait leur causer l'heureuse surprise de ramener leur fille dans leurs bras, avant qu'ils sussent seulement qu'il en avait conçu le projet. Prenant avec lui son confident Bleuet, tous deux

se mirent bravement à creuser la terre, d'après les indications de Caille et quelques renseignements que Coquelicot eut l'adresse de tirer des Sauterelles, sans leur rien dire de ses intentions, car il n'avait en elles qu'une demi-confiance. Les deux amis travaillaient lentement ; la terre était dure et brûlée par le soleil ; souvent, accablés de fatigue, ils rejetaient leurs outils avec désespoir, mais de sourds gémissements, qu'ils croyaient entendre sous la terre, venaient réveiller leur ardeur : c'était sans doute Marguerite, la douce, l'innocente Marguerite, jadis si folâtre et si insouciante, qui se plaignait ainsi ; c'était elle, la princesse adorée, dont l'absence avait jeté un si grand deuil à la cour du roi des Blés, qui appelait d'une voix si triste ses amis à son aide.

Alors les travailleurs redoublaient d'énergie ; la sueur coulait de leurs fronts, et leurs bras ranimés s'agitaient sans relâche. Caille chantait toujours dans les Blés, et ce chant soutenait leur courage. La galerie s'allongeait sous la terre, où elle descendait en serpentant. Coquelicot et Bleuet entendaient distinctement les accents plaintifs de la princesse et quelquefois les vois

rauques de ses persécuteurs. Bientôt enfin ils ne furent plus séparés d'eux que par une mince couche de terre, que le moindre mouvement pouvait faire écrouler ; ils attendirent alors, tapis contre les parois de leur galerie, et, quand la nuit commença à tomber, ils se précipitèrent tout à coup dans la demeure maudite.

Courtillière était absente ; Grillon ne paraissait pas non plus ; ils n'aperçurent qu'une femme pâle, mourante, épuisée, étendue sur de la paille, et dont les longs cheveux blonds voilaient à demi une figure baignée de larmes. Coquelicot se précipita aux pieds de la douce victime :

« Est-ce toi, chère Marguerite, ma cousine bien-aimée ? Ô ma sœur, mon amie, qu'as-tu fait de ta fraîcheur ? qu'as-tu fait de ta beauté ? Par quelles douleurs as-tu passé, pour que ta jeunesse soit ainsi flétrie ? Parle, de grâce, afin que je puisse prendre ta défense et te ramener à ta famille en pleurs. »

La jeune fille tourna lentement ses yeux éteints vers l'ami qui lui était resté fidèle :

« C'est toi, lui dit-elle d'une voix affaiblie ;

béni sois-tu de venir consoler mes derniers instants ! car je me sens mourir et je suis heureuse de pouvoir presser ta main, avant de m'éteindre pour toujours.

– Non, tu ne mourras pas, s'écria impétueusement le prince ; je saurai soulager tes maux et te rendre à la vie, au bonheur. »

Et il glissa dans la bouche de la mourante une feuille de son rameau magique. L'effet en fut presque instantané. Marguerite se souleva sur sa couche ; ses yeux avaient déjà repris un peu d'éclat.

« Oh ! si je pouvais partir ! s'écria-t-elle, quitter cette prison, te suivre, retrouver avec toi le jour, la liberté, la vie. Mais non ! cette chaîne, qui me retient, ne se brisera pas ; jamais je n'échapperai à la barbare Courtillière, et je succomberai sous ses coups, car elle n'obtiendra pas de moi que je m'unisse à son odieux fils ; plutôt la mort que de me soumettre à un pareil destin.

– Que faire ? que faire ? disait Coquelicot en sanglotant.

– Que faire ? répétait Bleuete, timide spectateur de cette scène déchirante.

– Écoute, reprit Marguerite, dont les forces étaient revenues par degrés, écoute, je ne puis me résoudre à désespérer encore ; je suis si jeune et la vie était pour moi si douce ! Peut-être reste-t-il un moyen de me sauver ; mais je frémis en pensant aux dangers qu’il te ferait courir.

– Je n’en crains aucun, s’écria Coquelicot ; pour toi j’irai attaquer la cruelle fée et son fils....

– Ce serait inutile, interrompit la princesse ; la force ne peut rien contre de tels ennemis ; il faut recourir à la ruse. Depuis que je suis renfermée ici, j’ai pu me mettre au courant des habitudes de mes ravisseurs. Courtilière n’a pas toujours sa cuirasse d’écailles, et Grillon n’est pas invulnérable. Je sais où la fée va tous les soirs et comment on pourrait s’emparer d’elle. Tu connais bien, mon frère, la fontaine qui est dans les bois, auprès des grands hêtres : c’est là que ma persécutrice se livre chaque jour aux délices du bain ; elle dépose sur la mousse son épaisse cuirasse et perd en la quittant sa force et sa

puissance ; si tu pouvais t'emparer de cette cuirasse, tu tiendrais la fée à ta merci, et lui dicterais à ton aise tes conditions ; il te serait facile ainsi d'exiger d'elle ma délivrance et de me rendre à la lumière et au bonheur. »

Coquelicot se jeta à ses pieds, en lui jurant de réussir ; puis, craignant d'éveiller la méfiance des possesseurs de la demeure souterraine, il se retira doucement avec son page par le chemin qu'il avait pris pour venir, en dissimulant soigneusement les traces de son passage.

Le lendemain, à la tombée du jour, il revêtit ses armes et ordonna à Bleuet de le suivre. Il appela le petit Brin-d'Avoine, un des serviteurs de son oncle, et le chargea d'aller dire à celui-ci que, désolé de la longue absence de sa cousine, il partait pour un voyage de quelques jours, dans le but de se distraire de ses chagrins.

Puis il se dirigea vers la fontaine que lui avait indiquée Marguerite. La lune se levait lorsqu'il y arriva, et, à sa pâle clarté, il aperçut la fée, qui, se croyant dans la solitude la plus complète, avait déjà déposé sa cuirasse sur les bords moussus de

la fontaine.

Le prince s'approcha avec précaution, puis tout à coup s'élança sur cette cuirasse, en jetant un cri de victoire. La fée lui envoya un regard rempli de haine et de dédain, et allant s'appuyer sur le tronc d'un arbre brisé par l'orage, elle poussa, à trois reprises différentes, une plainte pénétrante qui, toute faible et voilée qu'elle était, retentit longuement dans le silence de la nuit.

Quelques instants après paraissait le prince Grillon, l'œil enflammé et tout frémissant de courroux :

« Que voulez-vous, ma mère ? s'écria-t-il. Quel est l'insensé qui ose s'attaquer à vous ? Me voici prêt à vous défendre et à vous venger. Parlez, que dois-je faire ? »

Courtillière, sans prononcer un mot, lui désigna Coquelicot qui, déjà, aidé de Bleuet, revêtait la cuirasse magique.

Grillon s'élança sur cet ennemi, et, avant qu'il eût achevé de s'armer, le frappa de son épée sur le haut de la poitrine ; le sang jaillit au même

moment ; mais le jeune prince, dédaignant sa blessure, saisit à son tour sa longue épée des mains de Bleuet :

« Lâche ennemi, s'écria-t-il, j'attendais cette rencontre ; je l'ai assez désirée, assez cherchée ; enfin tu viens te présenter de toi-même à mes coups et je vais goûter cette vengeance, dont j'étais altéré.

– Je te crains peu, repartit Grillon, et un si méprisable adversaire ne me retiendra pas longtemps.

– Viens donc », reprit Coquelicot, rouge de colère ; et leurs épées se croisèrent. Le combat se prolongea : Coquelicot, emporté par son ressentiment, frappait à tort et à travers ; Grillon, plus maître de lui, ne songeait qu'à éviter l'arme formidable qui, dans ses mouvements rapides et multipliés, lançait tout autour de lui des éclairs aux rayons de la lune. Sa mère l'encourageait du geste et de la voix, et il se sentait soutenu par elle, mais Coquelicot entendait au loin le chant de la Caille et devinait, de son côté, que sa vieille amie ne l'abandonnerait pas.

Cependant ses efforts réitérés et le sang qu'il perdait commençaient à l'épuiser ; Grillon le vit chanceler ; il saisit ce moment et lui porta un nouveau coup à la naissance de l'épaule. Coquelicot, se sentant encore frappé, rassembla toutes ses forces et alla se précipiter sur son ennemi, qu'il terrassa ; lui posant alors le genou sur la poitrine :

« Ta vie est en mes mains, lui dit-il, mais je te l'accorde ; je l'accorde surtout aux pleurs de ta mère, ajouta-t-il, en entendant derrière lui les gémissements plaintifs de Courtillière, mais je demande en retour la liberté de Marguerite.

– Jamais ! » s'écria le vaincu.

Mais la fée, voyant Coquelicot élever son épée, lui retint violemment le bras.

« Marguerite est à toi, dit-elle ; viens la chercher ; reprends cette captive qui nous attire tant de maux, mais rends-moi mon fils ; rends-moi aussi cette cuirasse, à laquelle est attachée ma puissance, et dont je ne peux rester longtemps séparée ; ma poitrine, privée de son soutien habituel, est prête à se briser, et je ne veux pas

mourir, je ne veux pas que Grillon meure. »

Coquelicot alors souleva son genou victorieux, et le prince abattu se releva honteux et la tête baissée.

« Quant à ta cuirasse, dit Coquelicot à la fée, tu ne l'auras qu'en me remettant la princesse... Va, je te suis. »

La fée s'avança lentement, en poussant sa triste et faible plainte ; son fils s'acheminait auprès d'elle, en la soutenant, et Coquelicot, tout fier et rayonnant, marchait après, sans s'inquiéter du sang qui rougissait ses habits.

À l'entrée de la galerie, il retrouva la bonne Caille, qui le félicita de son courage et de son triomphe ; elle posa sur ses blessures un peu de son baume merveilleux, qui en calma aussitôt la douleur, puis ils descendirent tous dans le souterrain.

En peu de temps ils furent auprès de la princesse. Courtillière, humiliée, le regard morne, s'agenouilla devant elle et détacha elle-même la chaîne qui la retenait à la colonne de marbre.

Marguerite voulut s'avancer, mais elle retomba épuisée sur la paille de sa couche. Coquelicot et Bleuet la soulevèrent dans leurs bras, et sa marraine accourut compatissante et lui offrit une liqueur qui la ranima. Elle avait hâte de fuir ses cruels persécuteurs et la prison où elle avait tant souffert. Son vaillant défenseur s'empressa de détacher la cuirasse, qu'il rejeta dédaigneusement à la méchante fée, puis il présenta à Marguerite un siège sur ses mains, entrelacées avec celles de Bleuet ; la jeune fille s'y assit doucement, soutenue par sa protectrice Caille, et le groupe joyeux s'éloigna rapidement, laissant ses ennemis confondus.

Cependant, le roi et la reine des Blés, assis à leur foyer désert, se lamentaient ensemble ; Niella pleurait à leurs côtés.

« Coquelicot nous abandonne, disait le roi, auprès duquel Brin-d'Avoine avait accompli son message.

– Quel espoir nous reste-t-il ? soupirait la reine. Le plus bel ornement de notre palais, l'orgueil de nos sillons, notre brillante et douce

Marguerite est à jamais perdue pour nous. Courtilière la tuera, et nos vieux jours se traîneront sans bonheur et sans consolation. »

En ce moment une rumeur éloignée les fit tressaillir ; Niella s'élança vers la porte ; des cris de joie retentissaient déjà.

« C'est elle ! c'est la princesse ! »

Son père et sa mère se levèrent en chancelant ; Coquelicot s'avancait et il déposa entre leurs bras Marguerite pâle et brisée, mais bien vivante encore et toute palpitante du bonheur de les revoir.

Les tendres soins de ses parents l'eurent bientôt rétablie.

« Comment pourrais-je jamais te récompenser ? dit alors le roi des Blés à son jeune neveu. Nous te devons mieux que la vie. C'est toi, mon fils, plus que mon fils, qui seras mon successeur. Veux-tu que Marguerite devienne ta femme et soit appelée avec toi à monter sur notre trône, quand nous n'y serons plus ?

– Quelle meilleure récompense pourriez-vous

m'accorder ? répondit Coquelicot. Oui, en devenant le mari de Marguerite, je serai au comble de mes vœux, et, je le jure, jamais femme ne sera plus honorée et plus chérie. Mais ma cousine voudra-t-elle bien de moi ? »

Le roi conduisit lui-même le prince aux pieds de sa fille, et la princesse, charmée, tendit sa main à son sauveur, pendant que sa mère souriait à cette union bénie.

Jamais on ne vit de noces plus brillantes que celles de Coquelicot et de Marguerite. La reine des Blés y parut avec une robe étincelante de pierreries, et la neige n'a pas plus d'éclat que n'en avait la jupe de satin blanc de la jeune mariée. Coquelicot était en vêtement complet d'écarlate, et son page Bleuet, qui était son garçon d'honneur, portait un pourpoint bleu que tout le monde admira. La bonne Caille remit à sa filleule, comme présent de noces, un écrin de diamants, aussi gros que les gouttes de pluie, qui viennent calmer la soif des épis durant les chaleurs.

Les jeunes époux furent associés aux travaux

de leurs parents. Marguerite s'était guérie de son bavardage et de sa frivolité, et le bonheur régna toujours depuis lors dans le palais du roi des Blés.

Louis Bechstein

Louis Bechstein, né en 1801 dans le duché de Saxe-Meiningen, est mort en 1860, conseiller d'État et bibliothécaire du prince régnant. Il a publié de nombreux volumes, dont : le *Trésor des légendes de la Thuringe* (1835-1838) ; *Contes et fantaisies* (1833) ; *Contes du pays et de l'étranger* (1839). Ses livres de contes ont reçu un accueil aussi favorable que ceux des frères Grimm.

La bergerie d'or

Il était une fois une belle jeune fille qui s'appelait *Ilse*. C'était la fille unique d'un chevalier farouche. Elle aimait la forêt avec le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le chuchotement des sources. Elle s'y promenait volontiers tantôt avec sa vieille nourrice, sa seule compagne (car la mère d'Ilse était morte très jeune), tantôt, solitaire ; car elle n'avait rien à redouter et n'avait aucune peur, parce qu'elle ne connaissait pas le danger. Un jour, Ilse se promenait ainsi autour du château de son père, dans la forêt verte aux arbres séculaires, aux rochers pittoresques tapissés de fougères variées et de plantes rares, mélangées de fleurs et arrosées par des sources vives. Elle arriva à une grotte qui lui sembla tout à fait inconnue ; elle ne se souvenait ni de l'avoir vue, ni de s'en être jamais approchée.

De l'intérieur de cette grotte sortait un bruit harmonieux pareil aux sons d'une harpe éolienne. Elle se sentit entraînée dans ce passage étroit et sombre, qui devenait de plus en plus obscur et resserré, à mesure qu'elle avançait. Arrivée à l'endroit le plus étroit et le plus noir, elle aperçut une douce clarté à travers une fente. Ilse ne résista pas à la curiosité, se glissa par cette fente et se trouva soudain au milieu d'un monde tout différent du nôtre. Les sons et la lumière augmentèrent d'intensité, elle vit s'épanouir des fleurs magnifiques en pierreries, dont les feuilles étaient aussi des pierres fines de toutes les nuances possibles de vert. De petits êtres, à peine hauts de deux pieds, se pressaient en masse sur la prairie, et bientôt Ilse fut entourée d'une foule innombrable qui lui souhaita la bienvenue ; ces petits êtres s'approchèrent d'elle avec une confiance quelque peu insolente.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle étonnée, je ne vous ai jamais vus, jamais je n'ai entendu parler de vous.

– Nous sommes le peuple de la montagne, les

Grillons ! » répondit un des petits êtres d'une petite voix fine et aiguë qui avait en vérité quelque chose du cri d'un grillon. « Il n'est point surprenant que tu ne nous connaisses pas : nos grottes ne sont pas ouvertes tous les jours, ni à toutes les heures de la journée où l'œil humain pourrait les voir.

– Jamais je n'ai entendu parler du peuple de la montagne, des Grillons, dit Ilse qui vivait comme dans un rêve.

– Apprends à nous connaître, et tu nous aimeras, reprit le premier de ces êtres souterrains. Et, si tu nous aimes, tu deviendras une des nôtres, peut-être notre reine. »

Reine ! Ce mot enflamma le cœur d'Ilse. Il avait été beaucoup question de reines dans le château de son père : elles étaient, en général, très riches et très belles ; tout le monde leur obéissait et les servait. Oui, sa nourrice le lui avait raconté. Pourquoi Ilse ne pourrait-elle pas devenir reine ? Elle se laissa conduire par ses gentilles connaissances et parcourut avec elles le royaume souterrain. Toute cette magnificence qui

l'entourait, toute cette splendeur l'éblouit, les sons mélodieux ravirent son âme. Et puis le doux murmure des ruisseaux, le bruissement lointain des cascades, dont les flots se précipitaient sur la terre, cette douce clarté, plus vive que le clair de lune et moins intense que la lumière du soleil, tout cela frappa les sens d'Ilse qui était encore presque une enfant. L'amabilité des Grillons avec qui l'on pouvait jouer si gentiment, comme elle le croyait, tout excitait en elle le désir de vivre toujours dans ce royaume souterrain ; car, là-haut, aucune affection ne la retenait.

Son père était un chevalier brusque et rude qui se souciait peu d'elle ; sa nourrice était vieille et pouvait mourir : alors Ilse vivrait seule et sans joie dans le château de son père, évité de tous les hommes.

Ses réflexions furent encore accompagnées par le chuchotement et les prières des Grillons :

« Reste chez nous, tu ne vieilliras jamais ! tu fleuriras éternellement dans les charmes de la jeunesse. Chaque jour sera une fête pour toi ! Tout ce que tu désireras tu l'auras ; pour toi

toujours les meilleures choses ! »

Ainsi entourée et entraînée, Ilse vit tout à coup un troupeau de brebis à peine grandes comme des agneaux. Leurs toisons étaient d'or ; le petit chien éveillé qui les gardait avait également des poils d'or. Elle ne vit pas de berger ; mais une houlette d'or était par terre. Ilse souhaita la possession de ce troupeau. « Tu pourrais, pensait-elle, mettre les Grillons à l'épreuve. » Et elle leur dit :

« Si je restais chez vous, mes bons Grillons, et si je désirais posséder ce troupeau, pour le conduire moi-même, accéderiez-vous à mon désir ? »

Des centaines de voix fines lui répondirent : « Oh ! oui ; oh ! oui. » Et les Grillons ne firent à Ilse qu'une seule condition : c'est qu'elle ne mettrait jamais plus les pieds sur la terre et qu'elle garderait avec soin le troupeau, pour qu'aucune des brebis précieuses ne se perdît. Puis ils lui donnèrent la houlette d'or, l'ornèrent de rubans d'argent et lui souhaitèrent la bienvenue comme à une des leurs.

Ilse ne vit plus dans ce royaume d'innocence

les révolutions des jours, des mois, des saisons, ni les vicissitudes des destins puissants, qui agitent les cœurs des hommes. Là-haut, on l'avait cherchée, on l'avait crue perdue, on avait porté son deuil, puis on l'avait oubliée. Sa nourrice était morte, son père avait péri sur le champ de bataille ; il ne restait sur la montagne que des ruines entourées d'une forêt, – non plus la vieille forêt d'autrefois : ses arbres avaient été abattus et une forêt nouvelle croissait là-haut, dont les arbres étaient déjà grands et forts. Ilse continuait toujours à garder son troupeau d'or et à jouer avec les Grillons naïfs. Elle apprit beaucoup de secrets de la nature et du royaume souterrain et le souvenir d'un autre monde où elle avait vécu jadis lui semblait un rêve. Pourtant ce souvenir ne s'endormait pas ; il se réveilla au contraire en elle, de plus en plus vif, et devint le mal du pays. Ilse avait remarqué que tantôt un Grillon, tantôt un autre allait sur la terre, tandis qu'à elle, on lui avait défendu sévèrement toute communication avec les hommes, et peu à peu elle arriva à faire des réflexions qui détruisirent le bonheur calme qu'elle avait goûté jusque-là.

« À quoi me sert ce troupeau ? pensait-elle. Je le garde, mais il ne m'appartient pas ; je n'en puis faire ce que je veux. Je deviendrais, m'avait-on promis, reine des Grillons, et je suis devenue tout le contraire : une pauvre bergère. Tout monte là-haut, vers la belle clarté du soleil ; les racines rassemblent les principes vivifiants dans le sein de la sève, pour les faire pénétrer et monter jusqu'à la cime des arbres. Les sources, les eaux souterraines courent toutes sur le sol et se frayent un chemin avec impétuosité. Où est le ciel bleu que j'ai vu autrefois ? où est le pays rafraîchi par la tiède brise du printemps ? où est le son majestueux des cloches ? Les Grillons n'ont pas de Dieu, pas d'église, pas de ciel. Moi je veux revoir le ciel, je veux... »

Et alors Ilse découvrit ses désirs aux Grillons. Ceux-ci penchèrent tristement leurs petites têtes : ils prévoyaient tout ce qui allait arriver.

« Tu as promis de rester toujours avec nous, objectèrent-ils.

– Vous m'avez promis la réalisation de tous mes désirs, reprit Ilse.

– Mais nous t’avons imposé la condition de ne jamais retourner sur la terre, il t’en souvient ?

– Je ne veux pas y retourner, dit Ilse ; je veux seulement la revoir, elle et le ciel bleu, et humer la douce brise du printemps.

– Alors tu ne seras plus une des nôtres, objectèrent encore les Grillons ; tu te faneras, tu vieilliras et tu mourras. Dans notre royaume fleurit la jeunesse éternelle. »

Ilse se tut ; mais elle devint triste. Son désir ne fit que s’accroître ; elle ne soignait plus son troupeau d’or ; rien ne la réjouissait plus, elle n’adressait la parole à aucun Grillon. Les Grillons se plaignirent entre eux :

« Elle est perdue de toute façon pour nous, satisfaisons son désir. »

Ilse rentra dans la grotte supérieure qui lui avait donné accès dans le royaume des souterrains, et revit la lumière splendide d’un jour terrestre. Ah ! quel puissant rayonnement ! ses regards enchantés se perdirent dans la campagne, du côté où s’élevait le château de son père. Mais

bientôt, comme tout lui parut étrange ! Les rayons du soleil tremblaient sur les couronnes de verdure des arbres, le ciel souriait dans son bleu de saphir ; les vieux rochers étaient toujours les mêmes, mais les arbres avaient changé ; le chemin nivelé qui avait conduit Ilse à la grotte n'existait plus ; le sol entier de la forêt était couvert d'une couche épaisse d'herbes sauvages. Ilse regarda vers le sommet de la montagne, où elle savait le château de son père, avec ses tours et ses tourelles, ses créneaux, ses saillies ; elle resta consternée : il n'y avait plus rien. Rien ne subsistait qu'un dernier débris du mur d'enceinte, surmonté d'un vieux beffroi grisâtre, sur les créneaux ébréchés duquel étaient perchés des corbeaux et des faucons.

« Qu'est-ce donc ? se demanda-t-elle. Mon séjour là-bas me paraît si court, et tant d'années se sont écoulées ? Mais quel âge puis-je avoir, alors ? »

Elle regarda tout autour d'elle, et vit des bourgs et des châteaux nouveaux dans le lointain ; mais d'autres, dont elle se souvenait

très bien, avaient disparu.

Ilse n'osa mettre le pied dehors. Elle resta dans la grotte ; car elle l'avait promis aux Grillons, lorsqu'ils lui avaient permis enfin, à contre-cœur toutefois, de revoir la terre ; et bien des jours elle y resta, songeant et réfléchissant. On lui permit aussi de sortir son petit troupeau d'or et de le garder sur la prairie, devant la grotte ; mais seulement à jour et à heure fixes : le premier jour du mois de mai, à l'Ascension, à la Pentecôte, à la Saint-Jean, soit à midi, quand le soleil est le plus haut, ou vers minuit, la veille de ces fêtes. Ces jours-là, beaucoup d'habitants de la contrée, suivant une ancienne habitude des temps païens, gravissaient les hauteurs pour y chercher des plantes médicinales et des racines miraculeuses.

Il arriva quelquefois à Ilse d'être vue par des hommes : on était frappé de cet étrange fantôme, pâle, calme, sérieux, vêtu d'une robe blanche, qui ne vieillissait jamais. Quelques-uns virent aussi son troupeau d'or ; mais ils ne purent, malgré tous leurs efforts, attraper une brebis ; car le

chien gardait les têtes à toison d'or d'un œil attentif, et au moindre avertissement qu'il faisait entendre, Ilse levait sa houlette, et son troupeau disparaissait.

Quand des hommes purs et bons s'approchaient d'Ilse, elle répondait aux questions qu'ils lui adressaient, mais seulement à des questions sérieuses et faites dans un but sérieux. Parfois ses réponses avaient un double sens, sous lequel elles contenaient un avis ou des paroles prophétiques. Alors ils se souvinrent que, dans les temps païens, il avait déjà vécu dans les forêts des dieux et des prophétesses, et ils appelèrent Ilse, du nom de ces prêtresses, une *Allrune*. Toutes les dames blanches sont de pareilles Allrunes, qui, d'après la légende, hantent les vieux châteaux et les vieilles forêts, en attendant leur délivrance.

Ilse aussi espérait être délivrée de la captivité où la retenait le charme des Grillons, à qui elle s'était donnée elle-même ; mais elle ignorait que son désenchantement dépendît d'une chose presque inimaginable.

Un jour qu'elle était assise dans l'obscurité de sa grotte et laissait brouter son troupeau sur la prairie, une créature humaine y survint. C'était une *Bilbze* ou méchante sorcière, faisant secrètement du mal aux hommes et aux animaux. Elle appela Ilse :

« Pourquoi restes-tu toujours seule sur cette hauteur, grande Allrune ? Rentre parmi les hommes ! Reprends des sentiments humains, partage les joies et les douleurs des hommes ! Aime et sois aimée. »

Ilse répondit douloureusement :

« Ma parole me retient ; autrement, je m'en irais volontiers dans la vallée avec mon troupeau.

– Tu n'as qu'à vouloir ; tu en as le pouvoir, s'écria la *Bilbze*. Frappe de ta houlette la fente qui est à l'intérieur de la grotte, fais le signe de la croix, et elle se fermera à jamais. Aucun des Grillons ne pourra te suivre, et tu seras entièrement libre. »

Ilse restait irrésolue, songeant à sa parole, lorsqu'un jeune homme d'une grande beauté se

montra et lui tint ce langage :

« Aie confiance en moi, belle vierge, tu vivras là-haut dans le château de tes aïeux, que je vais rebâtir. Tu vas régner à mes côtés sur cette contrée florissante. Cette femme qui t'a parlé est ma mère, et grande est sa puissance. »

Ilse fit le signe de la croix et frappa contre la fente du rocher. Il en sortit non des sons mélodieux, mais les gémissements plaintifs des Grillons frustrés de leur troupeau. La Bilbze poussa un affreux cri de triomphe, et son fils se précipita sur Ilse pour l'enlacer de ses bras. Mais, chose étrange ! Ilse opposa sérieusement sa houlette au fils de la sorcière, et fit le signe de la croix contre le jeune homme. Cet acte brisa tout le charme, et celui qui paraissait si beau tomba en montrant une figure hideuse. La vieille Bilbze tomba aussi, se roula dans d'horribles convulsions, et apparut sous la forme d'une affreuse sorcière.

« Attends ta récompense, damnée ! attends ! » s'écria la Bilbze en se relevant ; puis elle passa devant Ilse, pénétra dans la grotte et brandit

contre la fente la racine *qui ouvre tout*.

Le royaume des souterrains s'ouvrit immédiatement, et la Bilbze s'écria :

« Arrivez, sortez, Grillons ! cherchez votre troupeau, punissez cette infidèle, cette parjure ! Qu'elle ait pour châtement un éternel désir et une éternelle déception ! »

Déjà les Grillons entouraient Ilse, et s'interposaient entre elle et la Bilbze et son fils.

« Tu es et tu resteras la nôtre, dit l'aîné du peuple grillon. Quand aucune cloche ne sonnera, quand il n'existera plus d'église, ni d'hommes méchants comme cette Bilbze, alors l'heure de ta délivrance sonnera ! Pas avant ! Attends et garde ton troupeau. Tu ne verras plus le jour sur la terre qu'une fois tous les sept ans. Alors tu pourras te montrer avec tes brebis. »

Et il en fut ainsi ; et aujourd'hui encore, à midi, tous les sept ans, on peut voir cette vierge enchantée, avec son troupeau, seule, pâle et triste, dans sa robe blanche comme la neige. Il existe

encore des méchants, et les bons sont appelés au temple de Dieu par les cloches.

Sept-fois-belle

Dans un village vivaient une fois deux vieilles gens qui avaient une petite maisonnette et pour tout enfant une fille bien belle et extrêmement bonne. Elle travaillait, balayait, lavait, filait et cousait comme sept, et elle était belle comme sept en même temps : c'est pourquoi on l'appelait *Sept-fois-belle*.

Mais comme les gens la regardaient toujours, elle en était honteuse, et, le dimanche, quand elle allait à l'église, elle prenait un voile ; car Sept-fois-belle était aussi sept fois plus pieuse qu'une autre, et c'était là sa plus grande beauté.

Le fils du roi l'aperçut ainsi un jour, et il eut grand plaisir à regarder sa jolie taille, aussi fine et aussi élancée que la tige d'un jeune pin ; mais il se dépitait de ne pas voir sa figure, à cause du voile, et il demanda à quelqu'un de sa suite :

« Comment se fait-il que nous ne voyons pas

la figure de Sept-fois-belle ?

– Cela vient, répondit le serviteur, de ce que Sept-fois-belle est aussi modeste que belle.

– Eh bien, dit le prince, si Sept-fois-belle est si modeste avec sa beauté, je veux l'aimer toute ma vie et l'épouser. Va chez elle, porte-lui cette bague d'or de ma part et dis-lui que j'ai à lui parler, et qu'elle ait à venir ce soir sous le grand chêne. »

Le serviteur fit comme on lui avait ordonné, et Sept-fois-belle croyant que le prince voulait lui commander de l'ouvrage, alla sous le grand chêne, où le prince lui dit alors qu'il l'aimait à cause de sa modestie et de ses vertus, et qu'il la voulait prendre pour femme.

Sept-fois-belle répondit :

« Je suis une pauvre fille, et vous êtes un riche prince ; votre père serait bien fâché si vous prétendiez me prendre pour femme. »

Mais le prince la pressa tant et tant d'y consentir, qu'elle promit enfin de réfléchir, en demandant quelques jours de répit. C'était déjà

trop pour le prince que d'attendre quelques jours, et dès le jour suivant, il envoya une paire de souliers d'argent à Sept-fois-belle et la fit prier de venir sous le grand chêne. Lorsqu'elle revint, il lui demanda si elle avait réfléchi ; mais elle dit qu'elle n'avait pas encore eu le temps de la réflexion, car il y avait beaucoup à faire dans le ménage : – puis elle n'était qu'une pauvre fille, lui un riche prince, et le roi son père serait bien fâché s'il s'avisait de l'épouser. Cependant le fils du roi la pria de nouveau tant et tant que Sept-fois-belle promit encore de réfléchir et de parler à ses parents des intentions du prince. Le lendemain matin, celui-ci lui envoya une robe de drap d'or et la fit prier de revenir sous le chêne. Mais lorsque Sept-fois-belle arriva et que le prince l'interrogea, elle fut forcée de répondre qu'elle avait eu trop à faire toute la journée et n'avait pas eu le temps de réfléchir, et qu'elle n'avait pu causer avec ses parents ; puis elle répéta au prince ce qu'elle lui avait répondu deux fois : qu'elle était pauvre, lui riche, et que ce mariage fâcherait le roi son père. Le prince lui dit que tout cela n'y faisait rien, qu'elle devait

l'épouser et devenir reine plus tard ; et lorsqu'elle vit qu'il songeait sincèrement à ce mariage, elle y consentit enfin et vint dès lors chaque soir sous le grand chêne retrouver le fils du roi ; – mais le roi n'en devait rien savoir.

Or, il y avait à la Cour une vieille et laide gouvernante qui, en épiant le prince, parvint à découvrir son secret et le dit au roi. Le roi se mit en colère et détacha plusieurs de ses gens pour brûler la chaumière où vivaient les parents de Sept-fois-belle, dans l'espoir que la jeune fille se trouverait brûlée aussi. Cela n'arriva pourtant pas, Sept-fois-belle ayant sauté par la fenêtre dès qu'elle avait aperçu le feu, et s'étant cachée dans un puits ; quant à ses parents, les pauvres vieilles gens y perdirent la vie.

Sept-fois-belle resta quelque temps dans le puits ; elle pleura beaucoup ses parents, et lorsqu'elle sortit de son refuge et chercha sous les cendres, elle y trouva encore quelques objets utiles, qu'elle vendit ; puis, de cet argent elle s'acheta des habits d'homme et alla à la Cour du roi offrir ses services. Le roi s'informa de son

nom, et le nouveau venu répondit : *Malheur*. Ce jeune homme lui plut tellement, qu'il le prit sur-le-champ à son service, et bientôt *Malheur* fut aimé aussi de tous ses compagnons.

Quand le prince apprit que la chaumière de Sept-fois-belle avait été incendiée, il crut qu'elle y était morte et en ressentit une vive douleur. Le roi, qui le croyait également, voulut que son fils épousât enfin une princesse et le força de demander en mariage la fille d'un roi, son voisin. Toute la Cour et tous les serviteurs du roi partirent donc pour la célébration du mariage ; pour *Malheur*, c'était là l'épreuve la plus triste, et il avait un lourd fardeau sur le cœur. Il vint le dernier dans les rangs de l'escorte, chantant tristement de sa voix claire :

*On m'appelait Sept-fois-belle,
Malheur est mon nom maintenant !*

Le prince l'entendit de loin, y fit attention et demanda :

« Qui donc chante si bien là-bas ?

– Ce doit être mon valet *Malheur*, répondit le roi, qui est à mon service depuis peu. »

Alors, ils entendirent de nouveau ce chant :

On m'appelait Sept-fois-belle,

Malheur est mon nom maintenant !

Le prince demanda encore une fois si ce n'était pas une autre personne que le valet du roi, et le roi dit qu'il n'en savait pas davantage.

Lorsque la cavalcade se trouva tout près du château de la nouvelle fiancée, la belle voix plaintive se fit entendre de nouveau :

On m'appelait Sept-fois-belle,

Malheur est mon nom maintenant !

Cette fois, le prince n'attendit pas plus longtemps, il donna de l'éperon à son cheval et

galopa le long des rangs, comme un officier, jusqu'à l'endroit où se tenait *Malheur*, qu'il reconnut pour Sept-fois-belle.

Le prince lui fit un signe amical et retourna se mettre à la tête des siens, pour entrer dans le château. Quand tous les hôtes et toute la suite des serviteurs furent rassemblés dans la grande salle pour célébrer les fiançailles, le prince dit à son futur beau-père :

« Sire, avant de me fiancer avec la princesse votre fille, j'ai à vous demander le mot d'une énigme. Je possède une belle armoire dont j'ai perdu la clef, il y a quelque temps ; j'ai voulu en acheter une autre, et bientôt j'ai retrouvé la première : maintenant dites-moi, sire, de quelle clef il faut que je me serve ?

– De l'ancienne, naturellement, dit le roi ; il faut honorer l'ancien et ne pas le mépriser, par amour du nouveau.

– Très bien, seigneur roi, lui répondit le prince ; alors ne soyez pas fâché si je n'épouse pas la princesse votre fille : elle est la clef neuve, et voici la clef ancienne. »

Et, prenant Sept-fois-belle par la main, il la conduisit à son père en lui disant :

« Regardez, mon père, voici ma fiancée. »

Mais le vieux roi s'écria tout effrayé :

« Ah ! mon cher fils, mais c'est *Malheur*, mon serviteur ! »

Et beaucoup de courtisans s'écrièrent :

« Seigneur Dieu ! Malheur ! Malheur !

– Non, dit le prince, il n'est point question de *malheur*, mais de *Sept-fois-belle*, ma chère fiancée ! »

Et il prit congé de l'assistance et emmena Sept-fois-belle avec lui dans son plus beau château, comme sa femme et sa compagne bien-aimée.

Les épreuves du maître voleur

Il était une fois deux pauvres vieilles gens qui habitaient dans un village de la Thuringe une petite chaumière, loin des autres maisons, tout au bout du village. Les deux vieillards étaient honnêtes et laborieux. Ils n'avaient plus d'enfant, leur fils unique, un mauvais garnement, s'étant éloigné en secret et n'ayant plus donné signe de vie à ses parents, si bien qu'ils le croyaient mort et dans la main du Seigneur.

Une fois, – c'était jour de fête, – que les vieux époux étaient assis devant la porte de la maison, une magnifique voiture à six chevaux entra dans le village ; un beau monsieur s'y trouvait seul, et derrière se tenait le domestique dont la livrée était roide de galons d'or et d'argent. La voiture traversa tout le village, et les paysans qui sortaient justement de l'église crurent que c'était au moins un duc ou un roi qui arrivait, car leur

seigneur dans le vieux château ne pouvait pas déployer une pareille splendeur.

Tout à coup la voiture s'arrêta devant la porte de la dernière maison, le domestique descendit pour ouvrir la portière à son maître, et celui-ci en sortit et s'approcha des vieilles gens qui se levèrent, tout étonnés, de leur banc. Il leur dit bonjour et leur demanda s'il ne lui serait pas possible d'avoir des *quenelles* de pommes de terre. La bonne vieille s'étonna fort de la demande ; mais le beau jeune homme, si richement vêtu, satisfit aussitôt sa curiosité en lui disant qu'aucun cuisinier ne lui en avait encore fait qui fussent à son goût, et qu'il voulait manger une fois de ce mets préparé par des habitants mêmes du pays, comme dans sa jeunesse.

Les deux vieillards invitèrent donc le noble chevalier, – car ils prenaient l'étranger pour un chevalier, – à entrer dans leur chaumière ; et il fit conduire la voiture à l'auberge par le cocher. La bonne vieille alla vite chercher des pommes de terre dans la cave de sa maisonnette, se mit à les râper, à les piler et à les presser, fit bouillir de

l'eau, y jeta les quenelles bien fournies de gras et bénit le mets avec ces paroles pieuses : *Dieu le garde !* C'est pour cette raison qu'on appelle souvent les quenelles « les *Dieu le garde* du sud de la Thuringe. »

Pendant que la vieille préparait le repas, son mari était allé au jardin avec l'étranger et s'occupait à regarder si les tuteurs qu'il avait attachés avec des scions à de jeunes arbres fraîchement plantés tenaient toujours bien, ou si le vent n'avait pas arraché un des liens ; et, à chaque endroit où l'accident avait eu lieu, le vieillard rattachait les tuteurs aux jeunes arbres.

« Pourquoi, lui dit l'étranger, liez-vous cet arbre à trois places ?

– Parce qu'il a trois bosses, répondit le vieillard ; et je veux qu'il se tienne droit en grandissant.

– Très bien, mon vieux père, dit l'étranger, mais vous avez là un vieil arbre bossu : pourquoi ne pas le lier aussi à un tuteur, pour qu'il devienne droit ?

– Ho ! ho ! reprit en riant le bonhomme, les vieux arbres, s'ils sont courbés, ne deviennent plus droits ; si l'on veut les redresser, il faut les tenir roides dans leur jeunesse.

– Est-ce que vous avez des enfants ? demanda de nouveau l'étranger ?

– Mon Dieu, répondit le vieillard, j'ai eu un garçon qui était un vaurien ; il n'a fait que de mauvais tours, et finalement il s'est enfui d'ici et n'est plus jamais revenu. Qui sait où le bon Dieu ou le diable l'aura mené !

– Pourquoi n'avez-vous donc pas redressé votre fils, comme ces arbres-là, lorsqu'il était temps encore ? demanda l'étranger d'une voix sérieuse. S'il est mal venu, bossu ou courbé, c'est votre faute ! Mais, supposé qu'il revînt, le reconnaîtriez-vous ?

– Je ne sais, monseigneur, répondit le père, il a dû grandir beaucoup, s'il vit encore ; mais il avait un signe auquel je pourrais le reconnaître : seulement, le jour où il reviendra sera le jour qui ne vient jamais ! »

Alors l'étranger retira son habit et montra au vieillard le signe dont il avait parlé. Le pauvre homme leva les bras au ciel et s'écria :

« Seigneur Jésus ! Tu es mon fils, mais non... tu es tellement riche ! Serais-tu devenu comte ou duc ?

– Non pas, mon père, reprit doucement le fils : ni l'un ni l'autre, mais tout autre chose ; je suis devenu un voleur, parce que vous ne m'avez pas redressé. Mais, n'en parlons plus ; je suis un vrai maître dans mon art, et non un de ces misérables charlatans, comme on en voit tant par le monde ! »

Le vieillard restait muet de frayeur et de joie tout ensemble. Il conduisit son fils dans l'intérieur du logis près de sa mère, qui venait justement de finir les quenelles et s'apprêtait à les servir. La pauvre bonne mère serra son fils dans ses bras, pleura et dit :

« Voleur ou non, tu es toujours mon cher fils, et mon cœur bondit de joie, tant je suis aise de te revoir dans ma vieillesse. Ah ! que va dire ton parrain, le seigneur du château là-haut !

– Ouais ! dit le père, tandis qu'ils mangeaient bravement les quenelles tous les trois ; ton parrain ne va pas vouloir entendre parler de toi dans ces conditions ; il te fera pendre peut-être sans beaucoup de façons !

– Enfin, je veux toujours aller voir mon parrain, dit le fils ; » et il se rendit au château dans son carrosse.

Le gentilhomme fut très content de revoir son filleul dans cet équipage, lui qui n'avait bien voulu être son parrain que par pitié. Mais il ne se réjouit nullement en apprenant de sa propre bouche qu'il jouait dans le monde le rôle d'un grand voleur, et il songea tout de suite aux moyens qu'il pourrait employer pour se débarrasser de lui de la bonne manière.

« Eh bien, dit le gentilhomme à son filleul, nous allons voir si tu es expert dans ton métier et si tu es devenu un grand voleur qu'on puisse laisser faire sans en avoir honte, ou si tu n'es qu'un de ces volereaux qu'on pend au premier gibet : c'est là ce que je te réserve, certainement, si tu ne peux pas accomplir les trois épreuves que

je vais t'imposer.

– Allons, dites, mon parrain, repartit l'autre, je n'ai pas de besogne en train. »

Le gentilhomme réfléchit un instant, puis il dit :

« Écoute, voici les trois épreuves. Pour la première, tu devras me voler dans l'écurie mon cheval favori, que je ferai garder par mes valets et par des soldats ayant ordre de tuer quiconque fera mine d'y pénétrer. Pour la seconde épreuve, tu devras me voler mon drap de lit quand je serai couché avec ma femme, et dérober l'alliance qu'elle porte au doigt ; mais sache que j'aurai sur moi des pistolets chargés. Pour troisième et dernière épreuve (et ce sera le vol le plus difficile), tu devras enlever le pasteur et le maître d'école de l'église et les pendre dans un sac au fond de ma cheminée. Et pour cela, tu trouveras toutes les portes ouvertes. »

Le maître voleur remercia gaiement son parrain de lui avoir indiqué des épreuves aussi faciles et s'en fut pour exécuter la première, la nuit suivante.

Le gentilhomme fit tous les préparatifs imaginables pour bien garder son cheval : le premier écuyer étant monté dessus, un autre valet prit les rênes, et un troisième tint la queue, tandis qu'une escouade de soldats faisait le guet devant la porte. Ils gardaient, gardaient toujours, et juraient en se plaignant d'être gelés, car il faisait très froid ; de plus, tous avaient grand soif. Alors se montra une vieille bonne femme fatiguée, portant un petit bidon sur un panier ; elle toussait et marchait péniblement dans la cour. Le petit baril éveilla des pensées attrayantes dans l'esprit des soldats : peut-être y avait-il de l'eau-de-vie là-dedans, et l'eau-de-vie est un remède universel contre les froids et les brouillards ! Ils appelèrent la vieille auprès du feu pour se réchauffer, et l'interrogèrent sur le contenu du bidon. Ils avaient deviné juste : c'était de l'eau-de-vie, et de la bonne, encore ! Et le meilleur de l'affaire, c'est que le petit bidon n'était pas clos hermétiquement ni goudronné, mais qu'il avait un robinet et que l'eau-de-vie était à vendre. Aussitôt les soldats s'empressèrent d'en acheter et d'avertir les valets de garde dans l'écurie : un gobelet venait après

l'autre, et la petite vieille avait fort à faire pour les remplir, de telle sorte que son bidon se vida presque entièrement.

Mais la bonne femme n'était autre que le maître voleur en personne, qui s'était ainsi déguisé et avait mêlé à l'eau-de-vie une potion somnifère, d'une force diabolique. Les soldats ne furent pas longtemps à fermer les yeux, l'un après l'autre, ni les gardes à tomber de sommeil, et le voleur se trouva tout à point dans l'écurie pour recevoir entre ses bras l'écuyer en train de choir de son cheval : il le mit à califourchon sur la barrière et l'y attacha un brin, pour que le brave garçon ne se fit pas de mal en roulant par terre. Au cocher qui tenait les brides et ronflait dans un coin, notre voleur mit une corde dans la main, et au valet une poignée de paille au lieu de la queue. Puis il prit une housse de cheval, la coupa, enveloppa les pieds de la bête, monta dessus, et, *hop !* le voilà parti du château par la porte ouverte d'avance.

Dès qu'il fit jour, le gentilhomme regarda par la fenêtre et vit arriver au galop un chevalier

superbe sur un cheval non moins beau, qui lui sembla avoir un air de connaissance. Le cavalier s'arrêta et lui dit par la fenêtre :

« Bonjour, parrain ! votre cheval vaut son pesant d'or.

– Va-t'en à tous les diables ! s'écria le châtelain, lorsqu'il vit que ce cheval était bien son cheval pie ; tu es un maître voleur ! Mais attends, va toujours, et fais-moi voir à fond ton métier. »

Là-dessus, le digne seigneur prit son fouet et alla tout en colère à l'écurie ; mais en apercevant les groupes ridicules formés par les gens de garde endormis, il éclata de rire. Seulement il se dit en lui-même :

« Si le vaurien revient cette nuit pour me voler le drap de lit, je lui envoie une balle dans la tête, car je ne veux plus savoir près de moi un homme aussi dangereux. »

La nuit venue, le gentilhomme s'en fut se coucher avec sa femme, et, à côté de lui, il mit des pistolets chargés, avec d'autres armes, se

gardant bien de s'endormir, et veillant pour écouter si quelque chose remuait. Pendant longtemps, rien ne bougea ; mais enfin, comme la nuit était déjà très avancée, il sembla au châtelain qu'on appuyait une longue échelle à la fenêtre, et bientôt il vit se dessiner l'ombre d'un homme qui se disposait à entrer par là.

« Ne t'effraye pas, femme », dit le gentilhomme, qui saisit le pistolet, visa, tira et logea une balle dans la tête du brigand : celui-ci chancela, et tout de suite après on l'entendit choir lourdement.

« Ce gaillard-là ne se relèvera pas, dit le châtelain, mais, pour éviter tout scandale, je vais descendre immédiatement par l'échelle et mettre ce mort de côté. »

La femme du seigneur en parut bien aise, et son mari fit comme il lui avait dit. Bientôt, il revint et dit à la dame :

« Il est vraiment mort ; mais, avant de la placer dans la fosse, je veux l'envelopper dans un drap, et, comme il est mort pour la bague, nous allons la lui donner : passe-moi la bague et le

drap de lit. »

Elle lui donna l'un et l'autre, et vite il redescendit. Ce n'était pourtant pas son mari qui lui avait ainsi parlé, mais le voleur. Pour accomplir cette épreuve, il avait détaché un pauvre pendu du premier gibet voisin, – car, dans ce temps-là, il y avait encore des gibets en Allemagne, – et l'avait chargé sur ses épaules en montant à l'échelle. Lorsqu'il avait vu partir le coup de pistolet, il avait laissé tomber le pendu, et était vite descendu de l'échelle pour se cacher. Et, quand le gentilhomme était venu et s'était trouvé en face de celui qu'il croyait avoir tué, le voleur s'était hâté de remonter à la chambre des châtelains, où il avait pris la voix de son parrain et demandé la bague et le drap.

Le lendemain, le gentilhomme regardait par la fenêtre, comme d'habitude ; il vit passer et repasser un homme qui, certes, avait du linge à vendre, du moins à en juger par le petit ballot qu'il portait sur l'épaule ; et il faisait étinceler une bague aux rayons du soleil. Tout à coup cet homme s'écria :

« Bonjour, parrain ! J'espère que, vous et la marraine, vous avez bien dormi cette nuit ? »

Le gentilhomme resta comme foudroyé lorsqu'il reconnut, frais et dispos, son filleul qu'il avait tué la veille de sa main et enterré lui-même ; et il s'empressa de demander à sa femme le drap et la bague.

« Eh ! tu me les as demandés cette nuit, répondit la dame.

– Au diable ! mais ce n'était pas moi, s'écria le gentilhomme en colère. »

Il se calma pourtant à l'égard de sa femme qui n'en pouvait mais ; quant à son filleul, il lui montra le poing et lui cria par la fenêtre :

« Archi-filou ! la troisième, vite la troisième épreuve qui te fera pendre, malgré que tu en aies ! »

La nuit suivante, il se passa quelque chose d'extraordinaire dans le cimetière. Le maître d'école, qui demeurait tout près, le vit le premier et l'annonça au pasteur. Parmi les tombes et sur les tombes, de petites flammes sautillaient d'un

mouvement irrégulier.

« Ce sont de pauvres âmes en peine ! » dit le pasteur en frissonnant.

Tout à coup, une ombre noire apparut sur les marches de l'église et proféra d'une voix sourde ces paroles :

Accourez tous, accourez tous auprès de moi,

Le dernier jour est arrivé !

Ô vous tous hommes, priez, priez !

Les morts cherchent déjà leurs ossements !

Quiconque veut encore entrer au ciel

Entrera dans ce sac !

« Ne le voulons-nous pas ? demanda au pasteur le maître d'école, dont les dents claquaient de peur.

– Il est temps, avant le terme fatal. L'apôtre saint Pierre nous appelle, il n'y a pas à en douter. Mais l'argent pour le voyage ?

– Je me suis privé de vingt écus pour faire une réserve, chuchota le maître d'école.

– J'ai mis de côté cent écus en cas de besoin, ajouta le pasteur.

– Allons les chercher ! » s'écrièrent nos deux héros.

C'est ce qu'ils firent ; après quoi, ils s'approchèrent du fantôme noir. Or, c'était le maître voleur ; il avait acheté des écrevisses et leur avait mis des bougies allumées sur le dos : voilà les pauvres âmes du cimetière ! Puis il s'était affublé d'une barbe de moine et d'un froc, et s'était muni d'un sac à houblon, dans lequel il fit entrer les deux compères, après leur avoir pris leurs épargnes. Ensuite il ferma le sac et le tira après lui par tout le village, – à travers une mare, en criant : « Nous passons la mer Rouge ! » – puis par l'étang, en criant de nouveau : « Nous passons le torrent de Cédron ! » – puis par le corridor du château, où il faisait frais, en criant encore : « Nous traversons la vallée de Josaphat ! » – En montant l'escalier : « Voici déjà l'échelle du ciel », dit-il enfin, et il alla pendre le

sac à un crochet dans la cheminée où l'on fumait les jambons ; il fit une fumée affreuse et s'écria d'une voix terrible : « Ceci est le purgatoire ! on y demeure quelques années ! » Et il s'en fut.

Le pasteur et le maître d'école crièrent de toutes leurs forces, si bien que tous les domestiques accoururent. Le maître voleur alla directement chez son parrain.

« Cher parrain, dit-il, la troisième épreuve est accomplie. Le pasteur et le maître d'école sont pendus au fond de la cheminée, et vous pouvez, si cela vous plaît, les voir se débattre ou les entendre crier.

– Oh ! tu es un vaurien, un archi-fripon, un archi-filou et le maître voleur de tous les voleurs ! » s'écria le gentilhomme ; puis il ordonna de sauver les deux pauvres hères du purgatoire. « Tu m'as vaincu, va-t'en, voici de l'or, dit-il, va-t'en et ne reviens jamais, va te faire pendre pour ton argent où tu voudras !

– Merci bien, cher parrain, c'est ce que je ferai, dit le voleur ; mais ne tenez-vous pas à dégager les gages que j'ai honnêtement gagnés ?

Je vous laisse votre cheval pour deux cents écus, et l'argent du pasteur et du maître d'école pour cent vingt écus ! Sinon, je m'en vais avec le tout. »

Le gentilhomme fut presque foudroyé derechef, et dit :

« Cher filleul, ce n'était qu'une plaisanterie ; tu ne prétends pas garder ces choses-là : songe que je t'ai fait cadeau de la vie !

– Eh bien, soit ; je vais aller vous chercher les objets », dit le voleur.

Il s'en alla en effet et fit atteler sa voiture, y fit monter son père et sa mère, enfourcha lui-même le cheval du gentilhomme, se passa la bague au doigt et ne renvoya à son parrain que le drap avec la lettre suivante.

« Rendez l'argent au pasteur et au maître d'école, ou votre femme sera volée par

Votre dévoué filleul et maître voleur. »

Alors le gentilhomme eut grand'peur, et supporta ce dommage, ne voulant plus entendre parler de son filleul. Aussi n'en eut-il plus de nouvelles, car celui-ci était parti avec ses parents pour un autre pays, où il était devenu un homme honnête et honoré.

Le chevreuil d'or

Il était une fois un frère et une sœur très pauvres ; la fille s'appelait Marguerite, et le garçon Hans. Leurs parents étaient morts et ne leur avaient pas laissé de bien ; c'est pourquoi ils étaient forcés de s'en aller mendier leur pain. Ils étaient encore trop petits et trop faibles pour travailler, car le petit Hans n'avait que douze ans et Margot était plus jeune encore. Le soir, ils allaient frapper à la porte de la première maison venue, et demandaient un gîte pour la nuit. Souvent des gens charitables les avaient déjà recueillis et nourris, ou leur avaient donné des vêtements.

Ils arrivèrent, un soir, à une maisonnette qui se trouvait tout isolée et frappèrent à la fenêtre. Bientôt une vieille femme passa la tête pour regarder, et ils lui demandèrent si l'on ne pouvait pas les recevoir là pour cette nuit.

« Volontiers, répondit la vieille, entrez toujours. »

Mais lorsqu'ils furent dans la maison, la vieille leur dit :

« Je veux bien vous garder cette nuit ; seulement, si mon mari s'aperçoit de votre présence, vous êtes perdus ; car il aime volontiers un rôti de chair fraîche et tue tous les enfants qu'il rencontre. »

Alors les enfants eurent grand'peur ; cependant ils ne pouvaient plus continuer leur marche, tant il faisait déjà nuit noire. Ils se laissèrent cacher de bon cœur par la femme dans un tonneau vide, et y restèrent bien tranquilles. Longtemps ils demeurèrent sans pouvoir dormir, surtout lorsqu'ils entendirent les pas lourds d'un homme qui rentrait et qui, pour sûr, était l'ogre. Ils ne tardèrent pas à en avoir la certitude quand ils l'entendirent gronder sa femme, parce qu'elle ne lui avait pas préparé un rôti d'enfant.

Le lendemain, l'ogre quitta la maison et fit tant de bruit en marchant que les enfants, qui s'étaient enfin endormis, en furent tout de suite

éveillés. Lorsque la femme leur eut servi à déjeuner, elle leur dit :

« Maintenant, mes enfants, il vous faut aussi travailler un peu. Voici deux balais : montez balayer mes chambres ; il y en a douze, mais vous n'en balayerez que onze. Il ne faut jamais ouvrir la douzième. J'ai à sortir ; soyez appliqués à l'ouvrage, pour être prêts quand je rentrerai. »

Les enfants balayèrent vite et vite et eurent bientôt fini leur tâche. Marguerite aurait voulu connaître ce qu'il y avait dans la chambre qu'ils ne devaient pas voir, puisqu'on leur avait défendu d'en ouvrir la porte. Elle regarda un peu par le trou de la serrure et vit une petite voiture en or avec un chevreuil d'or. Vite elle appela le petit Hans, pour qu'il regardât aussi. Et après avoir guetté partout pour s'assurer que la femme ne rentrait pas encore, comme ils ne la voyaient paraître nulle part, ils se hâtèrent d'ouvrir la porte, de tirer de la chambre la voiture avec le chevreuil, se mirent dans la voiture et s'en allèrent au plus vite. Mais leur voyage ne dura pas longtemps, car ils aperçurent tout à coup

l'ogre et sa femme qui venaient à leur rencontre, et juste par le même chemin que les deux fugitifs avaient pris avec la voiture dérobée.

Hans dit :

« Ah ! petite sœur, que faire ? Si les deux vieux nous découvrent, nous sommes perdus !

– Reste tranquille, dit Margot, je sais une puissante formule de sorcier que j'ai apprise de notre grand'mère :

La rose rouge pique !

Si tu me vois, ne me vois pas !

Et, immédiatement, ils furent changés en rosier : Margot devint la rose, Hans les épines, le chevreuil les tiges, et la voiture les feuilles.

Aussitôt survinrent l'ogre et sa femme, et celle-ci voulut cueillir la rose, mais elle se piqua tellement aux épines qu'elle en eut les doigts ensanglantés et s'en alla toute fâchée. Dès que le mari et la femme eurent disparu, les enfants se

remirent en marche et arrivèrent bientôt devant un four plein de pain. Et ils entendirent une voix qui criait :

« Prenez mon pain ! prenez mon pain ! »

Vite Margot prit le pain et le mit dans la voiture ; après quoi, ils partirent de nouveau. Ils arrivèrent, peu de temps après, devant un poirier chargé de fruits mûrs, et une voix se fit entendre, qui leur cria :

« Secouez mes poires ! secouez mes poires ! »

Marguerite les secoua sans tarder, et Hans l'aïda à les ramasser et à en remplir la voiture.

Puis ils passèrent devant une vigne qui leur dit, d'une voix douce :

« Cueillez mes grappes ! cueillez mes grappes ! »

Margot les cueillit donc et les mit, comme le reste, dans la voiture.

Cependant, l'ogre et l'ogresse étaient arrivés chez eux et avaient vu avec colère que les enfants leur avaient volé la voiture d'or avec le chevreuil, tout juste comme ces deux méchantes gens les

avaient d'abord volés, si ce n'est qu'au larcin le mari et la femme avaient ajouté le meurtre du vrai propriétaire des objets. Or, la voiture et le chevreuil n'étaient pas seulement d'un grand prix en eux-mêmes, mais ils possédaient encore cette qualité charmante, que partout où ils allaient on leur faisait des cadeaux, l'arbre comme le buisson, le four comme la vigne. Aussi l'ogre et l'ogresse avaient-ils joui longtemps de la possession de la voiture, se laissant donner d'excellente nourriture et vivant en liesse et en fête. Lorsqu'ils virent qu'on leur avait enlevé la voiture, ils se mirent bien vite en route pour rattraper les fugitifs avec ce butin magnifique. L'ogre savourait déjà le rôti de chair fraîche que lui fourniraient les enfants, car il avait l'intention de les tuer sur l'heure. Les deux vieux poursuivaient les pauvrets à grandes enjambées, et ils les apercevaient de fort loin, parce que ceux-ci se trouvaient juste devant eux. Le frère et la sœur arrivèrent à un grand lac, et là, il leur fut impossible de passer outre, car il n'y avait ni pont ni barque pour traverser l'eau et fuir. Il n'y avait qu'une multitude de canards, qui nageaient

gaiement. Margot les appela près du bord, leur donna à manger et dit :

Petits canards, petits canards, nagez

/ ensemble,

Faites-moi un pont pour traverser l'eau !

Alors les canards se tinrent tous ensemble et firent ainsi un pont aux enfants, qui passèrent à l'autre rive avec la voiture et le chevreuil. Tout de suite après arriva l'ogre, qui grommela d'une voix affreuse :

Petits canards, petits canards, nagez

/ ensemble,

Faites-moi un pont pour traverser l'eau !

Vite les canards se mirent à nager ensemble et portèrent les deux vieux – de l'autre côté, qu'en pensez-vous ? certes non ! – juste au beau milieu du lac, à l'endroit le plus profond ; puis ils se

dispersèrent, et le méchant ogre et sa vilaine femme tombèrent au fond de l'eau pour y périr.

Mais Hans et Marguerite devinrent des gens riches qui usèrent de leurs richesses pour faire beaucoup de bien aux pauvres, parce qu'ils songeaient toujours au temps où la vie leur était si amère et où ils allaient mendier eux-mêmes leur pain par les chemins.

Franz Hoffmann

Kunégonde du Kynast

En Silésie, sur une haute montagne se trouvent les ruines du château de Kynast, qui regardait jadis fièrement de sa hauteur le pays d'alentour, jusqu'à ce que la foudre vint frapper ses remparts de roches et que le feu détruisit ce puissant édifice.

Autrefois, lorsque le château brillait encore dans toute sa magnificence, vivait sur le Kynast une damoiselle d'une rare beauté, mais d'humeur fière et hautaine. Beaucoup de nobles et braves chevaliers avaient demandé sa main, à cause de sa beauté et de sa grande richesse, mais elle les avait refusés tous, parce qu'elle ne voulait obéir à personne au monde. Cependant, comme il venait et revenait toujours des prétendants, elle songea aux moyens de se débarrasser, une fois pour toutes, de leurs demandes.

« Eh bien, dit-elle un jour aux chevaliers, celui

d'entre vous qui osera chevaucher sur le mur d'enceinte de mon château, au sommet du Kynast, celui-là seul aura ma main ! »

Quand les cavaliers entendirent ce défi, les plus braves et les plus hardis furent pris d'effroi, et plus d'une joue florissante pâlit et devint blanche comme un linge ; car c'était une entreprise terrible et mortelle que celle dont la noble damoiselle exigeait d'eux l'épreuve. Le mur sur lequel cette chevauchée devait avoir lieu était si étroit que les fers du cheval avaient peine à y trouver place ; encore le mur n'était-il pas seulement bâti sur la pente de la montagne roide et inaccessible, il y en avait une partie jetée au-dessus du gouffre connu sous le nom d'*Enfer*. Un seul faux pas du cheval devait précipiter en bas cheval et cavalier, et les tuer du coup.

La plupart des chevaliers, après avoir mesuré encore une fois du regard le mur et le précipice béant, arrangèrent tranquillement leurs montures et quittèrent le château. Les appartements bruyants devinrent déserts et il n'y eut qu'un petit nombre de téméraires qui restèrent pour tenter le

tour périlleux du rempart.

On les vit, l'un après l'autre, monter chacun sur son cheval, qui gravit en gémissant, et tout essoufflé, ce mur escarpé. Quelques-uns tombèrent dans le gouffre sans avoir fait plus de la dixième partie du chemin, et bien peu d'entre eux gagnèrent l'endroit appelé l'*Enfer* ; mais là le plus noble cheval était saisi de peur, et, malgré la main assurée du cavalier, il trébuchait, se précipitait de la hauteur du Kynast, et n'arrivait au bas qu'après s'être brisé contre les rochers. Là, plus d'un noble chevalier trouva une mort indigne de lui, et le bruit de la cruauté de la belle Kunégonde ne tarda pas à se répandre par toute l'Allemagne ; aussi, pendant longtemps, pas un prétendant n'osa-t-il approcher des murs damnés du château de Kynast. Dame Kunégonde était parvenue à son but et s'en félicitait, sans éprouver aucun remords de ce que tant de jeunesse avait péri si horriblement. Elle chassait par les forêts, courait le cerf fugitif et le loup rapace, et pour le reste n'en prenait nulle mélancolie.

Mais, tandis qu'elle vivait ainsi heureuse et insouciante, la Providence ne dormait pas, et le jour était proche où elle allait être punie et tomber de toute la hauteur de son arrogance.

Un jour parut au pied du Kynast un beau chevalier. Une armure magnifique, aux ornements d'or et d'argent, recouvrait ses membres, et il montait un superbe cheval blanc. À côté de lui marchait un écuyer d'une beauté rare. Arrivé au pied du rocher, le chevalier étranger demanda à quelques gens du pays si le château situé là-haut n'était pas le Kynast. Les paysans répondirent affirmativement, et, comme ils prévoyaient que le chevalier voulait essayer, après tant d'autres, de chevaucher sur les murs, ils le considérèrent d'un air plein de pitié. Un vieillard vénérable sortit de leurs rangs, et lui dit loyalement :

« Seigneur, vous êtes sans doute venu pour demander la main de la belle et sauvage Kunégonde. Savez-vous quelle condition terrible elle a mise à cette faveur ?

– Je sais cela, répondit le chevalier ; et c'est

justement pour remplir cette condition, qui a déjà coûté la vie à tant de braves chevaliers, que j'ai fait ce long voyage hors de mon pays.

– Ah ! seigneur, vous ne pouvez savoir combien est terrible et difficile l'entreprise que vous voulez tenter, dit le vieillard en secouant tristement la tête. Écoutez l'avis loyal d'un pauvre paysan, retournez en arrière si vous tenez à la vie ! Là-haut ne fleurit que la fleur empoisonnée du malheur !

– Et moi, je prétends jeter cette fleur elle-même dans le malheur, avec l'aide de Dieu, dit le chevalier d'un ton doux et ferme tout ensemble. Laisse-moi aller sans crainte, mon ami, et si tu me portes quelque intérêt, dis une prière pour le salut de mon âme, quand tu apprendras qu'il est advenu de moi comme des autres. Dieu vous garde, bonnes gens ! »

Là-dessus, le chevalier, donnant de l'éperon à son cheval blanc, se mit à gravir, d'une allure ferme et fière, la pente de la montagne, aux yeux des paysans étonnés.

« Oui ! dit enfin le vieillard, si jamais

quelqu'un peut accomplir cette rude tâche, c'est lui ! Car, de ma vie, je n'ai jamais vu ni chevalier plus noble, ni cheval plus beau ! »

Les paysans se remirent en route, et parlèrent encore beaucoup du chevalier étranger et de la damoiselle Kunégonde. Cependant l'étranger était parvenu depuis longtemps au château.

Jamais chevalier n'avait, comme celui-ci, plu à l'altière Kunégonde. Par sa belle taille, sa prestance noble et courageuse, ses paroles fières, il avait fait sur elle une impression si profonde qu'elle désira, pour la première fois de sa vie, que le tour périlleux s'accomplît sans conséquences funestes. Même, si elle n'avait eu honte de se montrer infidèle à sa parole, elle eût retiré cette condition et donné sa main au chevalier sans autre examen.

Le soir, quand l'étranger voulut se rendre à son appartement, il demanda à la châtelaine si elle lui permettait de tenter l'épreuve dès le lendemain matin ? La damoiselle hésita à répondre et pria enfin le chevalier de différer ce téméraire exploit de quelques jours encore,

jusqu'à ce que lui et son cheval fussent remis entièrement des fatigues du voyage.

« Oh ! non, je ne suis pas fatigué lorsqu'il s'agit de faire une bonne action », répliqua le chevalier, et il ne cessa pas d'insister, que Kunégonde ne lui eût accordé la permission pour le lendemain. Alors il gagna son appartement et dormit toute la nuit d'un sommeil paisible, jusqu'à ce que le soleil vînt dorer les pics des rochers.

Quant à Kunégonde, elle ne ferma pas l'œil de la nuit, car elle tremblait pour la vie de l'étranger qui lui plaisait comme nul autre chevalier.

Le soleil éclairait la cour du château quand le chevalier y descendit et ordonna à son écuyer de seller et de brider son cheval blanc. Et, tandis que l'écuyer exécutait cet ordre, son maître s'avança jusqu'au bord du mur, regarda au fond du précipice béant qui s'étendait à ses pieds et adressa au ciel une courte prière qui sembla le fortifier beaucoup et le remplir d'un courage joyeux. Puis il sauta en selle et fit faire à son cheval quelques tours dans la cour du château.

Enfin il piqua vers le mur et il allait y monter lorsqu'un cri, partant du balcon du château, l'engagea à s'arrêter encore un instant. Il leva les yeux et aperçut Kunégonde qui attendait avec une angoisse mal dissimulée le début de cette téméraire chevauchée. Lorsqu'elle vit le chevalier s'arrêter, elle le pria en grâce de différer jusqu'au lendemain ; mais il secoua la tête, flatta le col élancé du superbe coursier et lui dit d'une voix douce de marcher.

Le noble animal gravit le rempart d'un pied ferme et assuré, et arriva sans accident à la partie supérieure du mur. Dans la cour les serviteurs se tenaient assemblés et contemplaient ce jeu terrible ; tous les yeux étaient fixés sur le chevalier dans une affreuse anxiété. Le jeune et doux écuyer était pâle comme un mort, et une larme d'angoisse brillait dans son œil bleu. Mais le chevalier lui fit un signe d'encouragement du haut du mur, comme s'il voulait lui dire :

« N'aie pas peur ! »

Lorsque le cheval fut arrivé sur le mur, il s'arrêta, regarda en avant, puis dans le gouffre

sans fond ; puis il poussa un clair et joyeux hennissement et tourna le cou en arrière comme pour voir son noble maître. Celui-ci lui flatta doucement la crinière, lui dit quelques paroles caressantes et lui mit la bride sur le cou. On eût dit que le cheval n'avait attendu que cela : il se sentit à peine libre de tous ses mouvements, qu'il s'avança, la tête baissée, d'un pas lent mais sûr, le long du mur étroit. Les spectateurs le suivaient des yeux et le cœur leur battait avec violence ; à peine osaient-ils respirer. L'angoisse serrait la gorge à tout le monde. Cependant, le magnifique cheval marchait toujours avec précaution mais sans avoir souci du danger, à ce qu'il semblait, et son maître restait en selle sur son dos ferme et sûr, comme s'il eût fait une promenade de plaisance à travers une verte prairie. De temps en temps le cheval tâtait avec le sabot une pierre mal assurée, et quand elle ne lui paraissait pas offrir assez de sécurité, il savait l'éviter d'un mouvement habile.

De cette façon, il arriva à l'endroit le plus dangereux du mur, près du lieu où l'*Enfer* semblait ouvrir sa gueule béante pour engloutir

cheval et cavalier. Là, apercevant bien le danger, le cheval fit halte, et de nouveau tourna la tête vers son maître. Les spectateurs le virent faire avec étonnement, et çà et là on entendit un murmure de louanges pour le noble animal. Tous le regardaient avec une curiosité anxieuse ; seul, le jeune écuyer ferma les yeux, comme s'il ne pouvait soutenir ce spectacle horrible.

Le chevalier flatta encore une fois le cou de sa bête, et lui dit d'une voix caressante :

« Pourquoi hésites-tu, mon beau cheval ? Va, va toujours par ce chemin de vertiges ; nous ne devons pas rester à mi-route, va, mon beau coursier ! »

Le cheval hennit joyeusement et se remit en marche, mais avec plus de lenteur encore et plus de précautions qu'auparavant. Maintenant il se trouvait à la place dangereuse que personne jusqu'ici n'avait franchie. Il hésita encore, frappa le mur avec le pied de devant, et il s'en détacha un morceau qui tomba dans le précipice avec un bruit de tonnerre. Tous les assistants poussèrent un cri d'angoisse, car chacun d'eux crut que le

cheval et le cavalier allaient suivre les pierres. Mais le cheval se tenait plus ferme que le mur, et le cavalier se tenait aussi tranquillement en selle, comme si rien n'était arrivé.

« Sois sans crainte, mon écuyer, dit le chevalier au jeune homme qu'il avait laissé en bas ; Dieu nous a aidés jusqu'ici, il nous aidera jusqu'au bout. En avant, mon bon cheval, en avant ! »

Et le cheval marcha en avant, sauta d'un pied hardi par-dessus le trou béant, et passa l'*Enfer* heureusement et sans accident. Dès lors chacun respira, soulagé d'un grand poids, et le jeune écuyer versa des larmes de joie, car le pire de l'épreuve était fini ; de l'autre côté de l'*Enfer*, la pente avait moins de roideur, et quand bien même le cheval eût trébuché, il n'y avait plus de danger pour la vie du vaillant chevalier. Il ne fallut pas longtemps au cheval blanc pour trotter lestement de l'autre extrémité du mur d'enceinte jusqu'en bas, en dansant avec grâce sur la mousse verte de la cour.

L'écuyer, revoyant son maître sans blessure,

jeta un cri de joie auquel se mêlèrent les hurrahs des vassaux, et se précipita dans les bras du chevalier, qui était déjà descendu de cheval. Le chevalier embrassa affectueusement le jeune homme, lui dit quelques paroles d'une voix douce, et le jeune homme le quitta en rougissant ; après quoi, le chevalier caressa le cou de sa bête, qui hennit d'allégresse et gratta la terre du pied :

« Toi, mon beau cheval, dit-il avec joie, tu seras heureux chez ton maître reconnaissant. Aucune selle, aucune bride ne te gênera, tu vivras libre dans la plus belle prairie de mes domaines que je ferai arranger pour toi seul près de mon château. Réjouis-toi, mon bon cheval, tu as bien mérité cette récompense ! »

Puis il mena de sa propre main son cheval à l'écurie, lui ôta la selle et les brides, lui donna de l'avoine dorée, et seulement alors il se disposa à monter au château, accompagné de son écuyer, pour revoir damoiselle Kunégonde après l'heureuse issue de l'entreprise.

Kunégonde l'attendait déjà avec impatience, car elle était prête de grand cœur à reconnaître la

vaillance du chevalier et à lui donner sa belle main, en récompense d'une telle victoire. Lorsque le chevalier entra avec son jeune écuyer, elle s'avança toute joyeuse et voulut l'entourer de ses bras :

« Non pas, noble damoiselle ! dit le chevalier en faisant un pas en arrière et en prenant la main de l'écuyer rougissant. – Je sais bien que vous avez promis pour récompense votre cœur et votre main à celui qui suivrait à cheval la crête des murs d'enceinte de votre château ; mais regardez, je ne puis faire usage ni de l'un ni de l'autre. Ici, sous le costume d'un écuyer, vous voyez ma femme bien-aimée, ma noble épouse, et vous pouvez reconnaître en ma personne le landgrave Adalbert de Thuringe, seulement venu pour empêcher à l'avenir chaque brave chevalier, aspirant au don de votre main, de perdre la vie en y prétendant. Je suis arrivé à ce but après avoir dressé mon cheval favori à aller sur des chemins de rochers et sur des pierres étroites. Maintenant que l'épreuve est accomplie, nous n'avons plus rien à faire l'un avec l'autre, et je me borne à vous donner le conseil amical de vous

débarrasser de votre arrogance intraitable. Faites pénitence dans les cendres, et au premier brave chevalier qui demandera votre main, accordez-la, au nom de Dieu ! »

Pendant que damoiselle Kunégonde restait là humiliée et foudroyée, et ne trouvait pas un mot en réponse aux paroles sévères du noble landgrave, il quitta le château avec sa femme et retourna dans son pays sans jamais plus s'occuper de l'altière damoiselle. Celle-ci réfléchit au discours du landgrave, devint pieuse et modeste, et épousa plus tard un brave chevalier pour qui elle fut toujours l'épouse la plus dévouée jusqu'à sa fin.

D'après une autre version de la légende, Kunégonde n'aurait pu vaincre son amour pour le chevalier qui l'avait ainsi humiliée et punie, et se serait jetée elle-même dans le précipice : digne fin de la vie de Kunégonde la Hautaine !

L'Ilsestein ou la roche d'Ilse¹

Lors du déluge pendant lequel les eaux de la mer du Nord submergèrent les vallées de la Saxe, un jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient s'enfuirent des pays du Nord, pour sauver leur vie, jusque sur les montagnes du Harz. Ils montèrent de plus en plus, à mesure que l'eau montait, et s'approchèrent du Brocken², qui semblait leur offrir de loin un refuge. Enfin ils se trouvèrent sur un rocher immense qui se dressait hors de cette mer furieuse. De la hauteur du roc ils voyaient, aussi loin que le regard pouvait

¹ Conte du Harz.— Le Harz est une ramification des montagnes de la forêt Noire, qui s'étend dans le Hanovre, le Brunswick et la Saxe prussienne ou province de Magdebourg. Le Harz, comme le Riesengabirge, est un foyer de traditions légendaires d'un caractère spécial.

² Point culminant du Harz, séjour des brouillards et des nuages, parmi lesquels la tradition populaire place des rondes fantastiques de sorcières.

porter, tout le pays inondé par les flots. Les maisons, les animaux, les hommes, tout avait disparu. Ils étaient absolument seuls et regardaient les vagues se briser contre les rochers où ils étaient. Mais l'eau montait toujours plus haut, et ils songeaient déjà à quitter cet endroit pour s'enfuir par un banc de rochers, encore à découvert, et gravir le Brocken qui s'élevait pareil à une grande île au-dessus de cette mer impétueuse.

Tout d'un coup le rocher trembla sous leurs pieds et fut brisé en deux, menaçant de les séparer à chaque instant. Du côté tourné vers le Brocken se trouvait la jeune fille, de l'autre le jeune homme, les mains étroitement enlacées. Les parois du rocher se penchèrent à gauche et à droite, mais les mains unies ne se séparèrent pas. La jeune fille et le jeune homme tombèrent dans le gouffre, et en un moment ils furent engloutis par les flots.

La jeune fille s'appelait Ilse. Elle a donné son nom à la vallée, à la rivière qui la parcourt et à la

roche où elle demeure encore aujourd'hui¹.

¹ La rivière se nomme l'*Ilse* et la vallée l'*Ilsethal*, comme le rocher l'*Ilsenstein*. – L'*Ilsenstein* revient plusieurs fois dans les contes du Harz, ainsi que la vierge *Ilse*, qui est tantôt la jeune fille de ce conte et du conte suivant, tantôt une princesse enchantée. Nous nous contentons de traduire ici ces deux légendes. La première est aussi touchante que courte, et la seconde contient une description charmante au début.

Le moulin du diable au Rammberg

Le plateau du *Rammberg*, dans le Harz, où se trouve maintenant une grande tour qui procure au voyageur le plaisir d'une vue magnifique sur les montagnes d'alentour, est parsemé de gros blocs de granit, ici entassés les uns sur les autres, là jetés pêle-mêle de toutes parts. Un groupe de pierres sur le pic du rocher se détache surtout au milieu de tous les autres. Là se trouvent plusieurs couches de blocs de granit, d'énormes dimensions, dont quelques-uns semblent taillés avec art. Cela forme une sorte de pyramide tout isolée du reste et surplombant de trente pieds au moins la hauteur du plateau. Tout autour sont éparpillés des milliers de grands et de petits blocs de granit. La pyramide se nomme *le Moulin du Diable*, et voici ce que conte la légende.

Le Rammberg tire son nom du vieux dieu Ramm, que vénéraient les anciens Saxons. Sur ce

pic, maintenant dominé par le *Moulin du Diable*, s'élevait jadis la statue du dieu, et les habitants de la Saxe pouvaient voir de tous côtés les feux des sacrifices que les prêtres y allumaient. Des colonnes de vapeurs avertissaient les habitants éloignés du Harz, dans l'attente de nouveaux sacrifices. Alors, les adorateurs de Ramm arrivaient par caravanes et se réjouissaient à la vue des flammes nouvellement allumées.

Lorsque Charlemagne et saint Boniface renversèrent les autels des païens, les feux du Rammberg s'éteignirent peu à peu. Mais, au lieu de l'idole, le Diable s'établit pour quelque temps dans ces montagnes inhabitables.

Au pied des montagnes, un meunier avait bâti un moulin à vent ; mais il n'en était pas content, parce que de temps à autre le vent lui manquait. Bientôt il eut le désir d'avoir un moulin sans abri sur le pic de la montagne, un moulin qui irait toujours, que le vent soufflât du sud ou du nord, de l'ouest ou de l'est. Mais il lui paraissait fort difficile pour un homme de bâtir un grand moulin sur cette hauteur, et ce qui lui paraissait plus

difficile encore, c'était de l'assurer contre les ouragans qui enlevaient des bâtimens comme des brins de paille.

Ce désir, qui le poursuivait partout, ne laissa plus de repos au meunier, et comme il ne pouvait plus bannir de son esprit ce moulin fantastique sur le pic de la montagne, le Diable arriva un jour et lui offrit ses services. Pendant longtemps le meunier résista aux promesses du Malin ; enfin il souscrivit au Diable un engagement avec son propre sang, et lui promit de lui appartenir dans trente ans s'il recevait un moulin sans défaut, avec six tournants, sur la hauteur du Rammberg. Le Diable devait le bâtir la nuit prochaine et l'avoir fini avant le premier chant du coq.

Ce pacte conclu, le maçon diabolique entassa rocher sur rocher et bâtit un moulin, tel qu'on n'avait jamais vu le pareil. Bientôt après minuit, il alla chercher le meunier dans sa maison au pied des montagnes, pour qu'il vînt voir le moulin et en prendre possession comme de son bien.

Cependant, le meunier se repentait déjà de son contrat avec le Diable, et il ne le suivit qu'en

tremblant. Il aurait donné volontiers la moitié de sa vie pour découvrir un défaut au moulin, afin de pouvoir se rétracter. Mais il eut beau chercher partout, avec des battements de cœur, il ne put prendre le Diable en faute et fut forcé d'avouer que le moulin était excellent.

Songeant donc que rien ne pouvait le sauver de la puissance du Diable, il allait accepter le moulin à ces terribles conditions, lorsqu'il vit, encore à temps, qu'il manquait une des six meules.

Il reprocha cette lacune au Diable, qui s'en défendit et fut d'avis que la sixième meule n'était pas nécessaire. Mais lorsque, après une longue discussion, le meunier lui déclara qu'il n'accomplirait point le pacte si cette meule n'était immédiatement fournie, le Diable s'envola en jurant pour réparer vite le défaut qu'on lui reprochait. Il disparut avec la vitesse de l'éclair. Mais lorsqu'il revint, tenant la meule entre ses griffes, voilà que le coq chanta pour la première fois dans le moulin d'en bas ; et le meunier s'écria, fou de joie, qu'il n'était plus lié par le

contrat.

Pendant qu'il était à genoux, remerciant Dieu de l'avoir délivré des griffes de Satan, celui-ci fut saisi d'une fureur épouvantable en voyant qu'il perdait cette âme, et dans sa rage il cassa le moulin en mille morceaux qu'il jeta partout sur le plateau. Partout volèrent dans l'air les ailes, les roues et les meules, et les rochers qui avaient servi à bâtir les murs suivirent le même chemin. En un instant l'ouvrage fut détruit, et le Rammberg fut jonché des ruines que le voyageur regarde encore avec admiration. Sur l'emplacement où le moulin avait trôné, il ne resta qu'une petite partie des fondations ; et c'est elle qui forme la partie du pic qu'on appelle *le Moulin du Diable*.

Jules Schanz

Le cadeau d'argent

Il y a bien longtemps, par un hiver d'une rigueur excessive, les pauvres gens souffraient de la faim et du froid ; dans chaque logis régnaient le souci et la misère.

Une petite fille sage et pieuse, du nom de Marie, dont le père était journalier, gardait sa mère malade à la maison.

Un jour, comme les flocons de neige dansaient dans l'air, que les rivières et les étangs étaient couverts de glace, et que Marie n'avait plus un morceau de bois pour faire la soupe du soir destinée à sa mère, la bonne enfant prit une grande hotte sur son dos et s'en fut dans la forêt, malgré le froid glacial, ramasser les branches sèches que le vent avait jetées à terre.

Elle eut à chercher longtemps avant d'avoir rempli la hotte ; et la nuit était presque venue, quand elle s'en retourna avec sa lourde charge.

Tout d'un coup, un ouragan s'éleva, qui empêcha la pauvre enfant d'avancer. Entourée par la neige épaisse et voltigeante qui l'aveuglait, elle ne pouvait plus voir à un pas devant elle ; et comme tout avait disparu sous le neige, elle perdit son chemin.

Elle errait donc seule dans la forêt, par ce froid terrible, au milieu d'une nuit d'hiver. Joignant les mains, elle pria Dieu de lui envoyer un ange sauveur pour la conduire auprès de sa mère malade, qui l'attendait avec angoisse. Soudain, elle aperçut de loin une lumière étincelante.

Le cœur plein de joie, Marie se fraya un chemin parmi les buissons et les ronces, suivant la lumière qui devait venir d'une chaumière, pensait-elle, où elle trouverait aide et conseil. Mais quand l'enfant eut marché quelque temps, elle vit que la lumière venait du haut d'une montagne ; et déjà elle voulait y grimper, lorsqu'elle aperçut à côté d'elle un petit être d'un aspect bizarre.

« Qu'est-ce que tu portes là dans ta hotte ? » lui demanda-t-on d'une voix douce.

Marie tremblait de peur ; mais elle prit courage, parce que c'était une fille pieuse et qu'elle avait la conscience en repos.

« Je suis une pauvre fille égarée, répondit-elle, et je porte dans ma hotte du bois que j'ai ramassé pour cuire une soupe à ma mère malade. Par ce temps de neige, je me suis égarée et je ne puis retrouver le chemin de mon village.

– Renverse ta hotte, répliqua le petit homme, et suis-moi. »

Cet ordre sembla étrange à Marie, car elle avait eu tant de peine à ramasser ce bois sec !

« Suis-moi ! » reprit le petit homme, et il commença à gravir la montagne. Marie le suivit péniblement avec son fardeau.

Plus ils montaient, plus la lumière devenait intense et lorsqu'ils furent au sommet de la montagne, – ô merveille ! – Marie vit sortir d'un amas de pierres une source, non pas d'eau, mais de pièces d'argent neuves et sonnantes !

Avant qu'elle fût revenue de son étonnement, le petit homme l'avait débarrassée de sa hotte ; et

l'ayant renversée, il la remplit à deux mains de cette monnaie luisante.

Marie regardait, les mains jointes, effrayée à l'idée que ce pouvait être un mauvais esprit qui voulait la perdre.

Quand la hotte fut pleine, l'être mystérieux la replaça lui-même sur le dos de l'enfant, et lui ordonna de redescendre la montagne, en l'aidant de telle sorte que cette lourde charge semblait à la jeune fille légère comme une plume.

Le bon petit homme la reconduisit jusqu'à sa maison par un chemin très court qu'elle n'avait jamais remarqué.

Le père de Marie, de retour de son travail, l'attendait sur le seuil de la porte, et la malheureuse mère avait eu l'esprit bien tourmenté à cause de son enfant qu'elle croyait déjà perdue dans la neige.

Devant la maison, le nain disparut.

Quelle surprise pour ces pauvres gens, lorsque Marie, arrivant à eux, se déchargea de sa hotte, remplie jusqu'au bord de pièces d'argent tout

battant neuf ! Ils remercièrent Dieu de sa bonté qui les avait aidées si merveilleusement dans leur misère ; mais ils restèrent pieux et simples, malgré leur richesse, firent du bien aux pauvres et ne devinrent jamais durs et hautains.

Quand le bonheur de Marie fut connu dans le village, les paysans en masse allèrent vers la montagne, avec force haches et pelles ; et de chercher, et de retourner les pierres ! Mais ils n'y trouvèrent rien, et rentrèrent penauds et fâchés.

À Marie seule, dont le cœur était pur, le trésor avait été destiné.

Les trois petits pains d'or

Le vieux château de Pomsen, situé à deux heures de Grimma, sur la route de Leipzig, appartenait jadis, comme les villages d'alentour, à la noble famille de Ponikau. Lorsque le landgrave de Meissen alla faire la guerre aux Turcs, le sire de Ponikau voulut suivre son suzerain, comme un fidèle vassal, afin de combattre avec lui pour la sainte cause du Christ ; rien ne put le retenir. La femme du fier seigneur, Sarah, ne garda qu'un petit nombre de domestiques pour elle et son jeune fils, parce qu'elle n'avait pas de grandes richesses ; et, depuis ce moment, le château de Ponikau devint bien calme et bien silencieux, bien triste même.

Un jour, après le lever du soleil, tandis que la châtelaine était encore couchée avec l'enfant dans le vaste lit à baldaquin, sans une âme autour d'elle, la lourde porte de l'appartement s'ouvrit

tout d'un coup, comme d'elle-même, et un petit peuple de nains bizarres entra sur deux files.

Ces êtres mignons et gracieux portaient de riches vêtements, des chapeaux pointus ornés de plumes et l'épée au côté. Ils marchaient deux par deux, à la façon d'un cortège de noce. Les couples étaient précédés par des musiciens qui avaient, comme les autres personnages du cortège, une taille de deux pouces à peine ; puis venaient le fiancé et la fiancée, leurs parents et amis, puis les invités. La procession se dirigea vers le poêle qui était très grand, à la mode du temps, et occupait presque un tiers de l'appartement. Il reposait sur six pieds, et formait ainsi par sa base une sorte de salle en miniature où la procession s'arrêta et se rangea par couples. Quand tout fut convenablement disposé, le corps des musiciens commença à jouer ses mélodies, d'une douceur et d'un charme infinis, et le peuple nain à danser et à faire des tours si étranges, que la dame de Ponikau se crut tout de bon dans un monde enchanté. Elle retenait son haleine, pour ne pas rappeler sa présence aux petits danseurs, car elle craignait d'interrompre leur fête.

Après que la danse eut duré quelque temps, l'assemblée s'arrangea pour partir, et quitta la salle de danse d'un nouveau genre où elle s'était divertie, dans le même ordre qu'elle était venue. Lorsqu'ils passèrent devant le grand lit où se tenait la dame de Ponikau avec son enfant, le bienheureux petit fiancé s'arrêta devant la maîtresse du château stupéfaite, lui fit un salut plein de grâce, et la remercia en son nom et au nom de ses frères de l'hospitalité et du séjour sans trouble dont ils avaient joui dans ce logis. Il dit qu'ils avaient désiré célébrer une fois leur noce aux rayons du soleil, parce qu'ils avaient trouvé qu'il faisait trop sombre dans la terre, et que c'était pour cela qu'ils étaient venus. En signe de reconnaissance, le nain la pria d'accepter les trois petits pains d'or qu'il lui présentait : il faudrait avoir bien soin de les garder, car la famille de Ponikau fleurirait aussi longtemps qu'elle serait en possession de ces pains, et ne cesserait de croître en honneurs, en richesse et en puissance.

Après quoi la procession sortit par la porte.

La châtelaine, tout étourdie des merveilles qu'elle avait vues, tomba dans un long et profond sommeil ; et lorsqu'elle s'éveilla enfin et voulut rassembler ses souvenirs sur ce qui s'était passé, elle trouva les pains d'or sur la couverture de son lit.

Peu de temps après, le sire de Ponikau revint de la guerre chargé de richesses. Instruit de ce qui était arrivé, il voulut que les trois petits pains fussent portés dans une forte tour du château et scellés dans l'épaisseur du mur, pour les mettre hors de toute atteinte. Ils y restèrent jusqu'à la guerre de Trente ans.

Dans ces jours de misère et d'angoisse, les ennemis arrivèrent à Pomsen, brûlèrent le château et ravagèrent tout ; et quand la tour dans laquelle s'étaient conservés les trois pains d'or s'écroula, elle les enterra tous sous ses cendres.

Dès lors, le bonheur quitta la famille des Ponikau ; elle perdit ses domaines les uns après les autres, et finalement aussi sa bien-aimée demeure de Pomsen.

La vierge de pierre

En face de la forteresse de Koenigstein, à peu près à une demi-heure de là, se trouve un haut rocher couvert de verdure et de forêts, qu'on appelle le *Pfaffenstein* (Pierre des prêtres) ou *Lungfernstein* (Pierre de la Vierge). Sur le flanc sud-ouest du Pfaffenstein on voit la *Vierge de pierre*, c'est-à-dire une roche en forme de femme géante, mais sans pieds ni bras, dont on conte ainsi l'origine.

Dans le village voisin du nom de Pfaffendorf, vivait jadis une femme pieuse qui avait une fille très légère, ce qui la faisait beaucoup souffrir.

Quand elle l'envoyait à l'église, le dimanche, celle-ci avait toujours autre chose en tête ; et tantôt elle s'excusait sur la longueur de la route, tantôt sur un mal au pied ; ou bien elle avait quelque ouvrage pressé et en retard. Si la mère ne voulait rien écouter, grondait et la forçait à

prendre son livre de prières et à se rendre à l'église, elle allait voir une amie dans le village ou se promener dans la forêt, et ne se montrait guère à l'église que dans les cas exceptionnels.

En automne, quand les fruits étaient mûrs dans la forêt, ceux-ci l'attiraient toujours, et elle n'allait jamais à l'office ; mais elle partait régulièrement pour cueillir les airelles dans le bois.

Une fois, la mère la suivit ; et, à peine était-elle entrée dans la forêt, à peine avait-elle commencé à cueillir des airelles, que sa mère se trouvait derrière elle et éclatait de colère, maudissant l'enfant indocile et souhaitant de la voir changée en pierre.

Aussitôt la terrible malédiction s'accomplit. La vierge, changée en pierre, resta éternellement sur le Pfaffenstein. Et le peuple désigne encore aujourd'hui la roche sous le nom de Barberine, comme s'appelait, dit-on, la jeune fille.

La source d'or

Dans les ruines de l'église de Saint-Nicolas, à Bautzen, se trouve un cimetière aux tombes abandonnées, dont on fait mille contes merveilleux.

Ainsi, il arriva, au siècle dernier, qu'un pieux bourgeois s'en revenait d'une longue course nocturne. C'était la veille de la Pentecôte ; et, comme cet homme passait devant ces ruines, il se sentit attiré par une puissance magique.

Il traversa les rangées de pierres brisées avec des sentiments étranges ; et, arrivé à l'endroit où s'élevait jadis le maître-autel, il tomba, épuisé de fatigue, et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, il crut que le jour était déjà bien avancé et que le soleil le regardait en face, car une lumière éclatante l'éblouissait. Mais bientôt il découvrit que l'éclat venait d'un

magnifique tableau d'autel représentant l'ascension de Jésus-Christ. Au milieu des ruines grises et revêtues de mousse, il était comme étendu dans l'air.

L'homme se leva, saisi de terreur, et, après avoir pris courage, il s'approcha lentement du tableau miraculeux, pour le contempler de plus près. Alors, seulement, il s'aperçut qu'à ses pieds coulait une source resplendissante de pièces d'or.

L'aspect de ce riche trésor lui causa une sorte d'étourdissement ; mais un frisson indéfinissable parcourut ses veines, lorsqu'il se vit ainsi tout seul dans cette demeure de la mort, en face du tableau et de la source d'or mystérieuse.

Irrésolu, incertain de ce qu'il devait faire, il marchait à pas lents dans ces lieux déserts et tristes ; tout à coup, son pied vint à heurter contre un objet dur vers lequel il se baissa. C'était une coupe de forme singulière ; il la prit, retourna à la source d'or et l'y remplit jusqu'au bord de ces belles pièces luisantes.

Au même instant, une heure sonna ; la vie recommençait dans le lointain, et l'heureux

homme quitta les ruines, avec des battements de cœur, en cachant sous son manteau son précieux trésor.

Bien d'autres, par la suite, ont essayé de s'endormir parmi les ruines, dans la nuit de la Pentecôte ; mais à personne le tableau d'autel et la source d'or ne sont apparus depuis lors.

Charles Winter

Pierre le Gris

Il y a environ huit cents ans que vivait à Oppach un riche voiturier, du nom de Pierre Glausch ; seulement comme il avait coutume de porter des habits gris, il était connu sous le nom de *Pierre le Gris*.

Pierre le Gris envoyait des marchandises dans toutes les contrées et en rapportait, et sa richesse allait toujours croissant. Dans son écurie, il avait des chevaux comme n'en possédait aucun prince de la Bohême, et avec cela, il était le plus gros propriétaire d'Oppach, et tous les ans il achetait de nouveaux domaines : tout y était d'une propreté et d'une netteté extraordinaires, et pas un dans le pays n'avait des chevaux gras et lisses comme les siens.

À voir sa richesse augmenter chaque jour et sa cour et son écurie demeurer constamment si propres, c'était un étonnement général. Pierre

avait perdu sa femme, il n'avait pas de fille et ses fils étaient sans cesse absents, tantôt en Pologne, tantôt en France ou dans les Pays-Bas, et pourtant, tout allait comme sur des roulettes. Cela ne pouvait pas être naturel !

Et tout cela ne l'était pas en effet ; seulement Pierre n'en avait pas le moindre soupçon : cette prospérité des chevaux lui venait des *Stallmaennchen*¹ qui habitaient ses écuries.

Ces petits êtres appartiennent au *bon peuple*, aux *bonnes gens* ou *génies souterrains* qui demeurent sous les montagnes et viennent, communément, à certains jours de fête, sur la terre où ils ont vécu autrefois avec les hommes. Ils ne sont pas descendus en compagnie des autres nains, mais ils sont restés dans le voisinage des hommes, et ce sont les plus petits de tous les *Elfes*. Ils vivent dans les écuries des gens qu'ils aiment et qui leur font du bien. L'hiver, quand le froid sévit et quand la neige couvre le sol, ils se blottissent sous la paille et le foin chaud des

¹ Petits nains des écuries et des étables.

écuries. Lorsqu'ils veulent se coucher, ils grimpent dans l'oreille d'un cheval et s'y reposent aussi bien que les hommes dans leurs lits et leurs édredons. Mais dès que le printemps est de retour et que les bêtes sont menées dans les prairies, ils vont avec elles, se bercent sur les tiges des fleurs, et, la nuit, ils se couchent dans le calice d'une campanule ou d'une autre fleur qui se referme sur eux et les préserve ainsi de la rosée et du vent, comme un ciel de lit.

Dans la journée, les *Stallmaennchen* sont plus appliqués et plus actifs que les hommes, malgré leur petite taille, et tout va sous leurs mains comme sur des roulettes : de là venait l'ordre qui régnait dans la maison de Pierre le Gris, dans sa cour et dans ses écuries. De bonne heure, le matin, servantes et garçons allaient et disaient :

« Un est un, et deux ne sont pas trois !

Voici du pain et de la bouillie ;

Tâchez que l'ouvrage soit bientôt fait !

Arrivez, Stallmaennchen, arrivez ! »

Puis ils mettaient à manger à côté des nains ; et quand ceux-ci avaient mangé, ils leur disaient ce qu'il y avait à faire. Et partout le travail commençait. Les nains frottaient les baquets, les écuelles à lait, les tables, les bancs et les chaises, et ils chantaient :

*« Que tout soit luisant,
Chaises, tables, bancs,
Baquets, écuelles,
Pour qu'on ne gronde pas ! »*

D'autres étrillaient les chevaux et chantaient aussi :

*« L'étrille par-ci, l'étrille par là !
Le petit cheval est luisant comme l'or,
La queue et la crinière sont bien belles.
Si le cheval reste bien tranquille,
Il recevra ce qu'il voudra ! »*

Et alors les chevaux restaient bien tranquilles, et devenaient plus lisses que s'ils eussent été frottés de main d'écuyer.

Ainsi les *Stallmaennchen* faisaient à peu près tout l'ouvrage de chaque jour ; ils s'occupaient encore de balayer la cour lorsqu'il faisait nuit, de traire les vaches, de soigner les autres bestiaux, et les domestiques se trouvaient toujours prêts, de sorte que les servantes et les valets des autres propriétaires les regardaient d'un œil d'envie, et qu'on était persuadé partout que Pierre le Gris devait avoir commerce avec le lutin ou le dragon¹. Mais il fallait qu'il ne sût rien de la présence des *Stallmaennchen* ; autrement, il aurait poussé de beaux cris, car il ne pouvait souffrir tous ces mystères, et croyait que c'étaient là des choses contre le christianisme.

Les domestiques étaient pleins de reconnaissance pour les *Stallmaennchen*. L'hiver, ils achetaient des étoffes chaudes avec lesquelles,

¹ Ce mot désigne ici, non pas un être malfaisant, mais une sorte de génie domestique.

durant les longues veillées, les servantes fabriquaient des vêtements, des casquettes et des souliers pour ces petits êtres. L'été, ils leur donnaient d'autres vêtements moins chauds, pour qu'ils ne souffrissent pas autant de la chaleur.

Le plus actif de tous les *Stallmaennchen* avait reçu pour récompense une petite capote rouge de drap fin ; ce qui lui avait valu, de la part des valets et des servantes, le surnom de *Chaperon-Rouge*.

Les *Stallmaennchen* ne pouvaient désirer une vie meilleure ; aussi n'y songeaient-ils pas. Quand Glausch et ses fils n'étaient pas au logis, les nains sautaient le soir dans la chambre des domestiques, et écoutaient ceux-ci se raconter des histoires et faire toute sorte de plaisanteries ; et ce qu'ils avaient observé, ils l'imitaient ensuite entre eux. Ils écoutaient encore pour savoir si une servante ou un garçon ne formait pas un souhait quelconque ; dès qu'ils l'avaient surpris, ils l'accomplissaient tout de suite, et chaque désir était immédiatement satisfait.

Jamais il n'arrivait à une servante ou à un

valet de quitter Pierre le Gris, si ce n'est pour se mettre en ménage. Alors, chaque fois que la chose avait lieu, quelques *Stallmaennchen* s'en allaient avec les jeunes gens, et l'on voyait s'établir chez eux le même bien-être que chez Pierre.

Ce dernier arrangeait ses voyages de façon à être de retour pour la moisson, afin d'inspecter lui-même les travaux. Ses fils revenaient plus tard, au commencement de l'hiver, quand les lourds chariots ne pouvaient plus passer sur les chaussées du vieux temps.

Ce n'était pourtant pas l'inspection du maître qui faisait que la moisson était, tous les ans, achevée si vite et si bien, mais l'aide des *Stallmaennchen* qui s'y appliquaient, en grand secret, pour que Pierre ne se doutât pas de leur besogne. De la sorte, notre homme avait toujours fini quelques jours plus tôt que les autres propriétaires, moins pourvus de blé que lui cependant ; ses gerbes étaient plus fortes que les leurs, et fournissaient plus de grains ; en un mot, son blé était celui qui rendait toujours le plus, à la

surprise générale.

Une fois, il avait eu une moisson qui surpassait même ses espérances. Lorsque la fête de la moisson fut célébrée, il fit venir dans sa chambre le maître valet, et lui dit :

« Çà, Baltzer, vous êtes vraiment les domestiques les plus actifs du monde ! Je veux me montrer reconnaissant. Voici de l'argent pour chacun de vous, pour vous amuser. »

Baltzer pensa qu'ils n'avaient pas mérité cette récompense, et dit en balbutiant :

« Eh oui, on fait ce qu'on peut. Les choses n'iraient pas ainsi, si...

– Si tous ne travaillaient pas comme il faut ! ajouta Pierre.

– Non, ce n'est pas cela, dit Baltzer, si... si... s'*ils* n'y étaient pas.

– *Ils ? Ils ?* Qu'est-ce, *ils ?* » demanda le voiturier.

Le maître valet vit qu'il avait dit un mot de trop ; mais il ne pouvait plus reculer :

« Les bonnes petites gens, reprit-il, les *Stallmaennchen*.

– Quoi ? s'écria Pierre en furie, il y a chez moi pareille vermine ! Vous voulez me faire accroire que je suis devenu riche grâce à cette canaille ! Je ferai par là un remue-ménage ! Je ferai renverser, inspecter et nettoyer tout, pour qu'il ne reste rien de ces lutins ! » Et il fit le signe de la croix.

Lorsque les autres domestiques apprirent que Baltzer avait jasé, ils le tancèrent en l'appelant flatteur, complaisant et bavard, et Rose, la maîtresse servante, dit en pleurant :

« Qui guérira maintenant mes vaches quand elles donneront du sang au lieu du lait ? Tout est fini à présent ! »

Baltzer était fâché lui-même d'avoir bavardé ; mais il dit aux autres :

« Ce qui est fait est fait, je n'y puis rien changer. Il s'agit d'avertir les *Stallmaennchen* pour qu'ils décampent avant qu'on ait le temps de les tuer. »

Le maître valet s'en fut à l'écurie, et appela :

« *Stallmaennchen, arrivez, arrivez !* »

Les nains s'étaient déjà serrés les uns contre les autres, et pleuraient à chaudes larmes. Puis ils chantèrent :

« *Les Stallmaennchen s'en vont !*

La terre est un endroit sûr.

Merci à vous ! Bonne santé !

Pensez à nous sous la terre ! »

Et le maître valet fondit en larmes, et tous, jusqu'au garçon palefrenier, tous et toutes, depuis la maîtresse servante jusqu'à la gardeuse d'oies, s'écrièrent en pleurant :

« *Adieu, Stallmaennchen, adieu !* »

Quand les domestiques furent rentrés au logis, les *Stallmaennchen* se couchèrent pour la dernière fois dans leur ancienne demeure, afin de

s'en aller au point du jour ; et lorsque le premier domestique arriva, le lendemain, ils avaient tous disparu.

Seul, *Chaperon-Rouge* avait dormi trop longtemps. Il avait eu trop chaud dans l'écurie, parmi la foule ; il était sorti, s'était mis sur le seuil de la porte, et sommeillait tout doucement sur sa petite capote, qui lui servait d'oreiller, lorsque les autres s'en allèrent, oubliant *Chaperon-Rouge*.

Quand Pierre s'approcha avec les ouvriers sans cœur pour débarrasser les écuries du bon petit peuple, *Chaperon-Rouge* dormait toujours sur le seuil. Les domestiques virent que Pierre et les ouvriers, en y mettant le pied, allaient écraser ce pauvre être endormi. Ils s'écrièrent, dans leur angoisse :

« Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de mal à *Chaperon-Rouge* ! »

Pierre regarda par terre et dit :

« Quel lutin se tient encore là ? »

Puis il le retourna d'un pied et le tua de

l'autre. Après quoi, l'on fouilla partout dans les écuries, mais on n'y trouva plus les nains.

Baltzer, le maître-valet, sculpta un cercueil pour le pauvre *Chaperon-Rouge*, les domestiques y mirent le cher petit être et l'enterrèrent dans le jardin, derrière l'écurie où il avait si longtemps vécu en paix.

Depuis que les *Stallmaennchen* avaient disparu de la propriété de Pierre, son bonheur aussi était parti. Le bétail était maigre, les moissons devenaient de plus en plus grêles, les animaux ne voulaient plus manger le foin, et le voiturage n'allait plus. Pierre eut souvent la conscience troublée, à l'idée qu'il avait repoussé lui-même son bonheur, et que tous ses domestiques fidèles l'avaient quitté avec les *Stallmaennchen*, car ils n'avaient pas voulu rester un jour de plus dans la maison où il avait tué leur cher petit *Chaperon-Rouge*.

Afin d'oublier son malheur croissant, le voiturier se livra à la boisson et au jeu. Il ne sortait plus de l'auberge. Ses fils abandonnèrent leur père buveur, dont le métier tomba de plus en

plus, jusqu'à ce qu'enfin il ne lui resta plus que deux chevaux noirs.

Le jeudi saint, comme il s'en revenait de Bautzen avec ses deux chevaux, deux orages terribles, arrivant de gauche et de droite, se rencontrèrent au-dessus de lui. Le tonnerre grondait. Les éclairs ne cessaient de jaillir des nuages épais et noirs. Les animaux se cabrèrent et refusèrent d'avancer. Pierre les battit sans pitié ; et comme rien n'y faisait, il s'écria :

« Je voudrais que le tonnerre nous écrasât, vous et moi ! »

Tout à coup, le ciel sembla s'ouvrir. Les éclairs et la foudre tombèrent en même temps. – Pierre et ses chevaux étaient étendus morts par terre ; la tête manquait au corps du voiturier, et sa voiture était en flammes.

Depuis ce jour, le jeudi saint, à minuit, le voiturier sans tête revient avec deux chevaux noirs faire le tour du Worbisberg : il tire les rênes, la voiture se renverse d'un côté à l'autre, et à une heure sonnante, tout disparaît dans le gouffre.

Hans le mineur

De cette légende populaire on ne trouve pas trace dans les écrits du temps passé.

Dans un vieux puits des mines de Sainte-Élisabeth, à Friberg, on voit gravé dans le roc le nom de *Hans*.

Avant que les chemins de fer et les bateaux à vapeur eussent enlevé les voyageurs comme le manteau diabolique de Faust, on se contentait d'excursions modestes dans les limites de la patrie même, et les alentours de Friberg étaient visités souvent, surtout à cause des mineurs, qui ont beaucoup d'attrait pour plus d'un curieux. C'est que dans la vie des mines il y a encore une poésie qui menace de s'échapper de plus en plus de la vie ordinaire. L'atelier souterrain du mineur, les richesses qu'il tâche d'enlever au gnome, son teint pâle, lui donnent, ainsi qu'à son travail, une couleur de mélancolie et de mystère,

qui a son charme sur la terre aussi bien que dessous. Qui a jamais vu une procession de mineurs dans la nuit, sans en avoir été profondément touché ? Les vêtements de ces hommes, leurs lampes de travail, la clarté des torches, le son monotone du cor russe, l'exclamation : *Gluckauf!* vous transportent dans un monde de fées¹.

Il y a bien des années, à Pâques, je me trouvais dans ce pays ; surpris en route par un orage, je me réfugiai dans une maison au bord de la chaussée. La petite chambre où j'entrai était presque pleine, car plusieurs autres personnes y avaient cherché un abri. Je pris place à une table, à côté de la fenêtre, où se tenaient déjà un mineur avec ses deux fils, en costume d'aides mineurs, et son père, un vétérán des mines, qui, à ce qu'on voyait, avait l'esprit encore vif. Tout en m'asseyant, j'entamai la conversation en montrant la fenêtre contre laquelle la grêle claquait, et en disant :

¹ Le cri des mineurs allemands équivaut à : *Bonne chance!*

« Dieu ! quel temps ! »

Le vieux mineur se mit à rire :

« Ici, en haut, de tels temps peuvent se supporter, et on peut s'y soustraire ; mais c'est là-bas, sous terre, que le temps fait rage quand le gnome envoie toute espèce de mal au pauvre mineur sans défense ! Enfants, j'ai vu des temps...

– Grand-père, demanda l'un des garçons, est-ce qu'il y a vraiment un Esprit des montagnes ? L'avez-vous vu, grand-père ? »

Le vieux se fâcha presque en entendant la question de son petit-fils.

« S'il y a un *Esprit* ? s'écria-t-il, quelle question absurde ! Es-tu chrétien ? Malheur au mineur qui descend dans le puits sans croire au gnome ! Le diable lui renverse la mine sur la tête.

– Eh bien, doucement, père ! dit avec calme le fils, ne vous fâchez pas. Où voulez-vous que ces garçons aient puisé la vraie croyance chrétienne ? Elle ne s'apprend que dans les mines. Instruisez ces garçons au lieu de vous fâcher. – Oui, certes,

moi-même, ajouta-t-il en hésitant, comme s'il avait eu peur de mécontenter le vieux, moi-même j'ai vieilli, et jamais je n'ai aperçu l'Esprit.

– Mon fils ! » dit le vieillard en soupirant douloureusement.

Un autre jeune mineur s'approcha, et dit :

« Eh bien, oui, ce cousin ! Vous pouvez penser de moi ce qu'il vous plaira : moi non plus, jamais je n'ai vu trace du gnome. Mais racontez-nous-en toujours quelques traits, pour qu'on sache que faire à l'occasion.

– J'y consens, pour votre gouverne ! » répliqua sérieusement le vieux mineur, et il commença son récit :

« Ne vous a-t-il jamais semblé sentir, dans les mines, quelque chose, vous glisser entre les jambes ou remuer à côté de vous, et quelqu'un vous tirer par vos vêtements ? »

Tous les spectateurs durent avouer que « oui ».

« C'était le nain des montagnes ou l'Esprit. Je l'ai vu une fois moi-même : c'est un petit nain

d'une vieillese très, très grande ; son esprit est plein de caprices et de méchancetés. S'il le pouvait, pas un grain d'argent ne sortirait de terre. Il regarde le mineur comme son ennemi acharné, et tâche de lui faire autant de mal que possible. Celui à qui il souffle sa lumière en est quitte pour la peur. Mais malheur à celui qu'il tue par le feu grisou et par des pierres croulantes ! »

Il garda quelque temps le silence, comme s'il lui ressouvenait des malheurs de son passé ; puis il continua en ces termes :

« Mais le gnome se montre bon aussi, et il se choisit des favoris parmi les hommes ; il les aide dans leur travail, et leur indique des veines d'or et d'argent. Seulement, il faut qu'ils se taisent et qu'ils ne racontent leur bonne fortune à personne ; autrement, ils meurent d'une mort affreuse, de la main du gnome.

« Chaque mine a son gnome spécial. Peu de gens savent son nom ; mais tous doivent l'honorer et agir d'après sa volonté et ses ordres. Songez à Hans, l'infortuné mineur ! »

Ce nom éveilla la curiosité de plusieurs des

assistants, qui demandèrent au vieillard de leur conter l'histoire de Hans. Le vieux mineur répondit, comme il avait fait auparavant à son fils et à ses petits-fils :

« J'y consens, pour votre gouverne ! »

Et il continua ainsi :

« Jadis, voilà bien longtemps de cela, il y avait à Donat-Spath, dans les mines de Sainte-Élisabeth, une *bure*¹ où travaillait un mineur, qui s'appelait Hans de son nom de baptême ; quant à son nom de famille, on ne l'a jamais su. C'était encore un homme dans la fleur de l'âge ; mais le chagrin et les soucis lui donnaient l'air d'être plus chargé d'années qu'il n'était. Hélas ! sa femme était toujours malade ; il avait en outre à pourvoir aux besoins de ses vieux parents, et Dieu lui avait déjà donné six enfants, qu'il ne savait plus comment nourrir avec sa femme et ses parents, malgré son travail acharné.

« Hans pleurait souvent avec amertume, et souhaitait de mourir plutôt que de voir plus

¹ Puits profond d'une mine.

longtemps la misère de son logis, quand il y rentrait sans rapporter rien pour subvenir aux premières nécessités de la vie.

« Un jour, en sortant des mines, il se sentit plus triste encore. Sa femme allait lui donner bientôt un septième enfant ; tout ce qu'ils avaient possédé en des temps meilleurs était engagé, le boulanger ne voulait plus fournir de pain à crédit, et tous ceux à qui il devait quelque chose réclamaient leur argent. Ces misères, Hans les raconta, les yeux rouges de larmes, à un autre mineur plus âgé et plus expérimenté, qui lui dit :

« Implore l'aide du gnome des mines ! »

« Hans l'écoutait d'un air de doute ; le mineur lui dit encore :

« Lorsque tu seras une fois seul dans la bure, frappe trois fois le roc de ton marteau et prononce en même temps ces paroles :

« Esprit des mines, gnome, apparais !

Écoute ! Je frappe : une, deux, trois !

Viens-moi en aide, donne-moi du pain :

Je ferai tout ce qu'il faudra faire ! »

« Si le petit gnome arrive, raconte-lui sans peur tes misères et dis-lui ce dont tu as besoin. Moi aussi... Mais non ! s'écria le mineur en s'interrompant. – Accomplis ce qu'il t'ordonnera, et tu verras luire de beaux jours. »

« Hans, sachant qu'il ne mettait pas son âme en danger en s'adressant au gnome, parce que ce n'était point une alliance diabolique, prit bien note de tout cela et se décida à suivre le conseil de son camarade : il ne lui restait plus que cet espoir et cette ressource dans son extrême détresse ! En rentrant, il trouva son septième enfant, un petit garçon, dans son berceau ; mais pas un morceau de pain au logis ! Il consola les siens en leur disant que tout irait mieux, très bien, dans peu de temps ; et il résolut de tenter l'aventure à sa prochaine descente.

« Dès que Hans fut seul dans sa mine, le lendemain matin, il frappa le roc de son marteau et appela le gnome, comme on le lui avait enseigné. Le roc s'ouvrit, et un vieux petit

homme avec une longue barbe et une figure ridée, mais aimable, se présenta et dit :

« Pourquoi m'appelles-tu ?

Mineur, que me veux-tu ? »

« Hans lui conta alors son état de misère depuis des années : comment cette misère était maintenant à son comble, et comment, ne sachant plus que faire pour se tirer de là, il implorait le secours de l'*Esprit*. Le gnome vit bien que le récit des misères du mineur était conforme à la vérité, et il répondit :

« Pour prix de mon aide dans chaque bure,

Donne-moi un pain et une chandelle d'un

/ liard ;

Tu auras assez d'argent pour toi :

Mais jure-moi un silence éternel ! »

« Hans répéta la formule du serment qui lui fut dicté par le gnome et qui résonna sans doute à ses oreilles d'une façon terrible, car il en eut la chair de poule. Puis le gnome disparut, le roc se referma, et le mineur aperçut à ses pieds un petit amas d'argent qu'il vendit le jour même à un juif, avec promesse de lui en apporter autant tous les jours. Et du prix de ce riche marché, dans lequel il fut encore volé, il se racheta, lui et les siens, de toutes leurs misères.

« Chaque jour, le gnome apportait à Hans l'argent promis en échange du pain et de la chandelle ; il se montrait aimable pour le mineur et lui racontait que le pain faisait les délices de sa femme, et les chandelles la joie de ses petits enfants. Il demandait au mineur comment tout allait chez lui à présent, et se réjouissait du bien-être croissant de la famille. Mais chaque fois, en s'en allant, il l'avertissait ainsi :

« Tais-toi, être né de la poussière :

Si tu parles, tu es perdu ! »

« Le gnome n'a nul besoin de me faire cette recommandation », pensait Hans, que l'on commençait déjà à regarder comme un homme à son aise. Il avait une belle propriété avec des prairies et des champs, et pouvait y nourrir trois vaches et quelque menu bétail.

« Le bien-être croissant de Hans était une énigme insoluble pour tout le corps des mineurs comme pour tous les amis et parents de l'ouvrier. On racontait qu'un cousin de sa femme était mort dans l'Empire et qu'ils avaient hérité de lui ; mais, auparavant, jamais on n'avait entendu parler de ce cousin ; puis nul ne savait quand ni comment arrivait cet argent, qui devait former une somme assez considérable, car Hans ne cessait d'arrondir sa propriété et se trouva bientôt le plus riche habitant du village.

« On chuchotait et l'on parlait du dragon¹ que Hans devait avoir chez lui ; mais nul ne l'avait vu

¹ Comme dans *Pierre le Gris*, ce nom désigne une sorte de génie du foyer.

entrer par la cheminée, et la famille de Hans se composait de personnes pieuses et chrétiennes. Enfin, on n'en causa plus du tout et l'on n'assiégea plus de questions la femme de Hans, qui sans doute n'en savait pas plus que les autres, car son mari avait gardé le silence promis sous la foi du serment. Quand ses parents ou sa femme l'interrogeaient sur la cause de sa fortune, il se contentait de rire en disant : « L'imprévu arrive souvent ! » et autres paroles insignifiantes. On finit par croire qu'il avait découvert un trésor ; pourtant, jamais il ne donnait de vieil argent verdâtre, mais il payait en monnaie du pays, et celle-là ne pouvait provenir du trésor trouvé.

« Hans et sa famille vivaient heureux, et il n'y avait pas à craindre pour eux un changement de sort, puisque Hans paraissait capable de se taire et évitait toute espèce d'éclat en restant volontairement simple mineur, au lieu d'accepter de monter en grade comme chef d'équipe, ce qu'on lui offrit plus d'une fois. Cela continua d'aller ainsi jusqu'à ce qu'un jour tout respira la

joie dans les mines, au retour de la *fête des galeries*¹. Hans, qui était devenu, grâce à une nourriture saine et abondante, un homme fort et bien portant, de pauvre hère et d'être malingre qu'il était, y avait déjà bu plus d'un verre de bière et se sentait le cœur joyeux. Alors les autres mineurs l'assaillirent de nouveau de questions :

« – Eh bien, Hans, aujourd'hui tu vas nous dire comment tu es devenu riche ?

« Mais Hans resta inébranlable ; et ce fut seulement en entendant les autres l'injurier et lui dire :

« – Ah ! tu es un fameux camarade ! Te voilà devenu riche, mais tu ne veux pas que nous le devenions !

« Ce fut seulement alors qu'il se crut forcé, dans son ivresse, de repousser ce reproche en racontant franchement comment tout s'était passé.

¹ Le nom exact de la fête est en allemand *Stollnbier*, mot à mot : *bière de la galerie*, parce que dans la fête des mineurs on se verse des rasades de bière.

« Lorsqu'il leur eut fait part de son secret, les mineurs furent bien étonnés et chacun, en imagination, se voyait déjà aussi riche que lui. Mais dès qu'il fut revenu à la raison, Hans s'arracha les cheveux de désespoir, à l'idée de son indiscretion, et il eut peur de la colère du gnome en songeant au serment terrible qui le liait à lui. Il opéra sa première descente en tremblant et avec une angoisse affreuse, après avoir pris un éternel congé de tous les siens qui ne savaient ce qui se passait en lui, car il n'avait jamais fait pareille chose.

« Hans n'était pas chargé d'une besogne bien difficile dans la mine ; il n'avait qu'à surveiller le moulinet, inusité maintenant, et à donner le signal aux mineurs qui devaient tourner l'engin pour remonter la tonne à minerai. Ce jour-là, ils restèrent surpris fort longtemps de ne pas recevoir d'en bas le signal convenu pour hisser la tonne. Enfin, le signal fut donné, et ils tournèrent l'engin ; mais le moulinet allait si facilement qu'ils ne pouvaient croire que ce fût une tonne de minerai qui montait. Ils interrogèrent la bure du regard, comme s'il était possible de voir clair

dans ce mystère. Chose étrange ! une lueur sortit de la mine et devint de plus en plus intense, à mesure que la tonne montait. Maintenant elle arrivait au jour : mais dans la tonne, au lieu de minerai, gisait le pauvre Hans avec l'air d'un homme étranglé. Tout autour de lui brûlaient les chandelles qu'il avait apportées au gnome, et sur le corps du malheureux se trouvait encore le dernier pain qu'il avait donné le jour même.

« Les mineurs déshabillèrent leur camarade et essayèrent de le rappeler à la vie : mais ce fut en vain ! Dans son habit de mineur il y avait un papier moisi, portant ces mots dont l'écriture était presque illisible :

« Heureux qui sait se taire !

Le bavard est un homme perdu.

S'il s'était tu, il vivrait aujourd'hui ;

La punition du gnome est une mort terrible ! »

« Trois jours après, les mineurs enterrèrent leur camarade Hans. Pour expliquer sa mort inattendue, on dit plus tard qu'il était descendu

dans la mine ayant trop chaud, et qu'il y était mort d'apoplexie. La découverte du papier et de l'inscription ne fut pas divulguée ; et lorsque plus tard on en fit la recherche, le papier manquait, et personne ne sut ce qu'il était devenu.

« Il paraît que le gnome était fâché lui-même d'être obligé d'agir ainsi contre Hans, et qu'il voulut reporter sur les fils de ce dernier le bon vouloir dont il avait été animé pour lui. Quand l'aîné descendit pour la première fois dans la mine, le gnome l'accosta spontanément et lui fit la même offre qu'à son père. Mais celui-ci, songeant au sort de son pauvre père, ne voulut pas avoir affaire au gnome capricieux, qui lui renouvela bien souvent encore ses offres de service.

« Le lendemain de l'enterrement de Hans, lorsque les mineurs redescendirent dans les mines, ils gravèrent son nom dans le roc en souvenir de leur camarade et pour que chacun eût devant les yeux sa terrible aventure.

« – Voyez, enfants ! dit le vieux mineur en terminant sa légende, c'est ainsi que récompense et que punit l'Esprit des mines ! »

Hans Christian Andersen

Ib et la petite Christine

I

La belle et claire rivière de Gudena, dans le Jutland du nord, longe un bois vaste et qui s'étend au loin dans le pays. Le terrain se relevant en dos d'âne forme comme un rempart à travers la forêt. Sur la lisière à l'ouest, se trouve une habitation de paysans, entourée d'un peu de terre arable, mais bien maigre. À travers le seigle et l'orge qui y poussent péniblement, on aperçoit partout le sable.

Il y a un certain nombre d'années, les braves gens qui demeuraient là cultivaient leur champ ; ils possédaient trois brebis, un porc et deux bœufs. Ils avaient de quoi vivre, si l'on appelle vivre se contenter du strict nécessaire. Jeppe Jaens, c'était le nom du paysan, vaquait pendant

l'été aux travaux de culture. L'hiver, il faisait des sabots. Il avait un apprenti qui, comme lui, savait confectionner ces chaussures de bois de telle façon qu'elles fussent solides en même temps que légères et qu'elles eussent bonne tournure. Ils taillaient aussi des cuillers et d'autres ustensiles, qui se vendaient bien ; et peu à peu, Jeppe Jaens arrivait à une sorte d'aisance.

Son fils unique, le petit Ib, avait alors sept ans ; il aimait à regarder son père travailler ; il essayait de l'imiter, tailladait le bois, et de temps en temps se faisait aux doigts de profondes coupures. Mais un jour il montra d'un air triomphant à ses parents deux jolis sabots tout mignons. Il dit qu'il en ferait cadeau à la petite Christine.

Qui était cette Christine ? C'était la fille du passeur d'eau ; elle était gentille et délicate comme un enfant de seigneurs ; si elle avait porté de beaux habits, personne ne se serait douté qu'elle fût née dans une cabane, sur la lande voisine.

Là demeurait son père, qui était veuf. Il

gagnait sa vie en charriant sur sa grande barque le bois à brûler qui se coupait dans la forêt et en le conduisant dans le domaine de Silkeborg et jusqu'à la ville de Randers. Il n'avait chez lui personne à qui donner Christine à garder. Aussi l'emmenait-il presque toujours dans sa barque ou dans le bois. Mais quand il lui fallait aller à la ville, il la conduisait chez Jeppe Jaens, de l'autre côté de la bruyère.

Christine avait un an de moins que le petit Ib. Les deux enfants étaient les meilleurs amis, partageaient leur pain, leurs myrtilles, faisaient ensemble des trous dans le sable. Ils trottaient partout aux environs, jouant, sautant. Un jour même, ils se hasardèrent à entrer tout seuls assez avant dans le bois ; ils y trouvèrent des œufs de bécasse, et ce fut pour eux un événement mémorable.

Ib n'avait encore jamais été ni dans la maison de Christine, ni dans la barque du batelier. Mais un jour, celui-ci l'emmena chez lui à travers la lande, pour lui faire voir le pays et la rivière. Le lendemain matin, les deux enfants furent juchés

dans la barque, tout en haut sur les fagots. Ib regardait de tous ses yeux et oubliait presque de manger son pain et ses myrtilles.

Le batelier et son compagnon poussaient la barque avec des perches. Ils suivaient le cours de l'eau et filaient rapidement à travers les lacs que forme la rivière. Ces lacs paraissaient parfois clos entièrement par les bancs de roseaux et par les chênes séculaires qui se penchaient sur l'eau. D'autres fois, on voyait de vieux aunes couchés au point de se trouver horizontalement dans la rivière, et tout entourés d'iris et de nénuphars. Cela faisait comme un îlot charmant. Les enfants ne cessaient d'admirer. Mais, lorsqu'on arriva près du château de Silkeborg, où est placé le grand barrage pour prendre les anguilles, lorsqu'ils virent l'eau se précipiter en écumant et bouillonner avec fracas à travers l'écluse, oh ! alors, Ib et Christine déclarèrent que c'était par trop beau.

En ce temps-là, il n'y avait en ce lieu ni ville ni fabriques ; on y apercevait seulement quelques bâtiments de ferme habités par une douzaine de

paysans. Ce qui animait Silkeborg, c'étaient le bruit de l'eau et les cris des canards sauvages.

Les fagots débarqués, le batelier acheta plein un panier d'anguilles et un cochon de lait fraîchement tué. Le tout fut mis dans un panier à l'arrière de la barque, puis on s'en retourna. On tendit la voile, et comme le temps était favorable, la barque remontait la rivière aussi vite que si deux chevaux l'avaient tirée.

On arriva tout près de l'endroit où habitait le compagnon du batelier. Les deux hommes devaient se rendre à l'habitation. Ils attachèrent solidement la barque au rivage, recommandèrent bien aux enfants de se tenir tranquilles et s'en allèrent.

Pendant quelques minutes, Ib et Christine ne bougèrent pas. Puis ils allèrent prendre le panier pour voir ce qu'il y avait dedans. Ils soulevèrent le couvercle du panier, où il leur fallut, pour ne pas se sentir malheureux, tirer dehors le petit cochon de lait, le tâter, le retourner. Tous deux voulaient le tripoter, et ils firent tant qu'il tomba à l'eau et fut entraîné par le courant. C'était un

événement épouvantable.

Ib, dans son effroi, ne fit qu'un bond à terre et se mit à se sauver. Christine sauta après lui en lui criant de l'emmener, et voilà les deux petits effarés qui fuient vers la forêt et disparaissent.

Bientôt ils sont au milieu des broussailles qui leur dérobent la vue de la rivière, cette rivière maudite qui emportait le petit cochon dont ils avaient espéré faire un si fameux régal. Poussés par cette pensée, ils avancent toujours. Voilà Christine qui tombe sur une racine. Elle se met à pleurer. Ib lui dit : « Un peu de courage ; notre maison est par là-bas. »

Mais il n'y avait pas du tout de maison par là. Les pauvres petits marchent toujours. Ils font craquer sous leurs pieds les feuilles sèches de l'année dernier et les branches mortes. Ils entendent tout à coup des voix d'homme perçantes et fortes ; ils s'arrêtent pour écouter. Au même moment retentit un vilain cri d'aigle qui les effraye. Ils continuent de fuir. Mais voilà qu'ils aperçoivent les plus belles myrtilles en nombre incalculable. Cette vue dissipe toute leur frayeur. Ils se mettent

à les cueillir et à les manger. Ils ont la bouche et jusqu'à la moitié des joues rouges et bleues.

Les cris d'homme recommencent dans le lointain :

« Nous serons joliment punis, dit Christine.

– Sauvons-nous chez papa, reprend Ib ; c'est par ici dans le bois. »

Ils reprennent leur marche, ils arrivent à un chemin et le suivent ; mais il ne conduisait pas à la maison de Jeppe Jaens.

La nuit vint ; il faisait bien sombre et ils avaient grand-peur. Partout régnait un profond silence. De temps en temps ils entendaient seulement les cris du hibou et de quelques autres oiseaux inconnus. Ils étaient bien fatigués ; pourtant ils avançaient toujours. Enfin ils s'égarèrent au milieu des broussailles, Christine pleurait. Ib aussi se mit à pleurer. Après avoir gémi pendant quelque temps, ils s'étendirent sur les feuilles sèches et s'endormirent.

Le soleil était déjà assez haut lorsqu'ils s'éveillèrent tout transis. À travers les arbres ils

aperçurent une colline déboisée, ils y coururent pour se réchauffer aux rayons du soleil. Ib pensait que de là-haut il découvrirait la maison de son père ; mais ils en étaient bien loin, dans une toute autre partie de la forêt. Ils grimpent tout en haut de la colline et là ils restent immobiles de surprise : ils aperçoivent en bas un beau lac d'une eau verte et transparente. Une quantité de poissons nageaient à la surface, se chauffant au soleil. À côté d'eux ils voient un noisetier, tout chargé de noisettes. Ils s'empressent d'en cueillir et de se régaler des amandes encore toutes jeunes et délicates.

Tout à coup ils s'arrêtent saisis de frayeur. Debout, près d'eux, comme si elle était sortie de dessous terre, se tient une grande vieille femme au visage brun foncé, les cheveux luisants, le blanc des yeux brillant comme l'ont les négresses. Elle a sur le dos un sac, à la main un bâton noueux. C'est une bohémienne. Elle leur parle, mais ils ont de la peine à se remettre et ne comprennent pas d'abord ce qu'elle leur dit. Elle leur montre trois grosses noisettes qu'elle a dans la main. Elle leur répète que ce sont des noisettes

magiques qui contiennent les plus magnifiques choses du monde.

Ib ose enfin la regarder en face. Elle parlait avec tant de douceur qu'il reprend courage et demande si elle veut lui donner ces noisettes. Elle lui en fait cadeau et se met à en cueillir d'autres sur le noisetier. Ib et Christine regardaient les trois noisettes avec de grands yeux.

« Dans celle-là, dit Ib, y aurait-il bien une voiture à deux chevaux ?

– Il s'y trouve un carrosse doré tiré par deux chevaux d'or, répondit la bohémienne.

– Alors, donne-la-moi », dit Christine. Et Ib la lui donne. La femme la lui serre dans un nœud de son fichu.

« Et dans celle-ci, reprend Ib, y aurait-il un aussi joli fichu que celui que Christine a autour du cou ?

– Il y en a dix plus beaux, reprend la grande femme, et de plus une quantité de belles robes, de souliers brodés, un chapeau garni d'un voile de dentelle.

– Alors, il me la faut aussi ! » s'écria Christine. Ib la lui donne généreusement.

Restait la troisième ; elle était toute noire : « Celle-là, dit la petite Christine, tu dois la garder ; elle est bien belle aussi.

– Mais qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda Ib à la bohémienne.

– Ce qu'il y a de mieux dans les trois », répond celle-ci.

Il serre précieusement sa noisette. La femme leur promet de les ramener dans le bon chemin qui les conduirait à leur maison. Ils la suivent, mais dans une toute autre direction que celle qu'ils auraient dû prendre. Il ne faut pas supposer, cependant, que la bohémienne voulut voler les enfants à leurs parents. Elle se trompait peut-être elle-même.

Au milieu du sentier survient le garde de la forêt. Il reconnaît Ib et le ramène avec la petite chez Jeppe Jaens. Là on était dans les angoisses à cause d'eux. On leur pardonna, néanmoins, après leur avoir bien expliqué combien sévèrement ils

méritaient d'être punis, d'abord pour avoir laissé tomber à l'eau le cochon de lait, ensuite et surtout pour s'être enfuis dans le bois.

On reconduisit Christine chez son père. Ib resta dans la maisonnette sur la lisière de la forêt. La première chose qu'il fit le soir quand il fut seul fut de tirer de sa poche la noisette qui renfermait une chose de plus de valeur qu'un carrosse doré ! Il la place avec précaution entre la porte entrouverte et le gond, et pousse la porte. La coquille se casse. Il n'y avait plus d'amande, un ver l'avait mangée. On y voyait quelque chose qui ressemblait à du tabac à priser ou à un peu de terre noirâtre.

« C'est ce que j'avais pensé tout de suite, se dit Ib. Comment y aurait-il eu place dans cette petite noisette pour de si belles choses, pour ce qu'il y a de mieux ? Christine ne trouvera pas plus que moi ses beaux habits et son carrosse doré traîné par deux chevaux d'or. »

II

L'hiver arriva et ensuite le printemps, et il se passa plusieurs années. Ib devait faire sa première communion et être confirmé ; il fut mis pendant un hiver chez le pasteur du village le plus proche, pour recevoir l'instruction religieuse. Vers cette époque, le batelier vint voir les parents d'Ib et leur apprit que Christine allait entrer en condition. C'était une bonne fortune qui s'offrait : Christine entra chez les meilleurs gens du monde, les propriétaires de l'auberge d'Herning, située bien loin à l'ouest, à plusieurs lieues de distance de la forêt.

Là, elle aurait à les aider dans les soins du ménage et à servir les pratiques. Elle y resterait pour faire sa première communion. Si alors elle s'était montrée laborieuse et gentille, comme il n'y avait pas à en douter, les bonnes gens avaient l'intention de la garder comme leur propre fille.

On alla chercher Ib pour qu'il pût dire adieu à

Christine, car on les appelait les petits fiancés. Au moment du départ, Christine montra à Ib les deux noisettes qu'il lui avait données dans le bois. Elle ajouta qu'elle conservait également avec soin dans sa cassette les jolis petits sabots qu'il avait façonnés étant enfant et dont il lui avait fait cadeau. Là-dessus on se quitta.

Ib fut donc confirmé. Ib revint auprès de sa mère ; son père était mort. Il devint un habile sabotier. L'été, il cultivait le champ, épargnant à sa mère la dépense du laboureur.

De loin en loin seulement, on apprenait quelque chose de Christine par un facteur ou par un colporteur. Elle se trouvait très bien chez le riche aubergiste. Lorsqu'elle reçut la confirmation, elle écrivit une belle grande lettre à son père ; elle y mit des compliments pour Ib et sa mère. Elle y racontait que sa maîtresse lui avait fait cadeau de six chemises neuves et d'une belle robe qui n'avait presque point été portée. C'étaient là de bien bonnes nouvelles.

Le printemps suivant, on frappa à la porte de la mère d'Ib : ce n'était autre que le batelier et

Christine. La jeune fille était venue en visite pour un jour ; elle avait profité de l'occasion d'une voiture de l'auberge envoyée à proximité de la maison de son père. Elle était jolie comme une demoiselle de la ville. Elle portait une belle robe qui lui allait très bien, car elle avait été faite à sa mesure : celle-là n'était pas une vieille robe de sa maîtresse.

Christine était donc là magnifiquement parée. Ib avait ses habits de tous les jours. Il ne put prononcer une parole. Cependant il prit la main de la jeune fille et la retint dans la sienne. Il se sentait bien heureux, mais il lui était impossible de mettre sa langue en mouvement. Pour Christine, c'était tout le contraire ; elle ne cessait de jaser et de raconter, et elle embrassa Ib sans le moindre embarras.

« Ne m'as-tu donc pas reconnue tout de suite ? lui dit-elle quand ils furent seuls ; tu es resté muet comme un poisson. » Ib, en effet, demeurait comme bouleversé, tenant toujours la main de Christine. Enfin il recouvra la parole : « C'est, dit-il, que tu es devenue une demoiselle si

élégante, tandis que me voilà fagoté comme un pauvre paysan. Mais si tu savais combien j'ai pensé souvent à toi et à nos jeunes années ! »

Et ils allèrent se promener, en se donnant le bras, vers le terrain qui s'élevait derrière la maison. Ils considéraient les alentours, la rivière, la forêt, les collines couvertes de bruyère, Ib pensait plus qu'il ne parlait ; mais lorsqu'ils rentrèrent, il était devenu évident pour lui que Christine devait être sa femme. On les avait toujours appelés les petits fiancés. L'affaire lui paraissait conclue ; ils étaient promis l'un à l'autre bien qu'aucun d'eux ne s'en fût jamais expliqué. Il fallait que Christine retournât le soir même au village, où la voiture devait la prendre le lendemain matin de bonne heure. Son père et Ib la reconduisirent. Il faisait une belle nuit : la lune et les étoiles brillaient au ciel. Lorsqu'ils furent arrivés et que Ib reprit la main de la jeune fille, il ne savait plus comment se séparer d'elle. Il ne quittait pas des yeux son doux visage. Il prononça avec effort, mais du fond du cœur, ces mots : « Si tu n'es pas trop habituée à l'élégance, petite Christine, si tu peux te faire à demeurer

dans la maison de ma mère comme ma femme, nous nous marierons un jour. Mais nous pouvons encore attendre.

– C’est cela, répondit-elle en lui serrant la main. Ne nous pressons pas trop. J’ai confiance en toi et je crois bien que je t’aime ; mais je veux m’en assurer. »

Il l’embrassa tendrement et on se quitta. En rentrant, il dit au batelier que lui et Christine étaient tout comme fiancés, et cette fois pour de bon. Le père répondit qu’il n’avait jamais désiré autre chose. Il accompagna Ib chez sa mère et y resta fort tard dans la soirée, et on ne s’entretint que du futur mariage.

Une année se passa. Deux lettres furent échangées entre Ib et Christine. « Fidèle jusqu’à la mort », c’est ce qu’on y lisait au bas.

Un jour le batelier vint voir Ib et lui apporter des compliments de Christine. Puis il se mit à raconter beaucoup de choses, mais sans beaucoup de suite et avec embarras. Voilà ce qu’enfin Ib put y comprendre :

Christine était devenue encore plus jolie. Tout le monde la choyait et l'aimait. Le fils de l'aubergiste, qui avait une belle place dans un grand établissement à Copenhague, était venu en visite à Herning. Il avait trouvé la jeune fille charmante et il avait su lui plaire. Les parents étaient enchantés que les jeunes gens se convinssent. Mais Christine n'avait pas oublié combien Ib la chérissait. Aussi était-elle prête à repousser son bonheur.

Sur ces mots, le batelier se tut, plus embarrassé qu'au commencement.

Ib avait entendu tout cela sans souffler mot ; mais il était devenu plus blanc que la muraille. Enfin il secoua la tête et balbutia : « Non, Christine ne doit pas repousser son bonheur.

– Eh bien, dit le batelier, écris-lui quelques mots. »

Il s'assit et prit plume et papier. Après avoir bien réfléchi, il écrivit quelques mots qu'il effaça aussitôt. Il en traça d'autres qu'il biffa encore. Alors il déchira la feuille et écrivit sur une autre qu'il déchira de même. Ce n'est que le lendemain

qu'il arriva à écrire sans rature la lettre suivante, qu'il remit au batelier et qui parvint à Christine :

« J'ai lu la lettre que tu as écrite à ton père. J'y apprends que tout s'est jusqu'ici arrangé à souhait pour toi et que tu peux même être encore plus heureuse. Interroge ton cœur, Christine, et réfléchis au sort qui t'attend si tu te maries avec moi. Ce que je possède est bien peu de chose. Ne pense pas à moi ni à ce que je pourrais éprouver, mais songe à ton salut éternel. Tu n'es liée envers moi par aucune promesse, et si, dans ton cœur, tu en avais prononcé une en ma faveur, je t'en délie. Que le bonheur répande sur toi, Christine, ses plus riches dons ! Le bon Dieu saura bien procurer des consolations à mon cœur.

« Ton ami à jamais dévoué,

« Ib. »

Christine trouva que c'était d'un bien brave garçon. Au mois de novembre ses bans furent publiés, et elle partit ensuite pour Copenhague

avec sa future belle-mère. Le mariage devait avoir lieu dans la capitale que le fiancé, à cause de ses affaires, ne pouvait quitter. En chemin, elle fut rejointe par son père. Elle s'informa de ce que devenait Ib. Le batelier ne l'avait pas revu, mais il avait appris de sa vieille mère qu'il était très taciturne, tout absorbé en lui-même.

Dans ses réflexions, Ib s'était souvenu des trois noisettes que lui avait données la bohémienne. Les deux où devaient se trouver le carrosse aux chevaux dorés et les superbes habillements, il en avait fait cadeau à Christine ; et, en effet, elle allait posséder toutes ces choses merveilleuses. Pour lui, la prédiction s'accomplissait aussi : il avait eu en partage de la terre noire. « C'était ce qu'il y avait de mieux », avait dit la bohémienne.

« Comme elle devinait juste ! pensait Ib : la terre la plus noire, le tombeau le plus sombre, n'est-ce pas ce qui me convient le mieux ? »

Plusieurs années s'écoulèrent, pas beaucoup cependant ; mais elles firent à Ib l'effet d'un siècle. Le vieil aubergiste mourut, puis sa femme.

Ils laissèrent à leur fils unique des milliers d'écus. Alors Christine eut un beau carrosse et de magnifiques robes à foison.

Deux ans passèrent encore. Le batelier resta presque sans nouvelles de sa fille. Enfin arriva une longue lettre d'elle. Tout était bien changé. Ni elle ni son mari n'avaient su gérer leur richesse. On eût dit que la bénédiction de Dieu n'y était pas. Ils commençaient à être dans la gêne.

La bruyère refleurit de nouveau pour recommencer à se dessécher. La neige vint s'abattre sur la forêt qui protégeait la maison d'Ib contre la violence du vent. Puis le printemps ramena le soleil. Ib laboura son champ. Sa charrue rencontra tout à coup un obstacle très résistant. Il fouilla la terre et en retira comme un grand et gros copeau noir ; mais à l'endroit où le fer l'avait touché, il brillait au soleil. C'était un bracelet d'or massif qui provenait d'un tombeau de géant. En creusant, il trouva encore d'autres pièces de la parure d'un héros des temps antiques. Il montra le tout au pasteur, qui

l'adressa au bailli avec quelques mots de recommandation.

« Ce que tu as trouvé dans la terre, lui dit le bailli, c'est ce qu'il y a de plus rare et de mieux.

– Il entend sans doute que c'est tout ce qu'il y a de mieux pour un homme comme moi, se dit Ib amèrement. C'est égal, puisque ces objets sont considérés comme ce qu'il y a de mieux, la bohémienne avait prédit juste en tout. »

Sur le conseil du bailli, Ib partit pour porter son trésor au musée de Copenhague. Lui qui n'avait passé que rarement la rivière qui coulait tout près de sa maison, il regarda ce voyage comme une traversée au delà de l'Océan.

Il arriva à Copenhague, où il reçut une forte somme, six cents écus. Il se promena ensuite dans la grande ville, qu'il voulait quitter dès le lendemain matin par le bateau qui l'avait amené. Le soir il s'égara dans un dédale de rues et se trouva dans le faubourg de Christianshavn. Il entra dans une ruelle de pauvre apparence. Il n'y vit personne. Pourtant une petite fille sortit d'une des maisons les plus misérables. Il lui demanda

par où il devait prendre pour retrouver son chemin. L'enfant le regarda d'un air craintif et se mit à sangloter. Saisi de compassion, il interrogea la petite sur ce qui causait son chagrin. Elle murmura quelques paroles qu'il ne comprit point. Ils firent quelques pas et furent alors sous un réverbère dont la lumière tombait juste sur le visage de l'enfant. Il se sentit tout bouleversé : il voyait devant lui Christine, absolument comme elle était dans ses jeunes années. Il ne pouvait pas s'y tromper : ces traits étaient trop bien gravés dans sa mémoire.

Il dit à l'enfant de le conduire chez elle, et l'enfant, lui voyant un air si bon, cesse de pleurer et rentre avec lui dans la pauvre maison. Ils montent un vilain escalier étroit et branlant. Tout en haut sous les toits, ils pénètrent dans un galetas. L'air y est lourd et malsain. Il n'y a pas de lumière. On entend quelqu'un respirer péniblement dans un coin et pousser des soupirs de douleur. Ib prend une allumette et, à la lueur qu'il en tire, il aperçoit sur un pauvre grabat une femme, la mère de l'enfant : « Puis-je vous être utile à quelque chose, dit-il. La petite m'a amené

ici, mais je suis étranger dans la ville. Ne connaissez-vous pas de voisin ou d'autres personnes que je pourrais appeler à votre aide ? »

En même temps, voyant que la tête de la malade avait glissé de l'oreiller, il la releva et l'y plaça. Il regarda alors le visage de l'infortunée : c'était Christine, autrefois la reine de la bruyère !

Depuis longtemps Ib n'avait pas entendu parler d'elle. On évitait de prononcer son nom devant lui, pour ne pas réveiller de pénibles souvenirs, d'autant plus qu'on ne recevait que de fâcheuses nouvelles. Son mari avait perdu la tête après avoir hérité des richesses laissées par ses parents ; il les avait crues inépuisables. Il avait renoncé à sa place et s'était mis à courir les pays étrangers, menant un train de grand seigneur. Revenu à Copenhague, il avait continué ses dépenses. Lorsque l'argent lui manqua, il fit des dettes. Il s'enfonça de plus en plus dans la ruine. Ses amis et compagnons, qui l'avaient bravement aidé à manger son bien, lui tournèrent le dos, en disant qu'il avait par ses folies mérité son malheur. Un matin, on trouva son corps dans le

canal.

Depuis longtemps déjà Christine avait la mort dans l'âme. Son plus jeune enfant, venu au monde au milieu de la misère, avait succombé. Il lui restait une fille, la petite Christine, celle qu'Ib venait de rencontrer. La mère et l'enfant vivaient dans ce misérable réduit, abandonnées, souffrant la faim et le froid. La maladie était venue accabler la malheureuse Christine.

Ib l'entendit murmurer : « Je vais donc mourir et laisser cette pauvre enfant sans rien, sans protecteur. Que deviendra-t-elle ? » Épuisée, elle cessa de parler. Ib alluma un bout de chandelle qu'il découvrit, et la chambre fut un peu éclairée. Il considérait la petite fille et y retrouvait de plus en plus distinctement les traits de Christine à cet âge-là, et aussitôt il sentit que cette petite qu'il venait de voir pour la première fois, il la chérissait tendrement pour l'amour de la mère.

La mourante l'aperçut ; ses yeux s'ouvrirent tout grands. Le reconnut-elle ? Il ne le sut jamais. Peu d'instant après, elle s'éteignit sans avoir proféré une parole.

Nous voilà de nouveau dans le bois près de la rivière de Gudena. La bruyère est défleurie. Les tempêtes d'automne poussent avec fracas les feuilles sèches par-dessus la lande jusqu'à la hutte du batelier où des étrangers demeurent. Mais à l'abri d'une élévation de terrain, et protégée par de grands arbres, la maison de Jeppe Jaens est toute recrépie et toute blanche. À l'intérieur flambe un grand feu. Si le soleil est caché par les nuages, le logis est égayé par les yeux brillants d'une jolie enfant. Quand elle remue ses lèvres roses et souriantes, on croirait entendre le chant des oiseaux. La vie et la joie règnent avec elle dans la maison. La petite dort en ce moment sur les genoux d'Ib, qui est pour elle en même temps un père et une mère. Sa mère repose au cimetière de Copenhague ; l'enfant se souvient d'elle à peine. Ib a acquis de l'aisance ; son travail n'a pas été stérile, il a fait fructifier l'or qu'il a retiré du sein de la terre, et il a retrouvé la petite Christine !

Caquets d'enfants

I

Chez le plus riche négociant de la ville, une troupe d'enfants était réunie, enfants de familles opulentes, enfants de gens de qualité. Le négociant avait reçu de l'instruction ; il avait passé ses examens. Ainsi l'avait voulu son brave homme de père qui avait commencé par être marchand de bestiaux. Tous deux étaient actifs et honnêtes, et tous deux avaient prospéré.

Le négociant, en même temps qu'il était intelligent et habile, avait du cœur. Mais on parlait beaucoup plus de sa fortune que de son cœur. Il venait chez lui des personnes comme il faut, des personnes de noble origine, des personnes distinguées par leur esprit. Il y en avait qui avaient à la fois l'esprit et la naissance ; il y

en avait qui n'avaient ni naissance ni esprit.

Ce soir-là, une réunion d'enfants avait lieu chez les négociants. Ces petits êtres bavardaient tant et plus, et disaient tout franchement ce qu'ils pensaient.

Parmi eux se trouvait une petite fille merveilleusement belle. Mais qu'elle était orgueilleuse ! C'était la faute des domestiques qui la flattaient et la gâtaient. Ses parents étaient pleins de bon sens, au contraire, et n'étaient pas plus fiers de leur noblesse qu'il ne convient. Le père était chambellan. C'est une haute position sans doute. La petite le savait :

« Je suis un enfant de la chambre du roi », disait-elle à ses camarades. Elle aurait aussi bien pu être un enfant de la cave. Par elle-même qu'y pouvait-elle ? Elle ne cessait de répéter aux autres enfants qu'elle était née, bien née. « Si l'on n'est pas *né*, ajoutait-elle, c'est un malheur irréparable. On ne peut arriver à rien. Qu'on sache lire et écrire, qu'on apprenne bien ses leçons, c'est peine perdue : il n'y a rien à y faire. Et quant à

ceux qui ont un *sen*¹ à leur nom : oh ! ceux-là ne deviendront jamais quoi que ce soit. Quand on se trouve auprès d'eux, il faut tenir ses poings sur la hanche pour les écarter. »

Et elle appuyait ses jolies petites mains contre ses hanches, et se faisait les coudes tout pointus, afin de montrer comment il fallait écarter les roturiers. Que ses bras étaient mignons, et quelle délicieuse enfant cela faisait ! La petite fille du négociant n'entendit pas ce propos sans colère. Son père s'appelait Petersen ; elle ne voulait pas qu'on traitât ainsi les *sen*, et, prenant le ton le plus hautain qu'elle put, elle dit :

« Sais-tu bien que mon père est assez riche pour acheter cent écus de bonbons, et les jeter aux enfants de la rue ? Ton père à toi, le pourrait-il ?

– Mais, reprit la fille d'un homme de lettres, mon papa peut mettre le tien, et tous les autres, dans sa gazette. Tout le monde le craint, lui et son

¹ *Sen*, en danois, veut dire fils; c'est une des terminaisons les plus fréquentes des noms roturiers.

journal ; maman prétend qu'il est une puissance. »

La petite marmaille se rengorgeait, se donnait des airs altiers, se toisait et prenait des attitudes de princesse à qui mieux mieux.

Hors du salon, un pauvre garçon regardait, à travers la porte entrebâillée, les merveilles de la fête. Il était si peu de chose en ce monde, qu'il ne lui était pas permis d'entrer. Il avait aidé la cuisinière à tourner la broche, et, pour récompense, on lui avait permis d'aller regarder l'assemblée de ces beaux enfants habillés avec tant d'élégance. C'était déjà un grand bonheur pour lui.

« Si je pouvais être un des leurs ? » pensait-il. Il entendit ce que disaient les petites filles, et il se sentit accablé de tristesse. Ses pauvres parents n'avaient ni titre, ni trésor, ni journal, ni rien ; et qui pis était, le nom de son père et le sien étaient en *sen* ; il n'y avait donc pas d'espoir, il ne deviendrait jamais rien au monde. Pourtant il lui semblait impossible qu'il ne fût pas *né*, puisqu'on lui avait dit le jour de sa naissance ; mais il paraît

que cela ne suffisait pas.

Voilà ce qui se passa ce soir-là.

II

Bien des années s'écoulèrent. Tous ces enfants devinrent grands. Dans la ville s'est élevée une maison magnifique, ou plutôt un palais, rempli d'objets d'art merveilleux et de vrais trésors. Tous les habitants désirent le visiter, et c'est un honneur d'y être admis. Du dehors il vient une foule de personnages pour admirer ces belles choses. Ce palais est la demeure d'un de ces enfants dont nous venons de parler. Auquel d'entre eux appartient-il ?

Il appartient au pauvre petit garçon qui jadis écoutait derrière la porte. Ce petit garçon est devenu quelque chose, bien que son nom fût en *sen*. C'est Thorwaldsen, le célèbre sculpteur.

Et les trois autres, ces fillettes que la

naissance, que la richesse, que l'influence de leurs parents rendaient si vaines, que sont-elles devenues ? Je ne sais trop. Elles sont dans la foule inconnue. Elles n'ont pas mal tourné sans doute, puisque la nature les avait bien douées ; mais elles peuvent voir que tout ce qu'elles dirent ce soir-là, ce n'étaient que des caquets d'enfants.

Les aventures du chardon

Devant un riche château seigneurial s'étendait un beau jardin, bien tenu, planté d'arbres et de fleurs rares. Les personnes qui venaient rendre visite au propriétaire exprimaient leur admiration pour ces arbustes apportés des pays lointains, pour ces parterres disposés avec tant d'art ; et l'on voyait aisément que ces compliments n'étaient pas de leur part de simples formules de politesse. Les gens d'alentour, habitants des bourgs et des villages voisins venaient le dimanche demander la permission de se promener dans les magnifiques allées. Quand les écoliers se conduisaient bien, on les menait là pour les récompenser de leur sagesse.

Tout contre le jardin, mais en dehors, au pied de la haie de clôture, on trouvait un grand et vigoureux chardon ; de sa racine vivace poussait des branches de tous côtés, il formait à lui seul

comme un buisson. Personne n'y faisait pourtant la moindre attention, hormis le vieil âne qui traînait la petite voiture de la laitière. Souvent la laitière l'attachait non loin de là, et la bête tendait tant qu'elle pouvait son long cou vers le chardon, en disant : « Que tu es donc beau !... tu es à croquer ! » Mais le licou était trop court, et l'âne en était pour ses tendres coups d'œil et pour ses compliments.

Un jour une nombreuse société est réunie au château. Ce sont toutes personnes de qualité, la plupart arrivant de la capitale. Il y a parmi elles beaucoup de jolies jeunes filles. L'une d'elles, la plus jolie de toutes, vient de loin. Originnaire d'Écosse, elle est d'une haute naissance et possède de vastes domaines, de grandes richesses. C'est un riche parti : « Quel bonheur de l'avoir pour fiancée ! » disent les jeunes gens, et leurs mères disent de même.

Cette jeunesse s'ébat sur les pelouses, joue au ballon et à divers jeux. Puis on se promène au milieu des parterres, et, comme c'est l'usage dans le Nord, chacune des jeunes filles cueille une

fleur et l'attache à la boutonnière d'un des jeunes messieurs. L'étrangère met longtemps à choisir sa fleur ; aucune ne paraît être à son goût. Voilà que ses regards tombent sur la haie, derrière laquelle s'élève le buisson de chardons avec ses grosses fleurs rouges et bleues.

Elle sourit et prie le fils de la maison d'aller lui en cueillir une : « C'est la fleur de mon pays, dit-elle, elle figure dans les armes d'Écosse ; donnez-la-moi, je vous prie. »

Le jeune homme s'empresse d'aller cueillir la plus belle, ce qu'il ne fit pas sans se piquer fortement aux épines. La jeune Écossaise lui met à la boutonnière cette fleur vulgaire, et il s'en trouve singulièrement flatté. Tous les autres jeunes gens auraient volontiers échangé leurs fleurs rares contre celle offerte par la main de l'étrangère. Si le fils de la maison se rengorgeait, qu'était-ce donc du chardon ? Il ne se sentait pas d'aise ; il éprouvait une satisfaction, un bien-être, comme lorsque après une bonne rosée, les rayons du soleil venaient le réchauffer.

« Je suis donc quelque chose de bien plus

relevé que je n'en ai l'air, pensait-il en lui-même. Je m'en étais toujours douté. À bien dire, je devrais être en dedans de la haie et non pas au dehors. Mais, en ce monde, on ne se trouve pas toujours placé à sa vraie place. Voici du moins une de mes filles qui a franchi la haie et qui même se pavane à la boutonnière d'un beau cavalier. »

Il raconta cet événement à toutes les pousses qui se développèrent sur son tronc fertile, à tous les boutons qui surgirent sur ses branches. Peu de jours s'étaient écoulés lorsqu'il apprit, non par les paroles des passants, non par les gazouillements des oiseaux, mais par ces mille échos qui, lorsqu'on laisse les fenêtres ouvertes, répandent partout ce qui se dit dans l'intérieur des appartements, il apprit, disons-nous, que le jeune homme qui avait été décoré de la fleur de chardon par la belle Écossaise avait aussi obtenu son cœur et sa main.

« C'est moi qui les ai unis, c'est moi qui ai fait ce mariage ! » s'écria le chardon, et plus que jamais, il raconta le mémorable événement à

toutes les fleurs nouvelles dont ses branches se couvraient.

« Certainement, se dit-il encore, on va me transplanter dans le jardin, je l'ai bien mérité. Peut-être même serai-je mis précieusement dans un pot où mes racines seront bien serrées dans du bon fumier. Il paraît que c'est là le plus grand honneur que les plantes puissent recevoir. »

Le lendemain, il était tellement persuadé que les marques de distinction allaient pleuvoir sur lui, qu'à la moindre de ses fleurs, il promettait que bientôt on les mettrait tous dans un pot de faïence, et que pour elle, elle ornerait peut-être la boutonnière d'un élégant, ce qui était la plus rare fortune qu'une fleur de chardon pût rêver.

Ces hautes espérances ne se réalisèrent nullement ; point de pot de faïence ni de terre cuite ; aucune boutonnière ne se fleurit plus aux dépens du buisson. Les fleurs continuèrent de respirer l'air et la lumière, de boire les rayons du soleil le jour, et la rosée la nuit ; elles s'épanouirent et ne reçurent que la visite des abeilles et des frelons qui leur dérobaient leur

suc.

« Voleurs, brigands ! s'écriait le chardon indigné, que ne puis-je vous transpercer de mes dards ! Comment osez-vous ravir leur parfum à ces fleurs qui sont destinées à orner la boutonnière des galants ! »

Quoi qu'il pût dire, il n'y avait pas de changement dans sa situation. Les fleurs finissaient par laisser pencher leurs petites têtes. Elles pâlissaient, se fanaient ; mais il en poussait toujours de nouvelles : à chacune qui naissait, le père disait avec une inaltérable confiance : « Tu viens comme marée en carême, impossible d'éclorre plus à propos. J'attends à chaque minute le moment où nous passerons de l'autre côté de la haie. »

Quelques marguerites innocentes, un long et maigre plantin qui poussaient dans le voisinage, entendaient ces discours, et y croyaient naïvement. Ils en conçurent une profonde admiration pour le chardon, qui, en retour, les considérait avec le plus complet mépris.

Le vieil âne, quelque peu sceptique par nature,

n'était pas aussi sûr de ce que proclamait avec tant d'assurance le chardon. Toutefois, pour parer à toute éventualité, il fit de nouveaux efforts pour attraper ce cher chardon avant qu'il fût transporté en des lieux inaccessibles. En vain il tira sur son licou ; celui-ci était trop court et il ne put le rompre.

À force de songer au glorieux chardon qui figure dans les armes d'Écosse, notre chardon se persuada que c'était un de ses ancêtres ; qu'il descendait de cette illustre famille et était issu de quelque rejeton venu d'Écosse en des temps reculés. C'étaient là des pensées élevées, mais les grandes idées allaient bien à un grand chardon comme il était, et qui formait un buisson à lui tout seul.

Sa voisine, l'ortie, l'approuvait fort... « Très souvent, dit-elle, on est de haute naissance sans le savoir ; cela se voit tous les jours. Tenez, moi-même, je suis sûre de n'être pas une plante vulgaire. N'est-ce pas moi qui fournis la plus fine mousseline, celle dont s'habillent les reines ? »

L'été se passe, et ensuite l'automne. Les

feuilles des arbres tombent. Les fleurs prennent des teintes plus foncées et ont moins de parfum. Le garçon jardinier, en recueillant les tiges séchées, chante à tue-tête :

Amont, aval ! En haut, en bas !

C'est là tout le cours de la vie !

Les jeunes sapins du bois recommencent à penser à Noël, à ce beau jour où on les décore de rubans, de bonbons et de petites bougies. Ils aspirent à ce brillant destin, quoiqu'il doive leur en coûter la vie.

« Comment, je suis encore ici ! dit le chardon, et voilà huit jours que les noces ont été célébrées ! C'est moi pourtant qui ai fait ce mariage, et personne n'a l'air de penser à moi, pas plus que si je n'existais point. On me laisse pour reverdir. Je suis trop fier pour faire un pas vers ces ingrats, et d'ailleurs, le voudrais-je, je ne puis bouger. Je n'ai rien de mieux à faire qu'à patienter encore. »

Quelques semaines se passèrent. Le chardon restait là, avec son unique et dernière fleur ; elle était grosse et pleine, on eût presque dit une fleur d'artichaut ; elle avait poussé près de la racine, c'était une fleur robuste. Le vent froid souffla sur elle ; ses vives couleurs disparurent ; elle devint comme un soleil argenté.

Un jour le jeune couple, maintenant mari et femme, vint se promener dans le jardin. Ils arrivèrent près de la haie, et la belle Écossaise regarda par delà dans les champs : « Tiens ! dit-elle, voilà encore le grand chardon, mais il n'a plus de fleurs !

– Mais si, en voilà encore une, ou du moins son spectre, dit le jeune homme en montrant le calice desséché et blanchi.

– Tiens, elle est fort jolie comme cela ! reprit la jeune dame. Il nous la faut prendre, pour qu'on la reproduise sur le cadre de notre portrait à tous deux. »

Le jeune homme dut franchir de nouveau la haie et cueillir la fleur fanée. Elle le piqua de la bonne façon : ne l'avait-il pas appelée un

spectre ? Mais il ne lui en voulut pas : sa jeune femme était contente. Elle rapporta la fleur dans le salon. Il s'y trouvait un tableau représentant les jeunes époux : le mari était peint une fleur de chardon à sa boutonnière. On parla beaucoup de cette fleur et de l'autre, la dernière, qui brillait comme de l'argent et qu'on devait ciseler sur le cadre.

L'air emporta au loin tout ce qu'on dit.

« Ce que c'est que la vie, dit le chardon : ma fille aînée a trouvé place à une boutonnière, et mon dernier rejeton a été mis sur un cadre doré. Et moi, où me mettra-t-on ? »

L'âne était attaché non loin : il louchait vers le chardon : « Si tu veux être bien, tout à fait bien, à l'abri de la froidure, viens dans mon estomac, mon bijou. Approche ; je ne puis arriver jusqu'à toi, ce maudit licou n'est pas assez long. »

Le chardon ne répondit pas à ces avances grossières. Il devint de plus en plus songeur, et, à force de tourner et retourner ses pensées, il aboutit, vers Noël, à cette conclusion qui était bien au-dessus de sa basse condition : « Pourvu

que mes enfants se trouvent bien là où ils sont, se dit-il ; moi, leur père, je me résignerai à rester en dehors de la haie, à cette place où je suis né.

– Ce que vous pensez là vous fait honneur, dit le dernier rayon de soleil. Aussi vous en serez récompensé.

– Me mettra-t-on dans un pot ou sur un cadre ? demanda le chardon.

– On vous mettra dans un conte », eut le temps de répondre le rayon avant de s'éclipser.

Le schilling d'argent

I

Il y avait une fois un schilling. Lorsqu'il sortit de la Monnaie, il était d'une blancheur éblouissante ; il sauta, tinta : « Hourrah ! dit-il, me voilà parti pour le vaste monde ! » Et il devait, en effet, parcourir bien des pays.

Il passa dans les mains de diverses personnes. L'enfant le tenait ferme avec ses menottes chaudes. L'avare le serrait convulsivement dans ses mains froides. Les vieux le tournaient, le retournaient, Dieu sait combien de fois, avant de le lâcher. Les jeunes gens le faisaient rouler avec insouciance.

Notre schilling était d'argent de bon aloi, presque sans alliage. Il y avait déjà un an qu'il trottait par le monde, sans avoir quitté encore le

pays où on l'avait monnayé. Un jour enfin il partit en voyage pour l'étranger. Son possesseur l'emportait par mégarde. Il avait résolu de ne prendre dans sa bourse que de la monnaie du pays où il se rendait. Aussi fut-il surpris de retrouver, au moment du départ, ce schilling égaré. « Ma foi, gardons-le, se dit-il, là-bas il me rappellera le pays ! » Il laissa donc retomber au fond de la bourse le schilling, qui bondit et résonna joyeusement.

Le voilà donc parmi une quantité de camarades étrangers qui ne faisaient qu'aller et venir. Il en arrivait toujours de nouveaux avec des effigies nouvelles, et ils ne restaient guère en place. Notre schilling, au contraire, ne bougeait pas. On tenait donc à lui : c'était une honorable distinction.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées : le schilling avait fait déjà bien du chemin à travers le monde, mais il ne savait pas du tout où il se trouvait. Les pièces de monnaie qui survenaient lui disaient les unes qu'elles étaient françaises, les autres qu'elles étaient italiennes. Telle qui

entraît lui apprit qu'on arrivait en telle ville ; telle autre qu'on arrivait dans telle autre ville. Mais c'était insuffisant pour se faire une idée du beau voyage qu'il faisait. Au fond du sac on ne voit rien, et c'était le cas de notre schilling.

Il s'avisa un jour que la bourse n'était pas bien fermée. Il glissa vers l'ouverture pour tâcher d'apercevoir quelque chose. Mal lui prit d'être trop curieux. Il tomba dans la poche du pantalon ; quand le soir son maître se déshabilla, il en retira sa bourse, mais y laissa le schilling. Le pantalon fut mis dans l'antichambre, avec les autres habits, pour être brossé par le garçon d'hôtel. Le schilling s'échappa de la poche et roula par terre ; personne ne l'entendit, personne ne le vit.

Le lendemain, les habits furent rapportés dans la chambre. Le voyageur les revêtit, quitta la ville, laissant là le schilling perdu. Quelqu'un le trouva et le mit dans son gousset, pensant bien s'en servir.

« Enfin, dit le schilling, je vais donc circuler de nouveau et voir d'autres hommes, d'autres mœurs et d'autres usages que ceux de mon

pays ! »

Lorsqu'il fut sur le point de passer en de nouvelles mains, il entendit ces mots : « Qu'est-ce que cette pièce ? Je ne connais pas cette monnaie. C'est probablement une pièce fausse ; je n'en veux pas : elle ne vaut rien. »

C'est en ce moment que commencent en réalité les aventures du schilling, et voici comme il racontait plus tard à ses camarades les traverses qu'il avait essuyées.

II

« Elle est fausse, elle ne vaut rien ! » À ces mots, disait le schilling, je vibraï d'indignation. Ne savais-je pas bien que j'étais de bon argent, que je sonnais bien, et que mon empreinte était loyale et authentique ? Ces gens se trompent, pensais-je ; ou plutôt ce n'est pas de moi qu'ils parlent. Mais non, c'était bien de moi-même qu'il s'agissait, c'était bien moi qu'ils accusaient

d'être une pièce fausse !

« Je la passerai ce soir à la faveur de l'obscurité », se dit l'homme qui m'avait ramassé.

« C'est ce qu'il fit en effet ; le soir on m'accepta sans mot dire. Mais le lendemain on recommença à m'injurier de plus belle : « Mauvaise pièce, disait-on, tâchons de nous en débarrasser. »

« Je tremblais entre les doigts des gens qui cherchaient à me glisser furtivement à autrui.

« Malheureux que je suis ! m'écriais-je. À quoi me sert-il d'être si pur de tout alliage, d'avoir été si nettement frappé ! On n'est donc pas estimé, dans le monde, à sa juste valeur, mais d'après l'opinion qu'on se forme de vous. Ce doit être bien affreux d'avoir la conscience chargée de fautes, puisque, même innocent, on souffre à ce point d'avoir seulement l'air coupable !

« Chaque fois qu'on me produisait à la lumière pour me mettre en circulation, je frémissais de crainte. Je m'attendais à être

examiné, scruté, pesé, jeté sur la table, dédaigné et injurié comme l'œuvre du mensonge et de la fraude.

« J'arrivai ainsi entre les mains d'une pauvre vieille femme. Elle m'avait reçu pour salaire d'une rude journée de travail. Impossible de tirer parti de moi ! Personne ne voulait me recevoir. C'était une perte sérieuse pour la pauvre vieille.

« Me voilà donc réduite, se dit-elle, à tromper quelqu'un en lui faisant accepter cette pièce fausse. C'est bien contre mon gré, mais je ne possède rien et je ne puis me permettre le luxe de conserver un mauvais schilling. Ma foi, je vais le donner au boulanger qui est si riche : cela lui fera moins de tort qu'à n'importe qui. C'est mal néanmoins ce que je fais. »

« Faut-il que j'aie encore le malheur de peser sur la conscience de cette brave femme ! me dis-je en soupirant. Ah ! qui aurait supposé, en me voyant si brillant dans mon jeune temps, qu'un jour je descendrais si bas ? »

« La vieille femme entra chez l'opulent boulanger ; celui-ci connaissait trop bien les

pièces ayant cours pour se laisser prendre : il me jeta à la figure de la pauvre vieille, qui s'en alla honteuse et sans pain. C'était pour moi le comble de l'humiliation ! J'étais désolé et navré, comme peut l'être un schilling méprisé, dont personne ne veut.

« La bonne femme me reprit pourtant, et, de retour chez elle, elle me regarda de son regard bienveillant : « Non, dit-elle, je ne veux plus chercher à attraper personne ; je vais te trouer pour que chacun voie bien que tu es une pièce fausse. Mais l'idée m'en vient tout à coup : qui sait ? Ne serais-tu pas une de ces pièces de monnaie qui portent bonheur ? J'en ai comme un pressentiment. Oui, c'est cela, je vais te percer au milieu, et passer un ruban par le trou ; je t'attacherai au cou de la petite fille de la voisine et tu lui porteras bonheur. »

« Elle me transperça comme elle l'avait dit, et ce ne fut pas pour moi une sensation agréable. Toutefois, de ceux dont l'intention est bonne on supporte bien des choses. Elle passa le ruban par le trou : me voilà transformé en une sorte de

médaille, et l'on me suspend au cou de la petite qui, toute joyeuse, me sourit et me baise. Je passai la nuit sur le sein innocent de l'enfant.

« Le matin venu, sa mère me prit entre les doigts, me regarda bien. Elle avait son idée sur moi, je le devinai aussitôt. Elle prit des ciseaux et coupa le ruban.

« Ah ! tu es un schilling qui porte bonheur ! dit-elle. C'est ce que nous verrons. »

« Elle me plongea dans du vinaigre. Oh ! le bain pénible que je subis ! j'en devins verdâtre. Elle mit ensuite du mastic dans le trou et, sur le crépuscule, alla chez le receveur de la loterie afin d'y prendre un billet. Je m'attendais à un nouvel affront. On allait me rejeter avec dédain, et cela devant une quantité de pièces fières de leur éclat. J'échappai à cet affront. Il y avait beaucoup de monde chez le receveur ; il ne savait à qui entendre ; il me lança parmi les autres pièces, et, comme je rendis un bon son d'argent, tout fut dit. J'ignore si le billet de la voisine sortit au premier tirage, mais ce que je sais bien, c'est que, le lendemain, je fus reconnu de nouveau pour une

mauvaise pièce et mis à part pour être passé en fraude.

« Mes misérables pérégrinations recommencèrent. Je roulai de main en main, de maison en maison, insulté, mal vu de tout le monde. Personne n'avait confiance en moi, et je finis par douter de ma propre valeur. Dieu ! quel affreux temps ce fut là !

« Arrive un voyageur étranger. On s'empresse naturellement de lui passer la mauvaise pièce, qu'il prend sans la regarder. Mais quand il veut me donner à son tour, chacun se récrie : « Elle est fausse, elle ne vaut rien ! » Voilà les affligeantes paroles que je fus condamné pour la centième fois à entendre.

« On me l'a pourtant donnée pour bonne », dit l'étranger en me considérant avec attention. Un sourire s'épanouit tout à coup sur ses lèvres. C'était extraordinaire ; toute autre était l'impression que je produisais habituellement sur ceux qui me regardaient. « Tiens ! s'écria-t-il, c'est une pièce de mon pays, un brave et honnête schilling. On l'a troué ; on l'a traité comme une

pièce fausse. Je vais le garder et je le ramènerai chez nous. »

« Je fus, à ces mots, pénétré de la joie la plus vive. Depuis longtemps je n'étais plus accoutumé à recevoir des marques d'estime. On m'appelait un brave et honnête schilling, et bientôt je retournerais dans mon pays, où tout le monde me ferait fête comme autrefois. Je crois que, dans mon transport, j'aurais lancé des étincelles si ma substance l'avait permis.

« Je fus enveloppé dans du beau papier de soie, afin de ne plus être confondu avec les autres monnaies ; et lorsque mon possesseur rencontrait des compatriotes, il me montrait à eux ; tous disaient du bien de moi, et l'on prétendait même que mon histoire était intéressante.

« Enfin j'arrivai dans ma patrie. Toutes mes peines furent finies, et je repris un nouveau plaisir à l'existence. Je n'éprouvais plus de contrariétés ; je ne subissais plus d'affronts. J'avais l'apparence d'une pièce fausse à cause du trou dont j'étais percé ; mais cela n'y faisait rien ; on s'assurait tout de suite que j'étais de bon aloi

et l'on me recevait partout avec plaisir.

« Ceci prouve qu'avec la patience et le temps, on finit toujours par être apprécié à sa véritable valeur.

C'est vraiment ma conviction », dit le schilling en terminant son récit.

Elle se conduit mal

Le bourgmestre était à sa fenêtre. Il était en toilette, portait une fine chemise brodée, ornée d'un jabot de dentelle, et sur laquelle brillait une épingle en diamant. Il venait de se raser de frais. Il s'était fait une petite coupure ; il y avait, pour le moment, collé un petit bout de papier arraché à un journal.

« Dis donc, petit ? » cria-t-il.

Ce petit qui passait n'était autre que le fils de la pauvre blanchisseuse. En passant devant la maison du bourgmestre, il avait respectueusement ôté sa casquette ; la visière en était pliée en deux, pour qu'il pût la rouler et la fourrer dans sa poche. L'enfant s'arrêta avec une humble déférence, comme s'il eût été devant le roi. Ses habits étaient pauvres, mais bien propres, soigneusement reprisés. Il portait de bons gros sabots.

« Tu es un brave garçon, dit le bourgmestre ; ta politesse me plaît. Ta mère est sans doute à lessiver au bord de la rivière. Tu lui portes certainement ce qui sort là de ta poche. C'est bien mal, ce que fait ta mère. Combien en as-tu là ?

– Une demi-mesure », répondit le petit plein d'effroi et d'une voix presque étranglée

– Et ce matin, elle en a pris juste autant, continua le digne homme.

– Mais non, c'était hier, répliqua l'enfant.

– Deux demis font un entier. Vraiment, elle se conduit mal. C'est triste, et elle devrait avoir honte. Et toi, tâche de ne pas devenir un ivrogne, mais tu le deviendras, c'est inévitable. Pauvre enfant enfin, va ton chemin. »

Le petit s'en alla. Dans le saisissement qu'il éprouvait, il garda sa casquette à la main ; le vent jouait dans ses cheveux blonds et en soulevait de longues boucles.

Au coin de la rue, il tourna et prit la ruelle qui conduisait à la rivière. Sa mère était là agenouillée sur un banc et battait de toutes ses

forces avec le battoir les gros paquets de linge. Le courant était fort, les écluses du moulin étaient ouvertes. L'eau entraînait les grands draps de lit et menaçait de renverser le banc. La laveuse était obligée de s'étayer de toute la force de ses jambes.

« Peu s'en est fallu, dit-elle à son fils, que je ne fusse emportée par le courant. Il est heureux que tu arrives, car j'ai besoin de me reconforter un peu. Il fait froid dans l'eau et voilà six heures que j'y suis. As-tu quelque chose pour moi ? »

L'enfant tira la bouteille ; la mère la mit à sa bouche et but un coup.

« Que cela fait de bien ! dit-elle. Comme cela réchauffe ! Une gorgée fait autant d'effet qu'une tasse de bouillon, et c'est moins cher. Bois un peu, mon garçon. Tu es bien pâle ; tu gèles sans doute dans tes vêtements si minces, car voici déjà l'automne. Houch ! que cette eau est froide ! pourvu que je ne tombe pas malade ! Mais non, pas de cela ! Donne que je prenne encore une gorgée. Bois aussi, une goutte seulement. Tu ne dois pas t'y habituer, mon pauvre chéri. »

Elle quitta son banc et vint à terre. L'eau dégouttait de sa robe et du paillason qu'elle avait attaché autour.

« Je travaille et je m'évertue, reprit-elle, au point que le sang jaillit presque de dessous mes ongles, mais je le fais volontiers pour t'élever honnêtement, mon cher garçon. »

En ce moment survint une femme un peu plus âgée, pauvrement vêtue. Elle avait une jambe à moitié paralysée et un œil aveugle ; elle ramenait sur cet œil une grande boucle de cheveux pour cacher cette infirmité, mais on ne la remarquait que mieux. C'était une amie de la blanchisseuse. Les voisins l'appelaient Marthe, la boiteuse à la boucle.

« N'est-ce pas une pitié, dit-elle, de te voir peiner ainsi dans l'eau glacée ? Certes, tu as bon besoin de te ranimer un peu, et pourtant les mauvaises langues te reprochent les quelques gouttes que tu bois. »

Elle répéta le beau discours du bourgmestre à l'enfant ; elle l'avait entendu en passant, et elle avait sur le cœur qu'il lui eût ainsi parlé de sa

mère ; « cet homme sévère, qui fait un crime de quelques gorgées d'eau-de-vie prises pour se soutenir dans un travail pénible, continua-t-elle, donnait ce jour même un grand dîner avec toutes sortes de vins capiteux et de liqueurs fines. Deux ou trois bouteilles par convive. C'est plus qu'il n'en faut assurément pour calmer leur soif. Mais on n'appelle pas cela boire, à ce qu'il paraît ; ce sont des gens convenables ; mais toi, on dit que tu te conduis mal !

– Ah il t'a parlé, mon enfant ? dit la blanchisseuse, et ses lèvres tremblaient de douloureuse émotion. Tu as une mère qui ne se comporte pas bien... Peut-être a-t-il raison, mais il n'aurait pas dû le dire à l'enfant. Bien des chagrins me sont déjà venus de cette maison-là.

– Vous y avez été en service autrefois, reprit l'autre femme, lorsque vivaient les parents du bourgmestre, il y a bien des années. Depuis on a mangé bien des boisseaux de sel, comme l'on dit, et il est naturel qu'on ait un peu soif. Le fait est, continua Marthe en souriant de sa plaisanterie, que le bourgmestre avait invité beaucoup de

monde. Au dernier moment, il eût bien voulu décommander le dîner mais il était trop tard, les mets étaient achetés et préparés. Voici ce que j'ai appris par le domestique ; il y a quelques instants est arrivée une lettre annonçant que son plus jeune frère est mort à Copenhague :

– Mort ! s'écria la laveuse, et elle devint elle-même pâle comme un cadavre.

– Oui, mais d'où vient que vous paraissez prendre tant à cœur cette nouvelle. Ah ! en effet, c'est que vous l'avez connu du temps que vous étiez à la maison.

– Comment ! il est mort ! Il avait l'âme si noble ! c'était la bonté et la générosité mêmes. Parmi les gens de sa classe, il n'y en a pas beaucoup comme lui ! »

Les larmes, pendant qu'elle parlait ainsi, coulaient le long des joues de la blanchisseuse.

« Oh ! mon Dieu, tout danse autour de moi ! reprit-elle. Serait-ce parce que j'ai vidé la bouteille ? Sans doute, j'en ai pris plus que je ne puis supporter. Je me sens toute indisposée. »

Elle s'appuya contre une planche.

« Seigneur ! reprit l'autre femme, vous êtes tout à fait malade. Tâchez que cela se passe. Allons... Mais point, je vois que vous êtes sérieusement prise. Le mieux est que je vous ramène chez vous.

– Mais cette lessive-là ?

– J'en fais mon affaire. Venez, donnez-moi le bras. Votre garçon restera et fera attention au linge. Je vais revenir et laver ce qui n'est point fait, il n'y en a pas beaucoup. »

La pauvre blanchisseuse chancelait sur ses jambes. « Je suis demeurée trop longtemps dans l'eau froide, dit-elle. Depuis ce matin, je n'ai eu ni à manger ni à boire. La fièvre m'est entrée dans le corps. Seigneur Jésus, secourez-moi, pour que je puisse retourner à la maison. Mon pauvre enfant ! »

Elle pleurait à chaudes larmes. Le petit aussi pleura, lorsqu'il fut seul à garder la lessive au bord de la rivière. Les deux femmes marchaient lentement. La blanchisseuse se traînait en

vacillant par la ruelle. Lorsqu'elle arriva devant la maison du bourgmestre, elle tomba, épuisée sur le pavé. Les passants s'arrêtèrent autour d'elle. Marthe la boiteuse courut à la maison de son amie pour y demander de l'aide.

Le bourgmestre et ses invités se montrèrent à la fenêtre. « Ah ! c'est la blanchisseuse, dit l'amphitryon, elle aura bu un peu plus que sa soif. Elle se conduit mal. C'est dommage pour son petit garçon, qui est bien gentil et que j'aime bien... Mais la mère est une malheureuse. »

La pauvre femme revint à elle. On la reconduisit dans sa misérable petite chambre. On la mit au lit. Marthe lui prépara un breuvage de bière chaude avec du beurre et du sucre. « C'était là, suivant elle, la médecine par excellence. » Elle retourna ensuite à la rivière, y rinça fort mal le linge ou plutôt ne fit guère que le tirer de l'eau et le mettre dans le panier. Mais son intention était bonne, et c'était la force seulement qui lui manquait.

Vers le soir, elle se trouvait assise à côté de la blanchisseuse dans le pauvre galetas. La

cuisinière du bourgmestre lui avait donné pour la malade quelques pommes de terres rôties et un beau morceau de jambon gras. Marthe et le petit s'en régalaient. La malade en aspirait l'odeur, qui la réconfortait, disait-elle.

Marthe coucha l'enfant aux pieds de sa mère, en travers du lit, et le couvrit avec un vieux tapis à bandes bleues et rouges. La blanchisseuse allait un peu mieux. Le fumet de ces bonnes choses lui avait fait du bien, et la bière chaude l'avait fortifiée.

« Tu es une bonne âme, Marthe, dit-elle. Comment te remercier ? Je veux te raconter tout le passé, quand l'enfant sera endormi, et je crois qu'il l'est déjà. Vois de quel air doux et innocent il repose, les yeux fermés ! Il ne sait pas ce que sa mère a souffert, et Dieu veuille qu'il ne le sache jamais !

« Je servais, comme vous le savez, chez le conseiller à la cour, le père du bourgmestre. Voici qu'un jour le plus jeune des fils, qui étudiait à Copenhague, revint à la maison. J'étais jeune, vive, toute fringante, mais j'étais honnête : cela,

je puis le dire à la face de Dieu. Le jeune étudiant était gai, de bonne humeur, gentil, un brave et charmant garçon. Il n'y avait pas une goutte de sang en lui qui ne fût honneur et loyauté. Il était le fils de la maison, et je n'étais que la servante ; mais nous nous aimions, en tout bien, tout honneur, car un simple baiser, ce n'est pas un péché, quand on s'aime autant que nous. Il en parla à sa mère : elle était pour lui comme le bon Dieu sur la terre. Et c'était, en effet, une mère pleine de sagesse et de tendresse.

« Il repartit pour Copenhague et me mit au doigt un anneau d'or. À peine se fût-il éloigné, que ma maîtresse me fit venir devant elle. Elle était sérieuse, mais aussi affectueuse ; ses paroles me semblaient venir du ciel même.

« Elle me fit comprendre toute la distance qu'il y avait entre lui et moi. Aujourd'hui, me dit-elle, il ne voit qu'une chose, c'est que tu es bien jolie. Mais la beauté se passe. Tu n'as pas reçu la même éducation que lui ; vous n'êtes pas égaux sous ce rapport, et c'est un malheur. J'estime et honore les pauvres, ajouta-t-elle ; aux yeux de

Dieu, beaucoup d'entre eux occupent un rang plus élevé que les riches. Mais en ce monde il ne faut pas faire fausse route. Prenez garde de vous laisser entraîner tous deux et de préparer votre malheur en croyant assurer votre félicité. Je sais qu'un brave homme, un artisan, a demandé à t'épouser, je parle d'Éric le gantier. Il est veuf, mais sans enfants ; il est à son aise. Réfléchis bien à tout ce que je te dis là. »

« Chaque parole de ma maîtresse me traversait l'âme comme un couteau affilé. Elle avait raison ; c'est ce qui me désolait en troublant mon cœur.

« Je lui baisai la main, en versant des larmes amères. Mais je pleurai bien plus encore lorsque j'arrivai dans ma chambre où je me laissai tomber sur mon lit. Ce fut une nuit affreuse, celle qui suivit ce jour. Dieu seul sait ce que je souffris et quelle lutte j'eus à soutenir.

« Le dimanche suivant, je me présentai à la table du Seigneur pour qu'il m'éclairât. Ce fut comme un coup du ciel. Au sortir de l'église, Éric se trouva devant moi. Alors il ne resta plus de doute dans mon esprit. Nous nous convenions

parfaitement. Notre condition était la même. Il avait une petite fortune. Je m'avançai vers lui, et, prenant sa main, je dis :

« – Tes pensées sont-elles encore pour moi ?

« – Oui, répondit-il, toujours et pour l'éternité.

« – Veux-tu épouser une jeune fille qui t'estime, mais ne t'aime pas. Cela peut venir un jour.

« – Cela viendra, j'en suis sûr, reprit-il. Et nous nous engageâmes notre foi.

« Je rentrai à la maison. L'anneau d'or que le fils m'avait donné, je le portais sur mon cœur pendant le jour, à cause du monde ; le soir seulement, quand je me couchais, je le mettais au doigt. Je pris l'anneau et le baisai tant que mes lèvres saignèrent. Puis j'allai le rendre à ma maîtresse et lui annonçai que nos bans seraient publiés la semaine prochaine. Elle m'embrassa, me serra sur son cœur. Elle ne dit point *que je me conduisais mal*.

« Peut-être étais-je alors meilleure qu'aujourd'hui, quoique je n'eusse pas été encore

éprouvée par le malheur.

« À la Chandeleur eut lieu la noce. La première année, tout alla bien. Nous avions un compagnon et un apprenti. Tu servais alors chez nous, ma bonne Marthe.

« – Oh ! vous avez été pour moi, dit celle-ci, une bonne et aimable maîtresse. Je n’oublierai jamais le bien que vous m’avez fait en ce temps-là, toi et ton mari.

« – Oui, ce furent de belles années, celles où tu étais chez nous. Nous n’avions pas encore d’enfant. Le jeune étudiant et moi nous ne nous revîmes plus. Si pourtant : je l’aperçus une fois, mais lui ne me vit point. Il était revenu ici pour l’enterrement de sa mère. Il était debout près de la tombe, pâle comme un mort, et plongé dans une grande douleur. Mais c’est sa mère qu’il pleurait.

« Plus tard, quand son père mourut, il voyageait bien loin à l’étranger. Il ne revint plus ici. Il ne s’est pas marié, je le sais. Il s’est fait, je pense, avocat. Moi, il m’avait oubliée. M’eût-t-il rencontrée, il ne m’aurait certes pas reconnue : je

suis devenue si affreuse ! mais c'est aussi très bien fait et pour le mieux. »

Elle parla ensuite de ses jours d'épreuve et raconta comment l'infortune l'avait assaillie avec une sorte de rage :

« Nous possédions, dit-elle, cinq cents écus. Il y avait là, dans la Grande-Rue, une vieille maison à vendre pour deux cents écus. Nous l'achetâmes afin d'en faire bâtir une neuve. Le maçon et le menuisier avaient fait le devis pour mille et vingt écus. Éric avait du crédit. Il emprunta la somme à Copenhague. Le navire qui l'apportait sombra, et l'argent alla au fond de la mer.

« C'est à cette époque que je mis au monde mon cher et doux enfant qui dort là si gentiment. Mon mari fût frappé d'une grave et longue maladie. Pendant neuf mois, il me fallut l'habiller et le déshabiller, tant il avait peu de forces. Nos affaires allaient de mal en pis. Nous nous endettâmes. Ce que nous avons mis de côté, nos meubles, tout y passa. Éric mourut. J'avais lutté, travaillé, peiné pour l'enfant. Je continuai : je pris n'importe quel ouvrage, lavai les escaliers,

lessivai du linge fin et du gros. Mais le malheur m'a poursuivie jusqu'à ce jour. C'est la volonté de Dieu ; il finira bien par m'appeler aussi auprès de lui, et je suis sûre qu'il n'abandonnera pas mon garçon. »

Et elle s'endormit.

Le matin elle se sentit mieux. Elle crut que ses forces étaient revenues ; elle retourna à son travail. Elle était à peine entrée dans l'eau froide, qu'un frisson la prit, puis une faiblesse. Convulsivement elle tendit la main pour se retenir, mais elle ne saisit que l'air. Elle poussa un cri et tomba. Elle tomba la tête sur le rivage, les pieds dans l'eau ; ses sabots remplis de paille furent entraînés par le courant. C'est ainsi que Marthe la trouva, lorsqu'elle vint lui apporter du café.

Dans l'intervalle, le bourgmestre avait envoyé chez elle un message pour la mander à la hâte ; il avait une communication importante à lui faire. Il était trop tard. Marthe était allée chercher le barbier pour la saigner. Il était trop tard : la pauvre blanchisseuse était morte.

« Elle s'est tuée à force de boire », dit le bourgmestre.

Voici ce qu'il avait à lui dire. Dans la lettre qui lui annonçait la mort de son frère, se trouvait un extrait du testament de celui-ci. Six cents écus étaient légués à la veuve du gantier qui avait autrefois servi chez leurs parents : cet argent devait être donné à elle ou à son enfant, en sommes plus ou moins fortes, selon leurs besoins.

« Oui, je me souviens, pensa le bourgmestre, il y eut autrefois certaines histoires entre elle et mon frère. C'est bien qu'elle soit partie de ce monde ; l'enfant aura le tout. Je le placerai chez de braves gens et il pourra devenir un habile et honnête artisan. »

Et en effet le bon Dieu voulut que ces paroles fussent accomplies.

Le bourgmestre fit venir le petit. Il promit de se charger de lui, et ajouta qu'il ne devait pas se désoler. C'était sans doute sa mère qu'il avait perdue, mais elle se conduisait par trop mal.

On la porta au cimetière des pauvres. Marthe

jeta du sable sur la tombe et y planta un rosier. L'enfant était à côté d'elle : « Ma bonne chère mère ! disait-il en sanglotant, est-ce donc vrai, elle se conduisait mal ?

– C'était la vertu même, dit la vieille servante en regardant le ciel pour le prendre à témoin. Je le sais depuis de longues années et encore mieux depuis la nuit dernière. Je te le jure : c'était une âme toute pleine de droiture et d'honneur, et là-haut le bon Dieu le proclame aussi. Laisse donc le monde dire qu'elle se conduisait mal, et vénère toujours sa mémoire. »

Le jardinier et ses maîtres

À une petite lieue de la capitale se trouvait un château ; ses murailles étaient épaisses ; ses tours avaient des créneaux et des toits pointus. C'était un ancien et superbe château.

Là résidait, mais pendant l'été seulement, une noble et riche famille. De tous les domaines qu'elle possédait, ce château était la perle et le joyau. On l'avait récemment restauré extérieurement, orné et décoré si bien qu'il brillait d'une nouvelle jeunesse. À l'intérieur régnait le confortable joint à l'agréable ; rien n'y laissait à désirer. Au-dessus de la grande porte était sculpté le blason de la famille. De magnifiques guirlandes de roses ciselées dans la pierre entouraient les animaux fantastiques des armoiries.

Devant le château s'étendait une vaste pelouse. On y voyait, s'élançant au milieu du vert

gazon, des bouquets d'aubépine rouge, d'épine blanche, des parterres de fleurs rares, sans parler des merveilles que renfermait une grande serre bien entretenue.

La noble famille possédait un fameux jardinier ; aussi était-ce un plaisir de parcourir le jardin aux fleurs, le verger, le potager. Au bout de ce dernier, il existait encore un reste du jardin des anciens temps. C'étaient des buissons de buis et d'ifs, taillés en forme de pyramides et de couronnes. Derrière, s'élevaient deux vieux arbres énormes ; ils étaient si vieux qu'il n'y poussait presque plus de feuilles. On aurait pu s'imaginer qu'un ouragan ou une trombe les avaient couverts de tas de boue et de fumier, mais c'étaient des nids d'oiseaux qui occupaient presque toutes les branches.

Là nichait, de temps immémorial, toute une bande de corneilles et de choucas. Cela formait comme une cité. Ces oiseaux avaient élu domicile en ce lieu avant tout le monde ; ils pouvaient s'en prétendre les véritables seigneurs ; et de fait ils avaient l'air de mépriser fort les humains qui

étaient venus usurper leur domaine. Toutefois, quand ces êtres d'espèce inférieure, incapables de s'élever de dessus terre, tiraient quelque coup de fusil dans le voisinage, corneilles et choucas se sentaient froid dans le dos et s'enfuyaient à tire-d'aile en criant : rak, rak.

Le jardinier parlait souvent à ses maîtres de ces vieux arbres, prétendant qu'ils gênaient la perspective, conseillant de les abattre ; on aurait, en outre, l'avantage d'être ainsi débarrassé de ces oiseaux aux cris discordants, qui seraient forcés d'aller nicher ailleurs. Les maîtres n'entendaient nullement de cette oreille-là. Ils ne voulaient pas que les arbres ni les corneilles disparaissent. « C'est, disaient-ils, un vestige de la vénérable antiquité qu'il ne faut pas détruire. Voyez-vous, cher Larsen, ajoutaient-ils, ces arbres sont l'héritage de ces oiseaux, nous aurions tort de le leur enlever. »

Larsen, comme vous le saisissez parfaitement, était le nom du jardinier. « N'avez-vous donc pas assez d'espace, continuaient les maîtres, pour déployer vos talents ? vous avez un grand jardin

aux fleurs, une vaste serre, un immense potager. Que feriez-vous de plus d'espace ? »

En effet, ce n'était pas le terrain qui lui manquait. Il le cultivait, du reste, avec autant d'habileté que de zèle. Les maîtres le reconnaissaient volontiers. Ils ne lui cachaient pas cependant qu'ils avaient parfois vu et goûté, chez d'autres, des fleurs et des fruits qui surpassaient ceux qu'ils trouvaient dans leur jardin. Le brave homme se chagrina de cette remarque, car il faisait de son mieux, il ne pensait qu'à satisfaire ses maîtres, et il connaissait à fond son métier.

Un jour ils le mandèrent au salon et lui dirent, avec toute la douceur et la bienveillance possible, que la veille, dînant au château voisin, ils avaient mangé des pommes et des poires si parfumées, si savoureuses, si exquises, que tous les convives en avaient exprimé leur admiration. « Ces fruits, poursuivirent les maîtres, ne sont probablement pas des produits de ce pays-ci ; ils viennent certainement de l'étranger. Mais il faudrait tâcher de se procurer l'espèce d'arbre qui les porte et

l'acclimater. Ils avaient été achetés, à ce qu'on nous a dit, chez le premier fruitier de la ville. Montez à cheval, allez le trouver pour savoir d'où il a tiré ces fruits. Nous ferons venir des greffes de cette sorte d'arbre, et votre habileté fera le reste. »

Le jardinier connaissait parfaitement le fruitier ; c'était précisément à lui qu'il vendait le superflu des fruits de son verger.

Il partit à cheval pour la ville et demanda au fruitier d'où provenaient ces poires et ces pommes délicieuses qu'on avait mangées au château de X...

« Elles venaient de votre propre jardin », répondit le fruitier ; et il lui montra les pommes et les poires pareilles, que le jardinier reconnut aussitôt pour les siennes. Combien il en fut réjoui, vous pouvez aisément le deviner. Il accourut au plus vite et raconta à ses maîtres que ces fameuses pommes et ces poires délicieuses étaient les fruits des arbres de leur jardin. Les maîtres se refusaient à le croire : « Ce n'est pas possible, mon bon Larsen. Tenez, je gage que le

fruitier se garderait bien de vous l'attester par écrit. »

Le lendemain, Larsen apporta l'attestation signée du fruitier : « C'est tout ce qu'il y a de plus extraordinaire ! » dirent les maîtres.

De ce moment, tous les jours on plaça sur la table de pleines corbeilles de ces pommes et de ces poires. On en expédia aux amis de la ville et de la campagne, même aux amis des pays étrangers. Ces présents faisaient plaisir à tout le monde, à ceux qui les recevaient et à ceux qui les donnaient. Mais pour que l'orgueil du jardinier n'en fût point trop exalté, on eut soin de lui faire remarquer combien l'été avait été favorable aux fruits, qui avaient partout réussi à merveille.

Quelque temps se passa. La noble famille fut invitée à dîner à la cour. Le lendemain, le jardinier fut de nouveau appelé au salon. On lui dit que des melons d'un parfum et d'un goût merveilleux avaient été servis sur la table du roi.

« Ils viennent des serres de Sa Majesté. Il faudrait, cher Larsen, obtenir du jardinier du roi quelques pépins de ces fruits incomparables.

– Mais c’est de moi-même que le jardinier tient la graine de ces melons ! dit joyeusement le jardinier.

– Il faut donc, répartit le seigneur, que cet homme ait su les perfectionner singulièrement par sa culture, car je n’en ai jamais mangé de si savoureux. L’eau m’en vient à la bouche en y songeant.

– Hé bien, dit le jardinier, voilà de quoi me rendre fier. Il faut donc que Votre Seigneurie sache que le jardinier du roi n’a pas été heureux cette année avec ses melons. Ces jours derniers il est venu me voir ; il a vu combien les miens avaient bonne mine, et après en avoir goûté, il m’a prié de lui en envoyer trois pour la table de Sa Majesté.

– Non, non, mon brave Larsen, ne vous imaginez pas que ces divins fruits que nous avons mangés hier provinssent de votre jardin.

– J’en suis parfaitement certain, répondit Larsen, et je vous en fournirai la preuve. »

Il alla trouver le jardinier du roi et se fit

donner par lui un certificat d'où il résultait que les melons qui avaient figuré au dîner de la cour avaient bien réellement poussé dans les serres de ses maîtres.

Les maîtres ne pouvaient revenir de leur surprise. Ils ne firent pas un mystère de l'événement. Bien loin de là, ils montrèrent ce papier à qui le voulut voir.

Ce fut à qui leur demanderait alors des pépins de leurs melons et des greffes de leurs arbres fruitiers. Les greffes réussirent de tous côtés. Les fruits qui en naquirent reçurent partout le nom des propriétaires du château, de sorte que ce nom se répandit en Angleterre, en Allemagne et en France.

Qui se serait attendu à rien de pareil ?

« Pourvu que notre jardinier n'aille pas concevoir une trop haute opinion de lui-même ! » se disaient les maîtres.

Leur appréhension était mal fondée. Au lieu de s'enorgueillir et de se reposer sur sa renommée, Larsen n'en eut que plus d'activité et

de zèle. Chaque année il s'attacha à produire quelque nouveau chef-d'œuvre. Il y réussit presque toujours. Mais il ne lui en fallut pas moins entendre souvent dire que les pommes et les poires de la fameuse année étaient les meilleurs fruits qu'il eût obtenus. Les melons continuaient sans doute à bien venir, mais ils n'avaient plus tout à fait le même parfum. Les fraises étaient excellentes, il est vrai, mais pas meilleures que celles du comte Z. Et lorsqu'une année les petits radis manquèrent, il ne fut plus question que de ces détestables petits radis. Des autres légumes, qui étaient parfaits, pas un mot. On aurait dit que les maîtres éprouvaient un véritable soulagement à pouvoir s'écrier :

« Quels atroces petits radis ! Vraiment, cette année est bien mauvaise : rien ne vient bien cette année ! »

Deux ou trois fois par semaine, le jardinier apportait des fleurs pour orner le salon. Il avait un art particulier pour faire les bouquets ; il disposait les couleurs de telle sorte qu'elles se faisaient valoir l'une l'autre et il obtenait ainsi des effets

ravissants.

« Vous avez bon goût, cher Larsen, disaient les maîtres. Vraiment oui. Mais n'oubliez pas que c'est un don de Dieu. On le reçoit en naissant ; par soi-même on n'en a aucun mérite. »

Un jour le jardinier arriva au salon avec un grand vase où parmi des feuilles d'iris s'étalait une grande fleur d'un bleu éclatant.

« C'est superbe ! s'écria Sa Seigneurie enchantée : on dirait le fameux lotus indien ! »

Pendant la journée, les maîtres la plaçaient au soleil où elle resplendissait ; le soir on dirigeait sur elle la lumière au moyen d'un réflecteur. On la montrait à tout le monde ; tout le monde l'admirait. On déclarait qu'on n'avait jamais vu une fleur pareille, qu'elle devait être des plus rares. Ce fut l'avis notamment de la plus noble jeune fille du pays, qui vint en visite au château : elle était princesse, fille du roi ; elle avait, en outre, de l'esprit et du cœur, mais, dans sa position, ce n'est là qu'un détail oiseux.

Les seigneurs tinrent à honneur de lui offrir la

magnifique fleur, ils la lui envoyèrent au palais royal. Puis ils allèrent au jardin en chercher une autre pour le salon. Ils le parcoururent vainement jusque dans les moindres recoins ; ils n'en trouvèrent aucune autre, non plus que dans la serre. Ils appelèrent le jardinier et lui demandèrent où il avait pris la fleur bleue :

« Si vous n'en avez pas trouvé, dit Larsen, c'est que vous n'avez pas cherché dans le potager. Ah ! ce n'est pas une fleur à grande prétention, mais elle est belle tout de même : c'est tout simplement une fleur d'artichaut !

– Grand Dieu ! une fleur d'artichaut ! s'écrièrent Leurs Seigneuries. Mais, malheureux, vous auriez dû nous dire cela tout d'abord. Que va penser la princesse ? que nous nous sommes moqués d'elle. Nous voilà compromis à la cour. La princesse a vu la fleur dans notre salon, elle l'a prise pour une fleur rare et exotique ; elle est pourtant instruite en botanique, mais la science ne s'occupe pas des légumes. Quelle idée avez-vous eue, Larsen, d'introduire dans nos appartements une fleur de rien ! Vous nous avez rendus

impertinents ou ridicules. »

On se garda bien de remettre au salon une de ces fleurs potagères. Les maîtres se firent à la hâte excuser auprès de la princesse, rejetant la faute sur leur jardinier qui avait eu cette bizarre fantaisie, et qui avait reçu une verte remontrance.

« C'est un tort et une injustice, dit la princesse. Comment ! il a attiré nos regards sur une magnifique fleur que nous ne savions pas apprécier ; il nous a fait découvrir la beauté où nous ne nous avisions pas de la chercher ; et on l'en blâmerait ! Tous les jours, aussi longtemps que les artichauts seront fleuris, je le prie de m'apporter au palais une de ces fleurs. »

Ainsi fut-il fait. Les maîtres de Larsen s'empressèrent, de leur côté, de réinstaller la fleur bleue dans leur salon, et de la mettre bien en évidence, comme la première fois.

« Oui, elle est magnifique, dirent-ils ; on ne peut le nier. C'est curieux, une fleur d'artichaut ! »

Le jardinier fut complimenté.

« Oh ! les compliments, les éloges, voilà ce qu'il aime ! disaient les maîtres ; il est comme un enfant gâté. »

Un jour d'automne s'éleva une tempête épouvantable ; elle ne fit qu'aller en augmentant toute la nuit. Sur la lisière du bois, une rangée de grands arbres furent arrachés avec leurs racines. Les deux arbres couverts de nids d'oiseaux furent aussi renversés. On entendit jusqu'au matin les cris perçants, les piailllements aigus des corneilles effarées, dont les ailes venaient frapper les fenêtres.

« Vous voilà satisfait, Larsen, dirent les maîtres, voilà ces pauvres vieux arbres par terre. Maintenant il ne reste plus ici de trace des anciens temps, tout en est détruit, comme vous le désiriez. Ma foi, cela nous a fait de la peine. »

Le jardinier ne répondit rien : il réfléchit aussitôt à ce qu'il ferait de ce nouvel emplacement, bien situé au soleil. En tombant, les deux arbres avaient abîmé les buis taillés en pyramides, ils furent enlevés. Larsen les remplaça par des arbustes et des plantes pris dans les bois

et dans les champs de la contrée. Jamais jardinier n'avait encore eu cette idée. Il réunit là le genévrier de la bruyère du Jutland, qui ressemble tant au cyprès d'Italie, le houx toujours vert, les plus belles fougères semblables aux palmiers, de grands bouillons blancs qu'on prendrait pour des candélabres d'église. Le sol était couvert de jolies fleurs des prés et des bois. Cela formait un charmant coup d'œil. À la place des vieux arbres fut planté un grand mât au haut duquel flottait l'étendard du Danebrog, et tout autour se dressaient des perches où, en été, grimpaient le houblon. En hiver, à Noël, selon un antique usage, une gerbe d'avoine fut suspendue à une perche, pour que les oiseaux prissent part à la fête : « Il devient sentimental sur ses vieux jours, ce bon Larsen, disaient les maîtres ; mais ce n'est pas moins un serviteur fidèle et dévoué. »

Vers le nouvel an, une des feuilles illustrées de la capitale publia une gravure du vieux château. On y voyait le mât avec le Danebrog, et la gerbe d'avoine au bout d'une perche. Et dans le texte, on faisait ressortir ce qu'avait de touchant cette ancienne coutume de faire participer les oiseaux

du bon Dieu à la joie générale des fêtes de Noël : on félicitait ceux qui l'avaient remise en pratique.

« Vraiment, tout ce que fait ce Larsen, on le tambourine aussitôt, dirent les maîtres. Il a de la chance. Nous devons presque être fiers qu'il veuille bien rester à notre service. »

Ce n'était là qu'une façon de parler. Ils n'en étaient pas fiers du tout, et n'oubliaient pas qu'ils étaient les maîtres et qu'ils pouvaient, s'il leur plaisait, renvoyer leur jardinier, ce qui eût été sa mort, tant il aimait son jardin. Aussi ne le firent-ils pas. C'étaient de bons maîtres. Mais ce genre de bonté n'est pas fort rare et c'est heureux pour les gens comme Larsen.

L'ange

Toutes les fois qu'un enfant sage vient à mourir, un ange du bon Dieu descend sur terre, prend dans ses bras l'enfant mort, étend ses grandes ailes blanches et passe aux endroits que l'enfant a aimés. Il cueille une pleine poignée de fleurs et l'emporte au ciel pour qu'elles fleurissent au paradis et soient encore plus belles que sur terre. Le bon Dieu serre toutes les fleurs sur son cœur, il embrasse celle qu'il aime le mieux, puis il lui donne une voix pour qu'elle puisse prendre part à la jubilation des bienheureux.

Cette histoire fut racontée par un ange qui portait au ciel un enfant mort et le petit entendit ce récit comme en un rêve.

L'ange volait au-dessus du pays de l'enfant et des endroits où il avait joué. Ils traversèrent des jardins remplis de belles fleurs.

– Lesquelles allons-nous emporter pour les planter au ciel ? demanda l’ange. Il y avait là un grand et beau rosier dont le tronc avait été cassé par une main brutale et les branches chargées de roses moitié ouvertes pendaient desséchées.

– Emporte ce pauvre rosier pour qu’il fleurisse dans le jardin de Dieu, dit l’enfant.

L’ange prit le rosier et embrassa l’enfant qui entrouvrit les yeux. Puis ils cueillirent beaucoup d’autres fleurs ; ils prirent aussi la petite pâquerette dédaignée et la pensée sauvage.

– Maintenant nous avons des fleurs, s’écria gaiement l’enfant, et l’ange inclina la tête ; mais ils n’allèrent pas tout de suite auprès de Dieu.

Il faisait nuit, le silence était complet, ils restèrent dans la grande ville et vinrent planer au-dessus d’une étroite ruelle où il y avait des tas de paille, de cendres, de balayures, des morceaux d’assiettes brisées, des statuettes de plâtre cassées, des chiffons, de vieux chapeaux et autres objets de rebut. Parmi tous ces débris, l’ange montra les fragments d’un pot de fleurs et une motte de terre qui n’était plus retenue que par les

racines d'une grande fleur des champs desséchée.

– Emportons cette fleur, dit l'ange, pendant notre vol je te raconterai pourquoi.

Et l'ange s'envola et commença son histoire.

– Là en bas, dans la ruelle étroite, un pauvre petit garçon malade demeurait dans un sous-sol et depuis sa plus tendre enfance il devait garder le lit. Les jours où il était un peu mieux il faisait quelques pas dans le réduit avec ses petites béquilles ; mais c'était tout ce qu'il pouvait faire. En été, durant quelques jours, les rayons de soleil entraient pendant une demi-heure dans cette cave. Quand le pauvre petit s'y trouvait assis au soleil, il regardait le sang rouge circuler dans ses doigts maigres qu'il tenait devant sa figure et cela s'appelait pour lui « aller dehors ». Il ne connaissait rien de la forêt ni de sa magnifique verdure printanière sauf quand le fils du voisin lui apportait une branche de hêtre ; il la tenait au-dessus de sa tête et rêvait qu'il était sous les hêtres où le soleil brillait et où les oiseaux chantaient. Un jour de printemps, son ami lui apporta aussi des fleurs des champs et par hasard

l'une d'elles avait encore sa racine. On la mit dans un pot et on la plaça sur la fenêtre qui était tout à côté de son lit. La fleur avait été plantée par quelqu'un qui avait la main heureuse, elle poussa, grandit et chaque année elle donnait de nouvelles tiges et des fleurs. Pour le petit malade, elle représentait un merveilleux jardin fleuri, son plus précieux trésor sur la terre. Il l'arrosait, la mettait au soleil pour qu'elle profite du moindre rayon. La fleur vivait dans ses rêves, c'est pour lui qu'elle grandissait, fleurissait et répandait son parfum ; elle était sa plus grande joie. C'est vers elle qu'il tourna son petit visage en mourant, quand le bon Dieu l'appela. Le petit garçon est depuis un an près de Dieu, la fleur est restée oubliée sur la fenêtre, elle a séché et on l'a jetée aux ordures pendant le déménagement.

Et c'est cette fleur, cette pauvre fleur desséchée que j'emporte dans notre bouquet, car elle a donné plus de joie que la rose la plus rare au jardin d'une reine.

– Comment sais-tu tout cela ? demanda l'enfant que l'ange emportait au ciel.

– Je le sais, répondit l’ange, parce que c’est moi qui étais le petit garçon malade qui marchait avec des béquilles. Je connais bien ma fleur. L’enfant ouvrit les yeux et vit le beau visage heureux de l’ange ; et au même moment ils arrivèrent dans le ciel du bon Dieu, où règnent la joie et la félicité.

Dieu pressa sur son cœur l’enfant mort, lui donnant ainsi des ailes ; et, la main dans la main, il s’envola avec l’ange. Le bon Dieu serra aussi les fleurs contre son cœur, il embrassa la fleur des champs desséchée et lui fit présent d’une voix pour chanter avec les anges bienheureux qui flottaient autour du trône divin en cercles de plus en plus larges, toujours plus éloignés, jusqu’à l’infini. Et tous chantaient, même la pauvre fleur des champs qu’on avait jetée, toute fanée, aux ordures dans la ruelle étroite et sombre.

Le sarrasin

Lorsqu'après un orage on passe devant un champ de sarrasin il est souvent noirci et brûlé comme par une flamme et le paysan dit : « C'est la foudre. » Mais pourquoi a-t-elle fait cela, la foudre ? Écoutez ce que raconte le moineau qui l'a appris d'un vieux saule qui était au bord du champ de sarrasin et y est encore. C'est un grand et digne saule, mais âgé et à l'écorce rugueuse, en outre il est fendu en deux par le milieu et l'herbe et les ronces poussent dans la fente. L'arbre est courbé jusqu'au sol et ses branches ressemblent à une longue chevelure verte.

Des céréales, du blé, de l'orge, de l'avoine poussent dans les champs d'alentour. C'est la plus belle avoine, celle qui ressemble quand elle est mûre à une foule de petits serins perchés sur une seule branche. Les épis sont lourds, annonçant une riche moisson ; et ils se penchent

humblement vers la terre. En face du vieux saule s'étend aussi un champ de sarrasin ; mais le blé noir ne voulait pas s'incliner vers la terre, il se redressait avec orgueil.

– Je ne vaudrais pas moins que les épis de blé, pensait-il, et en outre je suis beaucoup plus beau qu'eux. Mes fleurs ressemblent à celles du pommier. N'est-ce pas un plaisir de contempler le champ où je pousse avec mes milliers de frères ? Connais-tu quelque chose de plus beau, vieux saule ?

L'arbre secouait ses branches comme s'il voulait dire : « Prends garde, l'orgueil est toujours puni. » Le sarrasin se rengorgea fièrement : « Quel vieux sot ! Il a le chef couvert de mousse, mais il n'en a pas plus de raison pour cela. »

Peu de temps après survint un violent orage : toutes les fleurs des champs fermèrent leurs calices, en baissant leurs petites têtes lorsque la tempête passa sur elles, seul le sarrasin se tint droit et raide.

– Courbe ta tête, comme nous, lui dirent les

fleurs.

– Je ne veux pas, répliqua le blé noir.

– Courbe la tête, conseillèrent les épis. Le démon des ouragans accourt, ses ailes descendent des nuages jusqu'à terre, il aura raison de toi avant que tu aies le temps de crier grâce.

– Nous verrons bien, dit le sarrasin.

– Courbe-toi, courbe-toi, lui dit le vieux saule. Ne lève pas la tête quand l'éclair déchire les nuages. Les hommes eux-mêmes n'osent pas le faire car leurs yeux seraient aveuglés par la colère de Dieu. Qu'est-ce qui nous arriverait à nous qui sommes si inférieurs aux hommes ?

– Inférieurs, dit le blé noir avec incrédulité. Moi je veux justement voir le ciel de Dieu.

Et il leva la tête avec plus d'insolence encore qu'auparavant. Soudain un éclair jaillit, si violent qu'on eût dit que toute la terre allait être embrasée.

Peu à peu l'orage s'éloigna. Les fleurs et les céréales, rafraîchies par la pluie, se redressèrent pour respirer l'air purifié et vivifiant. Mais le

sarrasin gisait noir et brûlé sur le sol. Tout son champ ne contenait plus que des débris inutiles. Le vieux saule agita ses branches et ses feuilles vertes laissèrent tomber par terre de grosses gouttes d'eau. Les moineaux demandaient : « Pourquoi pleures-tu ? Tout est merveilleux à présent. Regarde donc. Le soleil brille et l'on voit du ciel dans les nuages. N'es-tu pas content du parfum des fleurs et du chant des oiseaux ? Pourquoi pleures-tu, grand-père ? »

Alors le saule leur raconta l'histoire du sarrasin, de son arrogance et du châtement qu'il s'était attiré, car le vieux proverbe dit que l'orgueil est toujours puni.

Et les moineaux m'ont conté cette histoire un soir que je leur en demandais une.

La colline aux lézards

Plusieurs grands lézards prenaient leurs ébats dans les fentes d'un vieil arbre. Ils se comprenaient bien entre eux, car ils parlaient la langue des lézards.

– Quel brouhaha sur la colline aux aulnes ! dit un des lézards. Voilà deux nuits que je ne peux pas fermer l'œil, c'est comme si j'avais mal aux dents, car alors je ne dors pas non plus.

– Il s'y passe sûrement quelque chose, dit un autre. Ils aèrent leur demeure de la colline jusqu'au chant du coq ; et c'est là que les elfes ont dansé leurs nouvelles danses, celles où l'on tape du pied. Il se passe sûrement quelque chose.

– J'en ai parlé au ver de terre qui est un de mes amis, dit un troisième lézard. Le ver sortait juste de la colline où il creuse souvent la nuit comme le jour. Il a entendu dire bien des choses mais n'a rien vu, puisqu'il ne peut rien voir, le

pauvre. Ils attendent de la visite sur la colline, des gens de qualité. Mais le ver n'a pas pu dire qui c'était – peut-être qu'il ne le sait pas. On a commandé les feux follets pour organiser une retraite aux flambeaux. Tous les trésors en or et en argent de la colline sont astiqués et exposés au clair de lune.

– Qui donc cela peut-il être ? demandèrent tous les lézards, que se passe-t-il ? Entendez-vous ce tohu-bohu ?

À ce moment la colline s'ouvrit et une vieille fille-elfe sortit en trotinant. C'était la gouvernante du roi des elfes, une parente éloignée de la famille. Elle portait au front un cœur d'ambre ; et comme elle jouait des jambes, et comme elle se dépêchait d'aller voir l'engoulement !

– Tout le monde est invité pour cette nuit à la colline aux aulnes, annonça-t-elle. Mais auparavant voudriez-vous nous rendre un grand service en vous chargeant de faire les invitations ? Il y aura des hôtes de marque, des gens éminents. Et le vieux roi des aulnes les

recevra personnellement.

– Qui faut-il inviter ? demanda l’engoulevent.

– Tout le monde peut venir au grand bal, même les humains, pourvu qu’ils sachent parler en dormant ou se comporter un peu à notre manière. Mais, pour le premier banquet, il faut une sélection rigoureuse, nous ne voulons inviter que l’élite. Je me suis déjà disputée avec le roi des aulnes, car je trouve que nous ne devons même pas inviter les fantômes. D’abord nous convions le roi de l’onde et ses filles. Ils n’aiment guère à être au sec, mais nous avons prévu pour eux une pierre mouillée pour s’asseoir, ou mieux encore ; et je pense qu’ils accepteront. Puis viendront tous les autres lutins de première classe avec queue, l’esprit de l’eau et ses petits lutins, le cheval funéraire et la gargouille. S’ils ne sont pas étroitement des nôtres, ils nous sont quand même apparentés.

– Kra, répondit l’engoulevent, qui prit aussitôt son vol pour remplir sa mission.

Le soir les filles-elfes dansèrent sur la butte, vêtues d’écharpes tissées dans le brouillard et le

clair de lune et elles étaient très belles. La grande salle au centre de la colline était somptueusement décorée. Le plancher avait été ciré avec du clair de lune et les murs enduits avec de la graisse de sorcière, ce qui les rendait comme des pétales de tulipe. Dans la cuisine il y avait des grenouilles à la broche, des peaux de limaces et des salades de frai de crapaud, de museaux de souris et de la ciguë ; la femme du marécage devait fournir la bière et le vin. Le dessert se composerait de clous rouillés et de morceaux de vitres.

Le vieux roi des aulnes avait fait astiquer sa couronne avec de l'ardoise pilée, produit très difficile à trouver, car on l'avait obtenu avec le crayon d'ardoise d'un garçon qui était le premier de sa classe. Dans la chambre on avait mis des rideaux, attachés avec de la bave de limaçon. Quel branle-bas ! quel tapage !

– Il n'y a plus qu'à frotter avec du crin et des brosses de soie de porc et après j'en aurai fini, fit la vieille gouvernante.

– Petit père, dit la plus jeune fille du roi des aulnes, veux-tu me dire qui sont ces hôtes

distingués.

– Eh bien ! je m'en vais te le dire. Deux de mes filles vont bientôt se marier. Le vieux roi des lutins du Nord, qui habite dans la montagne et possède beaucoup de châteaux creusés dans le rocher et une mine d'or, vient avec ses deux fils qui cherchent femme. Le roi est un bon et honnête vieillard, content et simple. Je l'ai connu naguère, nous avons souvent bu ensemble et on se tutoyait. Il est venu ici autrefois pour trouver sa femme, morte à présent. C'était une fille du roi de la falaise de craie. Cela va me faire plaisir de le revoir. On dit que ses fils sont des gars mal élevés et vaniteux. Mais je suis sûr qu'on est injuste à leur égard. Ils s'amenderont avec l'âge. Il faut leur apprendre à bien se tenir.

– Quand arrivent-ils ? demanda la jeune fille.

– Cela dépend du vent et du temps qu'il va faire, répondit le roi des aulnes. Ils viennent par le prochain bateau. Je leur avais conseillé de voyager par voie de terre ; mais le vieux déteste toujours les humains. Il ne marche pas avec son temps et je n'aime pas cela en lui.

Soudain surgirent deux feux follets, l'un allait plus vite que l'autre et c'est lui qui arriva le premier.

– Les voilà ! les voilà ! s'écria-t-on.

– Donnez-moi ma couronne et laissez-moi m'asseoir au clair de lune, ordonna le roi des aulnes.

Ses filles écartèrent leurs écharpes et s'inclinèrent jusqu'à terre. Le vieux roi des lutins à cheveux gris avait sur la tête une couronne de glaçons étincelants comme des diamants et des pommes de pin brillantes. Il était vêtu d'une peau d'ours et de bottes fourrées, tandis que ses fils n'avaient rien autour du cou et portaient un pantalon court, parce qu'ils étaient jeunes et forts.

– On appelle cela une colline ici ? Chez nous on dirait que c'est un trou.

– Allons voyons ! dit le vieux, un trou descend, une colline monte. Vous ne voyez donc pas clair.

Les jeunes gens étaient surpris de comprendre la langue de ce pays.

– Ne dites donc pas de bêtises ; on pourrait vous croire sans éducation. Ils entrèrent à l'intérieur de la colline aux aulnes où une société choisie se trouvait réunie. On avait pu la rassembler en très peu de temps et à son de trompe ; et tout avait été préparé au mieux pour chacun des hôtes. Les gens de la mer étaient assis sur de grandes cuves d'eau où ils se trouvaient comme chez eux. Tout le monde se tenait très bien à table, sauf les deux jeunes gens qui mettaient leurs pieds dessus et se croyaient tout permis.

– Ne mettez pas les pieds dans le plat, leur dit le vieux roi.

Ils hésitèrent avant d'obéir. En revanche ils se mirent à chatouiller leurs voisines de table avec des pommes de pin qu'ils sortaient de leurs poches. Puis ils ôtèrent leurs souliers et les donnèrent à tenir aux jeunes filles. En un mot ils étaient mal élevés. Quant au père, quelle différence ! Comme il parlait bien des rochers majestueux, des cascades blanches d'écume dont le bruit évoquait les roulements du tonnerre et les

ronflements de l'orgue, des saumons qui sautent en remontant les rapides des fleuves, des brillantes nuits d'hiver où retentissent les clochettes des traîneaux et des patineurs qui courent sur la glace avec des torches allumées ! Comme il racontait bien, on croyait y être, on entendait le bruit de la scie mécanique, les chants des valets et des servantes, on les voyait danser. Hourrah ! quel plaisir !

Les jeunes filles furent priées de danser, d'abord une simple ronde, puis une autre en tapant des pieds. Ensuite vinrent les figures artistiques et les soli de danse. Les bras et les jambes tournoyaient comme des copeaux sous le rabot ; cela vous donnait le vertige, certains invités durent même quitter la table.

– Sapristi, dit le vieux roi des lutins, c'est une vraie maison de fous. Ces jeunes filles savent-elles faire autre chose que jouer des jambes et tourbillonner ?

– Tu vas bien voir, dit le roi des aulnes.

Il appela sa fille aînée. Elle était vive comme le clair de lune et la plus délicate d'entre les

sœurs. Elle mit dans sa bouche un bâtonnet blanc et disparut soudain. C'était là son talent.

Mais le vieux roi dit qu'il n'aimait pas beaucoup cela chez une femme et qu'il ne croyait pas non plus que ses fils l'apprécieraient.

La seconde fille savait projeter une ombre, mais les lutins n'en ont pas.

La troisième était tout autrement douée. Elle avait appris à la brasserie du marais à farcir de groseilles les bourgeons des aulnes.

– Elle sera une bonne maîtresse de maison, dit le vieux roi qui, ne voulant pas trop boire, se contenta de lever son verre à la santé de la jeune fille.

La quatrième vint avec une grande harpe. Lorsqu'elle pinça la première corde, tous les assistants levèrent la jambe gauche – chez les lutins tout le monde est gaucher des jambes – quand la deuxième corde vibra, tout le monde fut forcé de faire ce qu'elle voulait.

– Voilà une femme très dangereuse, dit le vieux roi. Quant à ses deux fils ils étaient partis

se promener ; ils en avaient assez de tout cela.

– Et la sœur qui vient ensuite, que sait-elle faire ? demanda le vieillard.

– J’ai appris à aimer les montagnes et je ne me marierai pas si je ne peux aller y habiter.

Mais la plus jeune des sœurs murmura à l’oreille du vieux roi : elle dit cela parce qu’elle a entendu une vieille chanson qui disait qu’à la fin du monde les falaises du Nord resteraient comme monuments commémoratifs. Voilà pourquoi elle veut y vivre, car elle a une grande peur de mourir noyée.

– Ha ! ha ! dit le vieux, c’est la seule raison. Mais que sait faire la septième et dernière fille ?

– Il y a d’abord la sixième, corrigea la roi des aulnes qui savait compter.

Mais la sixième ne se souciait pas de montrer ses talents.

– La seule chose que je sache, fit-elle, c’est de dire la vérité ; nul ne s’inquiète de moi et j’ai assez d’occupation en cousant mon linceul.

Alors vint la septième et dernière fille du roi

des aulnes. Que savait-elle faire ? Raconter des histoires tant et tant qu'on en voulait.

– Voilà mes cinq doigts, dit le vieux roi, raconte-moi une histoire sur chacun d'eux.

Elle prit le poignet du vieillard, il se mit à rire comme s'il gloussait. Quand ce fut le tour de l'annulaire, le doigt qui est ceinturé d'or, le vieux s'écria :

– Tiens bon ce que tu as dans la main ! C'est moi qui te veux pour femme.

Mais la jeune fille lui fit remarquer qu'il y avait encore deux histoires à entendre, celle de l'annulaire et celle du petit doigt qu'on appelle Peter le Joueur.

– Nous les entendrons cet hiver, dit le vieux roi, ainsi que l'histoire du sapin, du bouleau, des cadeaux, des esprits, et du gel qui fait tout résonner, car chez nous on ne sait pas bien raconter des histoires. Nous serons assis dans la salle auprès d'un grand feu de copeaux et nous boirons de l'hydromel dans les cornes dont usaient les vieux rois. L'ondin m'en a offert

deux. Et si la sirène vient nous rendre visite il faudra qu'elle chante toutes les chansons de la bergère. Ce sera très amusant. Le saumon bondira dans la cascade et se cognera contre le mur de pierre, mais il n'entrera pas. C'est ainsi que s'écoulent les journées dans le Nord. Mais que font mes fils ?

Où donc étaient-ils ? Ils couraient à travers champs et soufflaient sur les feux follets pour organiser une retraite aux flambeaux.

– Est-ce le moment de flâner ainsi ? dit le vieux roi sur un ton de réprimande. Je viens de vous choisir une mère. À présent choisissez-vous une femme parmi les elfes.

Mais les jeunes gens n'avaient pas envie de se marier, ils aimaient mieux faire des discours et boire sec. C'est bien ce qu'ils firent. Puis ils se déshabillèrent et se couchèrent sur la table pour dormir.

Le vieux roi des lutins dansa avec sa jeune fiancée, tout autour de la salle et ils échangèrent leurs souliers, – ce qui est bien plus distingué que d'échanger des anneaux.

– Entendez-vous chanter le coq ? dit la vieille gouvernante. Il faut fermer les volets pour que le soleil ne vienne pas nous brûler.

Et la colline se referma sur ses mystères. Les lézards couraient le long du vieux tronc crevassé, se faisant part de leurs impressions.

– Comme il me plaît ce vieux roi des lutins !

– Je préfère les deux garçons, dit le ver de terre.

Mais il ne pouvait pas voir, le pauvre animal.

Les cigognes

Sur la dernière maison d'un petit village il y avait un nid de cigognes. La mère était dans le nid avec ses quatre petits qui sortaient leurs têtes aux minces becs noirs – ils n'étaient pas encore devenus rouges. Un peu plus loin, au sommet du toit, le père cigogne se dressait tout droit. Il avait replié une patte pour être moins fatigué pendant qu'il montait la garde. Son immobilité était telle qu'on l'aurait presque cru en bois sculpté.

« Cela vous donne l'air distingué », pensait-il, « de faire la sentinelle pendant que la femme est au nid. Personne ne sait que je suis son mari, on croit que je suis en service commandé. » Et il restait debout sur une patte.

Une troupe d'enfants étaient dans la rue en train de jouer. Quand ils virent les cigognes, le plus effronté des gamins qui fut aussitôt imité par les autres, entonna la vieille chanson :

*Cigogne, cigogne, envole-toi.
Sinon je vais t'attraper,
Ta femme est dans son nid
À bercer les petits.
Le premier sera pendu,
Le second sera brûlé,
Le troisième fusillé,
Le quatrième embroché.*

– Tu entends ce que chantent les enfants ?
gémirent les petites cigognes. Ils disent que nous
serons pendus et brûlés.

– Ne vous inquiétez pas de cela, dit la mère
cigogne pour les consoler. Il n'y a qu'à ne pas les
écouter, vous n'y perdrez rien.

Mais les gamins continuaient de chanter, en
montrant du doigt les cigognes. Un seul d'entre
eux, Peter, dit que c'était mal de faire enrager les
animaux et il refusa de s'associer à leur jeu. La

mère rassurait les petits :

– Ne vous inquiétez pas de ce qu’ils chantent. Regardez plutôt votre père. Comme il se tient droit sans bouger et sur une seule patte encore !

– Nous avons si peur ! disaient les petites cigognes, en rentrant leurs têtes dans le nid.

Le lendemain quand les enfants vinrent jouer ils se remirent à chanter :

Le premier sera pendu,

Le second sera brûlé.

– Est-ce que nous serons pendus et brûlés ? soupiraient les petits.

– Bien sûr que non, vous allez apprendre à voler. C’est moi qui vous montrerai. Alors nous irons dans le pré faire une visite aux grenouilles. Elles nous salueront bien bas dans l’eau : « Couac, couac », et nous les mangerons, ce sera bien amusant.

– Et après ? demandèrent les petits.

– Après... Toutes les cigognes du pays se rassembleront et les préparatifs d’automne commenceront. Savoir bien voler, c’est très important. Car ceux qui n’y arrivent pas bien, le général des cigognes les tue avec son bec. Aussi faites très attention quand les exercices commenceront.

– Ainsi nous serons tout de même massacrés comme le dit la chanson ?

– Après les grands préparatifs d’automne, nous nous envolerons vers les pays chauds, loin, bien loin d’ici, au-dessus des montagnes et des forêts. Nous irons en Égypte où il y a des maisons triangulaires qui dressent leur pointe jusque près des nuages. On les appelle des pyramides et elles sont si vieilles que même une cigogne ne peut avoir une idée de leur âge. Il y a aussi un grand fleuve qui déborde et transforme tout le pays en marécage. Et nous mangerons beaucoup de grenouilles.

– Tant mieux ! dirent les petits.

– Oui, c’est une terre très riche, on n’y fait que manger. Et tandis que nous sommes si heureux

là-bas, ici dans le Nord, il n'y a plus une feuille aux arbres. Le froid est si grand que les nuages gèlent et tombent en charpie blanche. La mère cigogne voulait parler de la neige, mais ne pouvait pas mieux s'expliquer.

– Est-ce que ces méchants garçons gèlent aussi comme cela ? demandèrent les petits.

– Non, mais peu s'en faut. Ils sont forcés de rester dans la chambre où il ne fait pas bien clair et ils s'ennuient : vous autres, au contraire, vous pouvez voler partout dans ce beau pays lointain où il y a des fleurs et où le soleil est chaud.

Des semaines s'écoulèrent. Les petits étaient assez grands pour se tenir droits dans leur nid et regarder au loin. Chaque jour le père cigogne leur apportait de savoureuses grenouilles, de petits serpents et toutes sortes de gourmandises. Et quels bons tours il montrait à ses petits ! Il se retournait et mettait sa tête sur sa queue en faisant claquer son bec. Puis il racontait aux petits tout ce qui se passait dans le marécage.

– À présent il faut apprendre à voler, dit un jour la mère cigogne.

Les quatre petits durent monter sur le faîte du toit. Oh ! comme ils furent hésitants ces premiers essais pour se tenir en équilibre dans les airs ! On était bien près de tomber dans le vide.

– Regardez-moi, disait parfois la mère, c’est comme cela qu’il faut tenir la tête et poser les pieds, une deux, une deux. Dans le monde c’est ainsi que vous vous tirerez d’affaire. Elle vola un petit bout de chemin et les petits firent un bond maladroit : Boum ! par terre : ils étaient inexpérimentés.

– Moi, je ne veux pas apprendre à voler, dit un des petits. Cela m’est égal de ne pas aller dans les pays chauds.

– Tu veux donc geler ici ; tu veux donc que les gamins viennent te chercher pour te pendre, te brûler, te mettre à la broche ? Tiens, je vais les appeler.

– Non, je t’en prie, ne le fais pas ! implora le petit en sautant sur le toit près des autres.

Le troisième jour ils réussirent un petit vol ; ils se croyaient déjà capables de planer pour se

reposer en l'air. Ils voulurent le prouver ; mais Boum ! ils firent la culbute et durent vite se servir de leurs ailes. Dans la rue les gamins se rassemblaient pour chanter leur chanson :

Envole-toi, cigogne...

– Faut-il que nous leur arrachions les yeux ? demandèrent les jeunes.

– Laissez-les crier tant qu'ils veulent. Vous allez pouvoir vous élever jusqu'aux nuages et arriver au pays des Pyramides. Quant à eux, ils auront froid, et ne verront pas une feuille verte ni un fruit pour les égayer.

– Nous nous vengerons tout de même, chuchotèrent-ils entre eux. Puis les exercices de vol reprirent leur cours.

Parmi les gamins, le plus acharné à chanter la cruelle chanson, celui qui avait commencé, était un tout petit gars qui n'avait pas plus de six ans. Il est vrai que les petites cigognes croyaient qu'il avait bien cent ans, car il leur semblait bien plus

fort que leur père et mère et d'ailleurs comment auraient-ils pu savoir l'âge des enfants et des grandes personnes ? Toute leur rancune était concentrée sur ce gamin-là, parce qu'il avait commencé et qu'il continuait à chanter la vilaine chanson. Les petites cigognes étaient furieuses et, plus elles grandissaient, moins elles supportaient la moquerie. Il fallut que la mère leur promît qu'elles seraient vengées, mais pas avant la veille de leur départ.

– Il faut voir comment vous allez vous comporter le jour du grand exercice. Si vous vous tenez mal et que le général vous passe son bec à travers le corps, les gamins auront eu raison. Laissez-moi faire.

– Fais comme tu veux, répliquèrent les petites cigognes et elles se donnèrent de la peine pour apprendre.

Elles s'appliquaient chaque jour à faire les exercices et volaient déjà si bien que cela faisait plaisir à voir. L'automne venu, les cigognes se rassemblèrent pour entreprendre leur voyage vers le sud. Quelle cohue ! On fit des essais de vol au-

dessus des villages et des bois pour montrer son savoir-faire. Les jeunes cigognes s'en tirèrent si bien qu'elles eurent la note « Très bien, avec autorisation de manger des grenouilles et des serpents. » C'était la meilleure note que l'on puisse avoir, sans compter l'autorisation de se régaler qui y était jointe...

– À présent c'est notre tour de nous venger, s'écrièrent-elles.

– Oui, dit la mère. J'ai une bonne idée. Je connais un grand étang où sont tous les petits enfants des hommes avant que la cigogne les apporte à leurs parents. C'est là qu'ils dorment et rêvent mieux qu'ils ne le feront jamais dans leur vie. Tous les parents veulent avoir un de ces bébés et les autres enfants désirent un petit frère ou une petite sœur. Nous allons voler vers cet étang et nous apporterons un bébé à chacun des enfants qui n'a pas chanté la vilaine chanson et ceux qui l'ont chantée n'en auront pas.

– Mais le méchant gamin qui a commencé à chanter, que lui ferons-nous ?

– Il y a dans l'étang un bébé mort parce qu'il

avait trop rêvé, nous le lui apporterons. Alors il pleurera car nous lui aurons apporté un petit frère mort.

Quant au bon petit garçon qui a dit que c'était mal de tourmenter les animaux – vous ne l'avez pas oublié – nous lui apporterons à la fois un frère et une sœur. Comme ce petit garçon s'appelle Peter on vous appellera aussi Peter. Et il en fut comme la mère cigogne l'avait dit.

C'est depuis lors que toutes les cigognes s'appellent Peter.

Charles Nodier

Trésor des Fèves et Fleur des Pois

(*Conte des Fées.*)

Tout ce que la vie a de positif est mauvais.

Tout ce qu'elle a de bon est imaginaire.

BRUSCAMBILLE.¹

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui étaient bien vieux, et qui n'avaient jamais eu d'enfants : c'était un grand chagrin pour eux, parce qu'ils prévoyaient que dans quelques années ils ne pourraient plus cultiver leurs fèves et les aller vendre au marché. Un jour qu'ils sarclaient leur champ de fèves (c'était tout ce qu'ils possédaient avec une petite chaumière ; je voudrais bien en avoir autant) ; un

¹ Deslauriers, dit Bruscombille, baladin, successeur de Gautier Garguille. On lui attribue maintes saillies, réflexions et facéties, recueillies en 1619.

jour, dis-je, qu'ils sarclaient pour ôter les mauvaises herbes, la vieille découvrit dans un coin, sous les touffes les plus drues, un petit paquet fort bien troussé qui contenait un superbe garçon de huit à dix mois, comme il paraissait à son air, mais qui avait bien deux ans pour la raison, car il était déjà sevré. Tant y a qu'il ne fit point de façon pour accepter des fèves bouillies qu'il porta aussitôt à sa bouche d'une manière fort délicate. Quand le vieux fut arrivé du bout de son champ aux acclamations de la vieille, et qu'il eut regardé à son tour le bel enfant que le bon Dieu leur donnait, le vieux et la vieille se mirent à s'embrasser en pleurant de joie ; et puis ils firent hâte de regagner la chaumine, parce que le serein qui tombait pouvait nuire à leur garçon.

Une fois qu'ils furent rendus au coin de l'âtre, ce fut bien un autre contentement, car le petit leur tendait les bras avec des rires charmants, et les appelait *maman* et *papa*, comme s'il ne s'en était jamais connu d'autres. Le vieux le prit donc sur son genou et l'y fit sauter doucement, comme les demoiselles qui se promènent à cheval, en lui adressant mille paroles agréables, auxquelles

l'enfant répondait à sa manière, pour ne pas être en reste avec le vieux dans une conversation si honnête. Et pendant ce temps, la vieille allumait un joli feu clair de gousses de fèves sèches qui éclairaient toute la maison, afin de réjouir les petits membres du nouveau venu par une douce chaleur, et de lui préparer une excellente bouillie de fèves où elle délaya une cuillerée de miel qui en fit un manger délicieux. Ensuite elle le coucha dans ses beaux langes de fine toile qui étaient fort propres, sur la meilleure couchette de paille de fèves qu'il y eût à la maison ; car de la plume et de l'édredon, ces pauvres gens n'en connaissaient pas l'usage. Le petit s'y endormit très bien.

Quand le petit fut endormi, le vieux dit à la vieille :

– Il y a une chose qui m'inquiète, c'est de savoir comment nous appellerons ce bel enfant, car nous ne connaissons pas ses parents, et nous ne savons pas d'où il vient.

La vieille, qui avait de l'esprit, quoique ce ne fût qu'une simple femme de campagne, lui répondit sur-le-champ :

– Il faut l’appeler Trésor des Fèves, parce que c’est dans notre champ de fèves qu’il nous est venu, et que c’est un véritable trésor pour la consolation de nos vieux jours.

Le vieux convint qu’on ne pouvait rien imaginer de mieux.

Je ne vous dirai pas en détail comment se passèrent tous les jours suivants et toutes les années suivantes, ce qui allongerait beaucoup l’histoire. Il suffit que vous sachiez que les vieux vieillirent toujours, tandis que Trésor des Fèves devenait à vue d’œil plus fort et plus beau. Ce n’est pas qu’il eût beaucoup grandi, car il n’avait que deux pieds et demi à douze ans et quand il travaillait dans son champ de fèves, qu’il tenait en grande affection, vous l’auriez à grand-peine aperçu de la route ; mais il était si bien pris dans sa petite taille, si avenant de figure et de façons, si doux et cependant si résolu en paroles, si brave dans son sarrau bleu de ciel à rouge ceinture et sous sa fine toque des dimanches au panache de fleurs de fève, qu’on ne pouvait s’empêcher de l’admirer comme un vrai miracle de la nature, en

sorte qu'il y avait nombre de gens qui le croyaient génie ou fée.

Il faut avouer que bien des choses donnaient crédit à cette supposition du moyen peuple. D'abord, la chaumine et son champ de fèves, où une vache n'eût trouvé que brouter quelques années auparavant, étaient devenus un des bons domaines de la contrée, sans que l'on pût dire comment ; car de voir des pieds de fèves qui poussent, qui fleurissent, qui passent fleur, et des fèves qui mûrissent dans leur gousse, il n'y a vraiment rien de plus ordinaire ; mais de voir un champ de fèves qui grandit sans qu'on n'y ait rien ajouté par acquisition ou par empiétement méchamment fait sur le terrain d'autrui, c'est ce qui passe la portée de l'entendement. Cependant le champ de fèves allait toujours grandissant et grandissant, grandissant à vent, grandissant à bise, grandissant à matin, grandissant à ponant ; et les voisins avaient beau mesurer leurs terres, leur compte s'y trouvait toujours avec le bénéfice d'une sextérée ou deux, de manière qu'ils en vinrent à penser naturellement que tout le pays était en croissance. D'un autre côté, les fèves

donnaient si fort, que la chaumine n'aurait pu contenir sa récolte, si elle ne s'était notablement élargie ; et cependant elles avaient manqué partout à plus de cinq lieues à la ronde, ce qui les rendait hors de prix, à cause du grand usage qu'on en faisait à la table des rois et des seigneurs. Au milieu de cette abondance, Trésor des Fèves suffisait à toutes choses, retournant la terre, triant les semences, mondant les plans, sarclant, fouissant, serfouant, moissonnant, écosant et, de surcroît, entretenant soigneusement les haies et les échaliers : après quoi, il employait le temps qui lui restait à recevoir les acheteurs et à régler les marchés, car il savait lire, écrire et calculer sans avoir appris : c'était une véritable bénédiction.

Une nuit que Trésor des Fèves dormait, le vieux dit à la vieille :

– Voilà Trésor des Fèves qui a porté un grand avantage à notre bien, puisqu'il nous a mis en état de passer doucement, sans rien faire, quelques années qui nous restent à vivre encore. En lui donnant par testament l'héritage de tout ceci,

nous n'avons fait que lui rendre ce qui lui appartient ; mais nous serions ingrats envers cet enfant si nous n'avisions à lui procurer un rang plus convenable dans le monde que celui de marchand de fèves. C'est bien dommage qu'il soit trop modeste pour avoir brevet de savant dans les universités et un tantinet trop petit pour être général.

– C'est dommage, dit la vieille, qu'il n'ait pas étudié pour apprendre le nom de cinq ou six maladies en latin ; on le recevrait médecin tout de suite.

– Quant aux procès, continua le vieux, j'ai peur qu'il n'ait trop d'esprit et de raison pour en jamais débrouiller tout seul. – Remarquez qu'on n'avait pas encore inventé les philanthropes.

– J'ai toujours eu en idée, reprit la vieille, qu'il épouserait Fleur des Pois quand il serait d'âge.

– Fleur des Pois, dit le vieillard en hochant la tête, est trop grande princesse pour épouser un pauvre enfant trouvé, qui n'aura vaillant qu'une chaumine et un champ de fèves. Fleur des Pois, ma mie, est un parti pour le sous-préfet ou pour le

procureur du roi, et peut-être pour le roi lui-même, s'il devenait veuf. Nous parlons ici de choses sérieuses, et vous n'êtes pas raisonnable.

– Trésor des Fèves l'est plus que nous deux ensemble, répondit la vieille, après avoir un brin réfléchi. C'est d'ailleurs lui que l'affaire concerne, et il serait de mauvaise grâce de la pousser plus avant sans le consulter.

Là-dessus, le vieux et la vieille s'endormirent profondément.

Le jour commençait à poindre quand Trésor des Fèves sauta de son lit pour aller au champ selon sa coutume. Qui fut étonné ? ce fut lui, de ne trouver que ses habits de fête au bahut où il avait rangé les autres en se couchant.

« C'est cependant jour ouvrable ou jamais, si le calendrier n'est en défaut, dit-il à part lui ; et il faut que ma mère ait quelque saint à chômer, dont je n'ouïs parler de ma vie, pour m'avoir préparé durant la nuit mon beau sarrau et ma toque de cérémonie. Qu'il soit fait pourtant comme elle l'entend, car je ne voudrais pas la contrarier en rien dans son grand âge, et quelques heures

perdues se retrouveront aisément sur ma semaine, en me levant plus tôt et en rentrant plus tard. »

Sur quoi Trésor des Fèves s'habilla aussi galamment qu'il le put après avoir prié Dieu pour la santé de ses parents et la prospérité de ses fèves.

Comme il se disposait à sortir, afin d'avoir au moins un coup d'œil à donner à ses échaliers avant le réveil de la vieille et du vieux, il rencontra la vieille sur l'huis, qui apportait un bon brouet tout fumant, et le plaça sur sa petite table avec une cuiller de bois :

– Mange, mange, lui dit-elle, et ne te fais pas faute de ce brouet au miel avec une pointe d'anis vert, comme tu l'aimais quand tu étais encore tout enfant ; car tu as du chemin, mon mignon, et beaucoup de chemin à faire aujourd'hui.

– Voilà qui est bien, dit Trésor des Fèves en la regardant d'un air étonné ; mais où donc m'envoyez-vous ?

La vieille s'assit sur une escabelle qui était là, et les deux mains sur ses genoux :

– Dans le monde, répondit-elle en riant, dans le monde, mon petit Trésor ! tu n’as jamais vu que nous, et deux ou trois méchants regrattiers auxquels tu vends tes fèves pour fournir aux dépenses de la maisonnée, digne garçon que tu es ; et comme tu dois être un jour un grand monsieur, si le prix des fèves se soutient, il est bon, mon mignon, que tu fasses des connaissances dans la belle société. Il faut te dire qu’il y a une grande ville, à trois quarts de lieues d’ici, où l’on rencontre à chaque pas des seigneurs en habit d’or et des dames en robe d’argent, avec des bouquets de roses tout autour. Ta jolie petite mine si gracieuse et si éveillée ne manquera pas de les frapper d’admiration ; et je serai bien trompée si tu passes le jour sans obtenir quelque profession honorable où l’on gagne beaucoup d’argent sans travailler, à la cour ou dans les bureaux. Mange donc, mange, mignon, et ne te fais pas faute de ce brouet au miel avec une pointe d’anis vert.

« Comme tu connais mieux la valeur des fèves que celle de la monnaie, continua la vieille, tu vendras au marché ces six litrons de fèves

choisies à la grande mesure. Je n'en ai pas mis davantage pour ne pas te charger ; avec cela les fèves sont si chères au temps présent, que tu serais bien empêché d'en rapporter le prix, quand on te paierait tout en or. Aussi nous entendons, ton père et moi, que tu en emploieras moitié à t'ébaudir honnêtement, comme il convient à ton âge, ou en achat de quelques bijoux bien ouvrés, propres à te récréer le dimanche, tels que montres d'argent à breloques de rubis ou d'émeraudes, bilboquets d'ivoire et toupies de Nuremberg. Le reste du montant, tu le verseras à la caisse.

« Pars donc, mon petit Trésor, puisque tu as fini ton brouet, et avise de ne pas t'attarder en courant après les papillons, car nous mourrions de douleur si tu ne rentrais avant la nuit. – Garde aussi les chemins battus, crainte des loups.

– Vous serez obéis, ma mère, dit Trésor des Fèves en embrassant la vieille, quoique j'aimasse mieux pour mon plaisir passer la journée au champ. Quant aux loups, je n'en ai cure avec ma serfouette.

Disant cela, il pendit hardiment sa serfouette à

sa ceinture, et partit d'un pas délibéré.

– Reviens de bonne heure, lui cria longtemps la vieille, qui regrettait déjà de l'avoir laissé partir.

Trésor des Fèves marcha, marcha, faisant des enjambées terribles comme un homme de cinq pieds, et regardant de-ci de-là les choses d'apparence inconnue qui se trouvaient sur sa route ; car il n'avait jamais pensé que la terre fût si grande et si curieuse. Cependant, quand il eut marché plus d'une heure, ce qu'il jugeait à la hauteur du soleil, et comme s'il s'étonnait de n'être pas encore rendu à la ville au train qu'il était allé, il lui sembla qu'on le récriait :

– Bou, bou, bou, bou, bou, tui ! arrêtez, monsieur Trésor des Fèves, on vous en prie !

– Qui m'appelle ? dit Trésor des Fèves, en mettant fièrement la main sur sa serfouette.

– De grâce, arrêtez ici, monsieur Trésor des Fèves ! Bou, bou, bou, bou, bou, tui ! c'est moi qui vous parle.

– Est-il vrai ? dit Trésor des Fèves en dressant

son regard jusqu'au sommet d'un vieux pin caverneux et demi-mort, sur lequel un maître hibou se berçait lourdement au souffle du vent ; et qu'avons-nous à démêler ensemble, mon bel oiseau ?

– Ce serait merveille que vous me reconnussiez, répliqua le hibou, car je ne vous ai obligé qu'à votre insu, comme doit faire un hibou délicat, modeste et homme de bien, en mangeant, un à un, à mes risques et périls, les canailles de rats qui grignotaient, bon an, mal an, la moitié de votre récolte ; mais c'est ce qui fait que votre champ vous rapporte aujourd'hui de quoi acheter quelque part un joli royaume, si vous savez vous contenter. Quant à moi, victime malheureuse et désintéressée du dévouement, je n'ai pas au crochet un misérable rat maigre pour mes bons jours, mes yeux s'étant tellement affaiblis à votre service, que j'ai peine à me diriger, même de nuit. Je vous appelais donc, généreux Trésor des Fèves, pour vous prier de m'octroyer un de ces bons litrons de fèves que vous portez pendu à votre bâton, et qui suffirait à soutenir ma triste existence jusqu'à la majorité de mon aîné, que

vous pouvez compter pour féal.

– Ceci, monsieur du hibou, s'écria Trésor des Fèves en détachant du bout de son bâton un des trois litrons de fèves qui lui appartenaient, c'est la dette de la reconnaissance, et j'ai plaisir à l'acquitter.

Le hibou s'abattit dessus, le saisit des serres et du bec, et d'un tire-d'aile il l'emporta sur son arbre.

– Oh ! que vous partez donc vite, reprit Trésor des Fèves. Oserais-je vous demander, monsieur du hibou, si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie ?

– Vous y entrez, mon ami, dit le hibou ; et il alla se percher ailleurs.

Trésor des Fèves se remit donc en chemin, allégé d'un de ses litrons, et comme sûr qu'il ne tarderait pas d'arriver ; mais il n'avait pas fait cent pas qu'il s'entendit appeler encore.

– Bée-é, bée-é, bée-é, bekki ! Arrêtez ci, monsieur Trésor des Fèves, on vous en prie.

– Je crois connaître cette voix, dit Trésor des

Fèves en se retournant. Eh ! oui, vraiment, c'est cette mièvre effrontée de chevrette de montagne, qui rôdait toujours avec ses petits autour de mon champ pour me rafler quelque bonne lippée. Vous voilà donc, madame la maraudeuse !

– Que dites-vous de marauder, joli Trésor ! Ah ! vos haies étaient bien trop frondues, vos fossés trop profonds, et vos échaliers trop serrés pour cela ! Tout ce qu'on pouvait faire était de tondre le bout de quelques feuilles qui florissaient entre les joints de la claie et c'est au grand bénéfice des pieds que nous émondons, comme dit le commun proverbe :

Dent de mouton porte nuisance

Et dent de chevrette abondance.

– Voilà qui suffit, dit Trésor des Fèves, et le mal que je vous ai souhaité puisse-t-il m'advenir incontinent ! Mais qu'aviez-vous à m'arrêter, et que saurais-je faire qui vous fût à gré, dame chevrette ?

– Hélas, répondit-elle en versant de grosses larmes... Bée-é, bée-é, bekki... c'est pour vous dire qu'un méchant loup a mangé mon mari le chevret, et que nous sommes en grande misère, l'orpheline et moi, depuis qu'il ne va plus fourrager pour nous ; de sorte qu'elle est en danger de mourir de male-faim, si vous ne lui portez aide, la malheureuse biquette ! Je vous appelais donc, noble Trésor, pour vous prier de nous faire la charité d'un de ces bons litrons de fèves que vous portez pendus à votre bâton, et qui nous serait un suffisant réconfort, en attendant que nous ayons reçu des secours de nos parents.

– Ceci, dame chevrette, s'écria Trésor des Fèves en détachant du bout de son bâton un des deux litrons de fèves qui lui appartenaient encore, c'est œuvre de bienfaisance et de compassion que je me tiens heureux d'accomplir.

La chevrette le happa du bout des lèvres et, d'un bond, disparut dans le hallier.

– Oh ! que vous partez donc vite ! reprit Trésor des Fèves. Oserais-je vous demander, ma voisine, si je suis encore loin du monde où ma

mère m'envoie ?

– Vous y êtes déjà, cria la chevrette en s'enfonçant parmi les broussailles.

Et Trésor des Fèves se remit en chemin, allégé de deux de ses litrons, et cherchant du regard les murailles de la ville, quand il s'aperçut, à quelque bruit qui se faisait à la lisière du bois, qu'il devait être suivi de près. Il s'élança soudainement de ce côté, sa serfouette à la main ; et bien lui en prit, car le compagnon qui l'escortait à pas de loup n'était autre qu'un vieux loup dont la physionomie ne promettait rien d'honnête.

– C'est donc vous, maligne bête, dit Trésor des Fèves, qui me réserviez l'honneur de figurer chez vous au banquet de la vesprée ? Heureusement, ma serfouette a deux dents qui valent bien toutes les vôtres, sans vous faire tort ; et il faut vous tenir pour dit, mon compère, que vous souperez aujourd'hui sans moi. Regardez-vous de plus comme bien chanceux, s'il vous plaît, que je ne venge pas sur votre vilaine personne le mari de la chevrette, qui était le père de la biquette, et dont la famille est réduite par

vosre cruauté à une piteuse misère. Je le devrais peut-être, et je le ferais justement, si je n'avais été nourri dans l'horreur du sang, jusqu'au point de ménager des loups !

Le loup, qui avait écouté jusqu'alors en toute humilité, partit subitement d'une longue et plaintive exclamation, en levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin :

– Puissance divine qui m'avez donné la robe des loups, dit-il en sanglotant, vous savez si j'en ai jamais senti dans mon cœur les mauvaises inclinations ! Vous êtes maître cependant, monseigneur, ajouta-t-il avec abandon, la tête respectueusement penchée vers Trésor des Fèves, de disposer de ma triste vie, que je remets à votre merci, sans crainte et sans remords. Je périrai content de vos mains, s'il vous convient de m'immoler en expiation des crimes trop avérés de ma race ; car je vous ai toujours aimé tendrement, et parfaitement honoré, depuis le temps où je prenais un innocent plaisir à vous caresser au berceau, quand madame votre mère n'y était pas. Vous étiez dès lors de si bonne

mine, et si imposante, qu'on aurait deviné, rien qu'à vous voir, que vous deviendriez un prince puissant et magnanime comme vous êtes. Je vous prie seulement de croire, avant de me condamner, que je n'ai pas trempé mes pattes sanglantes à l'assassinat perpétré sur l'époux infortuné de la chevrette. Élevé dans les principes d'abstinence et de modération auxquels je n'ai failli de toute ma vie de loup, j'étais alors en mission pour répandre les saines doctrines de la morale parmi les tribus lupines qui relèvent de ma communauté, et pour les amener graduellement, par l'enseignement et par l'exemple, à la pratique d'un régime frugal, qui est le but essentiel de la perfectibilité des loups. Je vous dirai mieux, monseigneur, l'époux de la chevrette fut mon ami ; je chérissais en lui d'heureuses dispositions, et nous voyageâmes souvent ensemble en devisant, parce qu'il avait beaucoup d'esprit naturel et de goût pour apprendre. Une malheureuse rixe de préséance (vous savez combien le caractère de sa nation est chatouilleux sur ce chapitre) occasionna sa mort en mon absence, et je ne m'en suis pas consolé.

Et le loup pleura, ce semblait, du profond de son cœur, ni plus ni moins que la chevrette.

– Vous me suiviez pourtant, dit Trésor des Fèves, sans remboîter le double fer de sa serfouette.

– Il est vrai, monseigneur, répondit le loup en câlinant ; je vous suivais dans l'espérance de vous intéresser à mes vues bénévoles et philosophiques en quelque endroit plus propre à la conversation. Las ! me disais-je, si monseigneur Trésor des Fèves, dont la réputation est si étendue et si accréditée dans le pays, voulait contribuer de sa part au plan de réforme que j'ai fait, il en aurait une belle occasion aujourd'hui ; je suis caution qu'il ne lui en coûterait qu'un des litrons de bonnes fèves qu'il porte pendus à son bâton, pour affriander une table d'hôte de loups, de louvats et de louveteaux à la vie granivore, et pour sauver des générations innombrables de chevrettes et de chevrets, de biquettes et de biquets.

– C'est le dernier de mes litrons, pensa Trésor des Fèves mais qu'ai-je affaire de bilboquet, de

rubis et de toupie ? Et qu'est-ce qu'un plaisir d'enfant au prix d'une action utile ?

– Voilà ton litron de fèves ! s'écria-t-il en détachant du bout de son bâton le dernier des litrons que sa mère lui avait donnés pour ses menus plaisirs, mais sans fermer sa serfouette. C'est le reste de ma fortune, ajouta-t-il ; mais je n'y ai point de regret, et je te serai reconnaissant, ami loup, si tu en fais le bon usage que tu m'as dit.

Le loup y enfonça ses crocs, et l'emporta d'un trait vers sa tanière.

– Oh ! que vous partez donc vite ! reprit Trésor des Fèves. Oserais-je vous demander, messire loup, si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie ?

– Tu y es depuis longtemps, répondit le loup en riant de travers, et tu y resterais bien mille ans, sans voir autre chose que ce que tu as vu.

Trésor des Fèves se remit alors en chemin, allégé de ses trois litrons, et cherchant toujours du regard les murailles de la ville, qui ne se

montraient jamais. Il commençait à céder à la lassitude et à l'ennui, quand des cris perçants, qui partaient d'un petit sentier détourné, réveillèrent son attention. Il courut au bruit.

– Qu'est-ce, dit-il, la serfouette à la main, et qui a besoin de secours ? Parlez, je ne vous vois pas.

– C'est moi, monsieur Trésor des Fèves ; c'est Fleur des Pois, répondit une petite voix pleine de douceur, qui vous prie de la délivrer de l'embarras où elle se trouve ; il ne faut que vouloir, et il ne vous en coûtera guère.

– Eh ! vraiment, madame, je n'ai point coutume de regarder à ce qu'il m'en coûtera pour obliger ! Vous pouvez disposer de ma fortune et de mon bien, continua-t-il, à l'exception de ces trois litrons de fèves que je porte pendus à mon bâton, parce qu'ils ne m'appartiennent pas, mais à mon père et à ma mère, et que j'ai donné tout à l'heure ceux qui étaient miens à un vénérable hibou, à un saint homme de loup qui prêche comme un ermite, et à la plus intéressante des chevrettes de montagne. Il ne me reste pas une

seule fève que j'aie licence de vous offrir.

– Vous vous moquez, reprit Fleur des Pois, un peu piquée. Qui vous parle de vos fèves, seigneur ? Je n'ai que faire de vos fèves, grâce à Dieu ; et on ne sait ce que c'est dans mon office. Le service que je vous demande, c'est de mettre le doigt sur le bouton de ma calèche pour en relever la capote, sous laquelle je suis près d'étouffer.

– Je ne demanderais pas mieux, madame, s'écria Trésor des Fèves, si j'avais l'honneur de voir votre calèche ; mais il n'y a pas ombre de calèche dans ce sentier, qui me paraît d'ailleurs peu voyable aux équipages. Cependant, je ne mettrai pas longtemps meshuy à la découvrir, car je vous entends de bien près.

– Eh quoi ! dit-elle en s'éclatant de rire, vous ne voyez pas ma calèche ! Vous avez failli l'écraser en courant comme un étourdi ! Elle est devant vous, aimable Trésor des Fèves, et il est facile de la reconnaître à son apparence élégante, qui a quelque chose de celle d'un pois chiche.

– Tellement l'apparence d'un pois chiche,

rumina Trésor des Fèves en s'accroupetonnant, que je me serais laissé prendre avant d'y voir autre chose qu'un pois chiche.

Un coup d'œil suffit pourtant à Trésor des Fèves pour remarquer que c'était un fort gros pois chiche, plus rond qu'une orange et plus jaune qu'un citron, porté sur quatre petites roues d'or, et muni d'un joli portemanteau qui était fait d'une petite gousse de pois, verte et lustrée comme maroquin.

Il se hâta de mettre la main sur le bouton, et la porte s'ouvrit.

Fleur des Pois en jaillit comme une graine de balsamine et tomba, leste et joyeuse, sur ses talons. Trésor des Fèves se releva émerveillé, car il n'avait jamais rien imaginé d'aussi beau que Fleur des Pois. C'était en effet le minois le plus accompli qu'un peintre puisse inventer : des yeux longs comme des amandes, violets comme des betteraves, aux regards pointus comme des alènes, et une bouche fine et moqueuse qui ne s'entrouvrait à demi que pour laisser voir des dents blanches comme albâtre et luisantes comme

émail. Sa robe courte, un peu flottante, panachée de flammes roses, comme les fleurs qui viennent aux pois, parvenait à peine à moitié de ses jambes faites au tour, chaussées d'un bas de soie blanc aussi tendu que si on avait employé le cabestan, et terminées par des pieds si mignons qu'on ne pouvait les voir sans envier le bonheur du cordonnier qui les avait de sa main emprisonnées dans le satin.

– De quoi t'étonnes-tu ? dit Fleur des Pois. Ce qui prouve, par parenthèse, que Trésor des Fèves n'avait pas l'air extrêmement spirituel dans ce moment-là.

Trésor des Fèves rougit ; mais il se remit bientôt.

– Je m'étonne, répondit-il modestement, qu'une aussi belle princesse, qui est à peu près de ma taille, ait pu tenir dans un pois chiche.

– Vous déprisez mal à propos ma calèche, Trésor des Fèves, reprit Fleur des Pois. On y voyage très commodément quand elle est ouverte ; et c'est par hasard que je n'y ai pas mon grand écuyer, mon aumônier, mon gouverneur,

mon secrétaire des commandements, et deux ou trois de mes femmes. J'aime à me promener seule et ce caprice m'a valu l'accident qui m'est arrivé. Je ne sais si vous avez jamais rencontré en société le roi des Grillons, qui est fort reconnaissable à son masque noir et poli comme celui d'Arlequin, à deux cornes droites et mobiles, et à certaine symphonie de mauvais goût dont il a coutume d'accompagner ses moindres paroles. Le roi des Grillons me faisait la grâce de m'aimer ; il n'ignorait pas que ma minorité expire aujourd'hui, et qu'il est de l'usage des princesses de ma maison de prendre un mari à dix ans. Il s'est trouvé sur ma route, suivant l'usage, pour l'obséder du tintamarre infernal de ses carillonnantes déclarations, et je lui ai répondu, comme à l'ordinaire, en me bouchant les oreilles !

– Ô bonheur ! dit Trésor des Fèves enchanté : vous n'épouserez pas le roi des Grillons !

– Je ne l'épouserai pas, répondit Fleur des Pois, avec dignité. Mon choix était fait. Je ne lui eus pas plus tôt signifié ma résolution que

l'odieux Cri-Cri (c'est le nom de ce monarque) s'élança d'un bond sur ma voiture, comme s'il avait voulu la dévorer, et qu'il en fit brutalement tomber la capote. « Marie-toi, maintenant, me dit-il, impertinente mijaurée ! marie-toi, si tu peux, et si jamais mari vient te chercher dans cet équipage ! Quant à moi, je ne fais pas plus cas de ton royaume et de ta main que d'un pois chiche. »

– Si vous pouviez me dire en quel trou le roi des Grillons s'est caché, s'écria Trésor des Fèves furieux, je l'aurais bientôt déterré avec ma serfouette, et je l'amènerais, pieds et poings liés, princesse, à votre discrétion. Je comprends cependant son désespoir, ajouta-t-il en laissant tomber son front sur sa main. Mais ne pensez-vous pas qu'il faut que je vous accompagne jusque dans vos États, pour vous mettre à l'abri de ses poursuites ?

– Il le faudrait, en effet, magnanime Trésor des Fèves, si j'étais loin de ma frontière ; mais voilà un champ de pois musqués où je ne compte que des sujets fidèles, et dont l'approche est interdite à mon ennemi.

Ainsi parlant, elle frappa la terre du pied, et tomba suspendus des deux bras à deux tiges penchantes qui s'inclinèrent et se relevèrent sous elle, en semant ses cheveux des débris de leurs fleurs parfumées.

Pendant que Trésor des Fèves se complaisait à la regarder, et je vous réponds que j'y aurais pris plaisir moi-même, elle le fixait des traits acérés de ses yeux, le liait des petits plis de son sourire, tellement qu'il aurait voulu mourir dans la joie de la voir ainsi, et qu'il y serait peut-être encore si elle ne l'avait averti.

– C'est trop vous avoir retenu, lui dit-elle, car je sais que le commerce des fèves est fort affairieux par le temps qui court ; mais ma calèche, ou plutôt la vôtre, vous fera regagner les moments perdus. Ne m'offensez pas, je vous prie, du refus d'un si mince cadeau. J'ai des millions de calèches pareilles dans les greniers du château, et quand j'en veux une nouvelle, je la trie sur le volet au milieu d'une poignée, et je donne le reste aux souris.

– Le moindre des bienfaits de Votre Altesse

ferait la gloire et le bonheur de ma vie, répondit Trésor des Fèves ; mais elle ne pense pas que je suis encore chargé de provisions. Or, je conçois à merveille, si bien mesurées que soient mes fèves, qu'il y aurait moyen de faire entrer assez commodément votre calèche dans un de mes litrons ; mais mes litrons dans votre calèche, c'est une chose impossible.

– Essaie, dit Fleur des Pois en riant et en se balançant à ses fleurs ; essaie, et ne t'émerveille pas de tout, comme un enfant qui n'a rien vu.

En effet, Trésor des Fèves n'éprouva aucune difficulté à placer les trois litrons dans la caisse de la voiture ; elle en aurait contenu trente et davantage. Il fut un peu mortifié.

– Je suis prêt à partir, madame, reprit-il en se plaçant lui-même sur un coussin bien rembourré dont l'ampleur lui permettait de s'accommoder fort agréablement dans toutes les positions jusqu'à s'y coucher tout du long s'il lui en avait pris envie. Je dois à la tendresse de mes parents de ne pas leur laisser d'inquiétude sur ce que je suis devenu à notre première séparation, et je

n'attends plus que votre cocher qui s'est enfui épouvanté, sans doute, à l'incartade grossière du roi des Grillons, en reconduisant l'attelage et en emportant les brancards. Alors j'abandonnerai ces lieux avec l'éternel regret de vous avoir vue sans espérer vous revoir.

– Bon ! repartit Fleur des Pois sans avoir l'air de prendre garde à cette dernière partie du discours de Trésor des Fèves, qui tirait fort à conséquence ; bon ! ma calèche n'a ni cocher, ni brancards, ni attelage : elle marche à la vapeur, et il n'y a pas d'heure où elle ne fasse aisément cinquante mille lieues. Je te demande si tu seras en peine de retourner chez toi quand cela te conviendra. Il suffira que tu retiennes bien le geste et le mot dont je me servirai pour la mettre en route. Le portemanteau contient différents objets qui peuvent te servir en voyage, et qui t'appartiennent sans réserve. En l'ouvrant à la manière dont tu ouvrirais une gousse de pois verts, tu y trouveras trois écrins de la forme et de la juste grosseur d'un pois, suspendus chacun d'un fil léger qui les soutient dans leur étui comme des pois en cosse, de telle façon qu'ils ne

puissent se heurter dommageablement dans les déménagements et le transport : c'est un travail merveilleux. Ils céderont à la pression de ton doigt comme le soufflet de ma calèche, et tu n'auras plus qu'à en semer le contenu en terre dans un trou fait à la pointe de ta serfouette, pour voir poindre, trésor, éclore tout ce que tu auras souhaité. N'est-ce pas miracle, cela ? Retiens bien seulement que, le troisième épuisé, il ne me reste rien à t'offrir, car je n'ai à moi que trois pois verts, comme tu n'avais que trois litres de fèves et la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Es-tu disposé à te mettre en route maintenant ?

Sur le signe affirmatif de Trésor des Fèves, qui ne se sentait pas la force de parler, Fleur des Pois fit claquer le pouce de sa main droite contre le doigt du milieu, en criant :

– Partez, pois chiche !

Et le pois chiche était à plus de quinze cents kilomètres du champ musqué de Fleur des Pois que les yeux de Trésor des Fèves le cherchaient encore inutilement.

– Hélas ! dit-il.

C'est que ce serait faire tort à la célérité du pois chiche que de dire qu'il parcourait l'espace avec la célérité d'une balle d'arquebuse. Les bois, les villes, les montagnes, les mers disparaissaient incomparablement plus vite sur son passage que les ombres chinoises de Séraphin sous la baguette du fameux magicien Rhotomago. Les horizons les plus lointains se dessinaient à peine dans une immense profondeur, qu'ils s'étaient précipités sur le pois chiche, et que Trésor des Fèves se serait efforcé en vain de les retrouver derrière lui. Pendant qu'il se retournait, crac, ils n'y étaient plus. Enfin, il avait plusieurs fois repris l'avance sur le soleil ; plusieurs fois il l'avait rejoint au retour pour le devancer encore, dans de brusques alternatives de jour et de nuit, quand Trésor des Fèves se douta qu'il avait laissé de côté la ville qu'il allait voir, et le marché où il portait vendre ses litrons.

– Les ressorts de cette voiture sont un peu gais, imagina-t-il soudain ; car on n'oublie pas qu'il était doué d'un esprit très subtil. Elle est

partie à l'étourdie avant que Fleur des Pois eût achevé de s'expliquer sur ma destination, et il n'y a pas de raison pour que ce voyage finisse dans tous les siècles des siècles ; cette aimable princesse, qui est assez évaporée, comme le comporte sa jeunesse, ayant bien pensé à me dire en quelle sorte on mettait sa calèche en route, mais non pas ce qu'il fallait faire pour l'arrêter.

Effectivement, Trésor des Fèves s'était servi sans succès de toutes les interjections malsonnantes qu'il eût jamais recueillis, pudeur gardée, de la bouche blasphématoire des voiturins et des muletiers, gens de pauvre éducation et de méchant langage. La diantre de calèche allait toujours, elle n'allait que de plus belle ; et, pendant qu'il fouillait dans sa mémoire pour varier ses apostrophes de plus d'euphémismes que n'en pourrait enseigner la rhétorique, madame la calèche coupait des latitudes à la course, et passait sur le ventre de dix royaumes qui n'en pouvaient mais.

– Le diable t'emporte, chienne de calèche ! s'écriait Trésor des Fèves.

Et le diable obéissant, ne manquait pas d'emporter la calèche des tropiques aux pôles, ou des pôles aux tropiques, et de la ramener par tous les cercles de la sphère, sans égard au changement insalubre des températures. Il y avait de quoi rôtir ou se morfondre avant peu, si Trésor des Fèves n'avait été doué, ainsi que nous l'avons dit souvent, d'une admirable intelligence.

Voire, dit-il en lui-même, puisque Fleur des Pois l'a lancée à travers le monde, en lui disant : « Partez, pois chiche !... » on l'arrêterait peut-être en lui disant le contraire. Cela était extrêmement logique.

– Arrêtez, pois chiche ! cria Trésor des Fèves en faisant claquer le pouce de sa main droite contre le doigt du milieu, comme il l'avait vu faire à Fleur des Pois.

Voyez si une académie tout entière aurait aussi bien trouvé ! Le pois chiche s'arrêta si juste, que vous ne l'auriez pas mieux arrêté en le fichant sur terre avec un clou. Il ne bougea.

Trésor des Fèves descendit de son équipage, le ramassa précieusement, et le laissa couler dans

une bougette de cuir qu'il avait à sa ceinture pour y serrer les échantillons de ses fèves, mais après en avoir retiré le portemanteau.

L'endroit où la calèche de Trésor des Fèves s'était ainsi butée à son ordre n'est pas décrit par les voyageurs. Bruce le place aux sources du Nil, M. Douville au Congo, et M. Caillé à Tombouctou. C'était une plaine sans bornes, si sèche, si rocailleuse et si sauvage qu'il n'y avait pas un buisson sous lequel gîter, ni une mousse du désert pour reposer sa tête endormie, ni une feuille nourricière ou rafraîchissante pour apaiser la faim et la soif. Trésor des Fèves ne s'inquiéta point. Il fendit proprement de l'ongle son portemanteau, et il en détacha un des trois petits écrins dont Fleur des Pois lui avait fait la description.

Ensuite, il l'ouvrit comme il avait fait de la calèche, et semant son contenu à terre à la pointe de la serfouette : « Il en arrivera ce qui pourra, dit-il, mais j'aurais grand besoin d'un pavillon pour me couvrir cette nuit, ne fût-il que d'une plante de pois en fleur ; d'un petit régal pour me

nourrir, ne fût-il que d'une purée de pois au sucre ; et d'un lit pour me coucher, ne fût-il que d'une plume de colibri. Aussi bien, je ne saurais revoir mes parents d'aujourd'hui, tant je me sens pressé d'appétit, et courbatu de la fatigue du voyage ».

Trésor des Fèves n'avait pas fini de parler qu'il vit sourdre du sable un superbe pavillon en forme de plante de pois, qui monta grandit, s'épanouit au loin, s'appuya, d'espace en espace, sur dix échelas d'or, se répandit de toutes parts en gracieuses tentures de feuillages, parsemées de fleurs de pois, et s'arrondit en arcades innombrables, dont chacune supportait à la clef de son cintre un riche lustre de cristal chargé de bougies musquées. Tout le fond des arcades était garni de glaces de Venise, d'une hauteur démesurée, qui n'avaient pas le moindre défaut, et qui réfléchissaient les lumières à éblouir d'une lieue la vue d'un aigle de sept ans.

Sous les pieds de Trésor des Fèves, une feuille de pois, tombée d'accident de la voûte, s'élargit en magnifique tapis diapré de toutes les couleurs

de l'arc-en-ciel et d'une multitude d'autres. Bien plus, ce tapis était bordé de guéridons de bois d'aloès et de sandal, qui semblaient prêts à s'affaisser sous le poids de pâtisseries et des confitures, ou sur lesquels des fruits glacés au marasquin cernaient élégamment dans leurs coupes de porcelaine surdorée une bonne jatte de purée de petits pois au sucre, marbrée à sa surface de raisins de Corinthe noirs comme le jais, de vertes pistaches, de dragées de coriandre et de tranches d'ananas.

Au milieu de toutes ces pompes, Trésor de Fèves ne fut cependant pas en peine de reconnaître son lit, c'est-à-dire la plume de colibri qu'il avait souhaitée, et qui scintillait dans un coin, comme une escarboucle tombée de la couronne du grand Mogol, quoiqu'elle fût si petite qu'on l'aurait cachée d'un grain de mil. Trésor de Fèves pensa d'abord que ce sommier répondait peu au reste des commodités du pavillon ; mais, à mesure qu'il regardait la plume de colibri, elle se mit à foisonner tellement qu'il eut bientôt de plumes de colibris à la hauteur de la main, couchette de molles topazes, de flexibles

saphirs et d'opales élastiques où un papillon aurait enfoncé en s'y posant. « Assez, dit Trésor de Fèves, assez, plume de colibri ! Je dormirai trop bien comme cela ! »

Que notre voyageur ait fait fête à son banquet et qu'il eût hâte de se reposer, cela n'a pas besoin d'être dit. L'amour lui trottait bien un peu dans la tête ; mais douze ans ne sont pas l'âge où l'amour ôte le sommeil, et Fleur de Pois, à peine vue, n'avait laissé à sa pensée que l'impression d'un rêve charmant dont le sommeil seul pouvait lui rendre l'illusion. Raison de plus pour dormir, s'il vous en souvient comme à moi. Toutefois, Trésor de Fèves était trop prudent pour s'abandonner à cette joie paresseuse avant de s'être assuré de l'extérieur de son pavillon, dont l'éclat suffisait pour attirer de fort loin les voleurs et les gens du roi. Il y en a en tous pays. Il sortit donc de l'enceinte magique, la serfouette ouverte à la main, comme d'habitude, pour faire le tour de sa tente et aviser au bon état de son campement.

Aussitôt qu'il fut parvenu à son extrême frontière (c'était un petit ravin creusé par les

eaux, et que la biquette aurait franchi sans façon), Trésor des Fèves s'arrêta, transi du frisson d'un homme de cœur ; car le vrai courage a des terreurs communes à notre pauvre humanité et ne s'affermit en lui-même que par réflexion. Il y avait, ma foi, de quoi réfléchir au spectacle dont je parle !

C'était un front de bataille où reluisaient dans l'obscurité d'une nuit sans étoiles deux cents yeux ardents et immobiles, au-devant desquels couraient sans relâche de la droite à la gauche, de la gauche à la droite et sur les flancs, deux yeux perçants et obliques dont l'expression indiquait assez la ronde d'un général fort actif. Trésor des Fèves ne connaissait ni Lavater, ni Gall, ni Spurzheim ; il n'était pas de la société phrénologique, mais il avait l'instinct de simple nature qui instruit tous les êtres créés à discerner de loin la physionomie d'un ennemi ; et il n'eut pas regardé un moment le commandant en chef de cette louvetaille affamée sans reconnaître en lui le loup couard et patelin qui lui avait adroitement escroqué, sous couleur de philosophie et de vertu, le dernier de ses litrons.

– Messire loup, dit Trésor des Fèves, n’a pas perdu de temps pour rassembler son bercail et le mettre à ma poursuite ! Mais par quel mystère ont-ils pu me rejoindre, tous tant qu’ils sont, si ces vauriens de loups n’ont aussi voyagé en pois chiche ?

– C’est probablement, reprit-il en soupirant, que les secrets de la science ne sont pas inconnus des méchants ; et je n’oserais pas jurer, quand j’y pense, que ce ne sont pas eux qui les ont inventés pour mieux engeigner les bonnes créatures dans leurs détestables machinations.

Trésors des Fèves était réservé dans ses entreprises, mais soudain dans ses résolutions : il exhiba donc hâtivement de sa bougette le portemanteau qu’il y avait glissé à côté de sa calèche ; il en détacha le second de ses petits pois, l’ouvrit comme il avait fait le premier et la calèche, et sema son contenu en terre, à la pointe de la serfouette.

– Il en arrivera ce qui pourra, dit-il ; mais j’aurais grand besoin cette nuit d’une muraille solide, ne fût-elle pas plus épaisse que celle de la

chaumine, et d'une claie bien serrée, ne fût-elle pas plus forte que celle de mes échaliers, pour me défendre de messieurs les loups.

Et des murailles se dressèrent, non pas murailles de chaumine, mais murailles de palais ; et des claies germèrent de tous les portiques, non pas des claies en façon d'échaliers, mais hautes grilles seigneuriales d'acier bleu, à flèches et buissons dorés, où loup, ni blaireau, ni renard n'aurait passé sans se meurtrir ou se navrer la fine pointe de son museau. Au point où en était alors la stratégie des loups, l'armée des loups n'y avait que faire. Après avoir tenté quelques pointes, elle se retira en mauvais ordre.

Tranquille sur la suite de cet événement, Trésor des Fèves regagna son pavillon ; mais ce fut cette fois sur des parvis de marbre, à travers des péristyles illuminés comme pour une noce, des escaliers qui montaient toujours et des galeries sans fin. Il fut aise de retrouver son pavillon de fleurs de pois au cœur d'un grand jardin verdoyant et florissant qu'il ne se connaissait pas, et son lit de plumes de colibri, où

je suppose qu'il dort plus heureux qu'un roi. On sait que je n'exagère jamais.

Son premier soin du lendemain fut de visiter la somptueuse demeure qu'il s'était trouvée dans un petit pois, et dont le moindres beautés le remplirent d'étonnement ; car l'ameublement répondait très bien à la bonne mine du dehors. Il examina en détail son musée de tableaux, son cabinet des antiques, son casier des médailles, ses insectes, ses coquillages, sa bibliothèque, délicieuses merveilles encore nouvelles pour lui. Ses livres le charmèrent surtout par le goût délicat qui avait présidé à leur choix. Ce qu'il y a de plus exquis dans la littérature et de plus utile dans les sciences humaines s'y trouvait rassemblé pour le plaisir et l'instruction d'une longue vie, comme les Aventures de l'ingénieur don Quichotte de la Manche, les chefs-d'œuvre de la *Bibliothèque bleue*, de la fameuse édition de Mme Oudot ; des Contes de fées de toute sorte, avec de belle images en taille-douce ; une collection de Voyages curieux et récréatifs, dont les plus authentiques étaient déjà ceux de Robinson et de Gulliver ; d'excellents Almanachs

pleins d'anecdotes divertissantes et de renseignements infaillibles sur les phases de la lune et les jours propres aux semailles ; des Traités innombrables, écrits d'une manière fort simple et fort claire, sur l'agriculture, le jardinage, la pêche à la ligne, la chasse au filet et l'art d'appriivoiser les rossignols ; tout ce qu'on peut désirer enfin quand on est parvenu à connaître ce que valent les livres de l'homme et son esprit : il n'y avait d'ailleurs point d'autres savants, point d'autres philosophes, point d'autres poètes, par la raison incontestable que tout savoir, toute philosophie, toute poésie sont là ou ne seront jamais nulle part : c'est moi qui vous en réponds.

Pendant qu'il procédait ainsi à l'inventaire de ses richesses, Trésors des Fèves se sentit frappé du reflet de son image dans un des miroirs dont tous les salons étaient ornés. Si la glace n'était menteuse, il devait avoir grandi, ô prodige ! de plus de trois pieds depuis la veille ; et la moustache brune qui ombrageait sa lèvre supérieure annonçait distinctement en effet qu'il commençait à passer d'une adolescence robuste à

une jeunesse virile. Ce phénomène le travaillait un peu quand une riche pendule, placée entre deux trumeaux, lui permit de l'éclaircir à son grand regret : une des aiguilles marquait le quantième des années, et Trésor des Fèves s'aperçut, à n'en pas douter, qu'il avait réellement vieilli de six ans.

– Six ans ! s'écria-t-il, malheur à moi ! Mes pauvres parents sont morts de vieillesse et peut-être de besoin ! peut-être, hélas ! sont-ils morts de la douleur de ma perte ! et qu'auront-ils pensé, en mourant, de mon cruel abandon ou de ma pitoyable infortune ? Je comprends, calèche maudite, que tu fasses bien du chemin, car tu dévores bien des jours dans tes minutes ! Partez donc, partez donc, pois chiche ! continua-t-il en tirant le pois chiche de sa bougette et en le lançant par la fenêtre. Allez si loin, damné de pois chiche, que l'on ne vous revoie jamais !

Aussi n'a-t-on jamais revu, à ma connaissance, de pois chiche en façon de chaise de poste qui fît cinquante lieues à l'heure.

Trésor des Fèves descendit ses degrés de

marbre plus triste qu'il n'avait jamais fait l'échelle du grenier aux fèves. Il sortit du palais sans le voir ; il chemina dans ses plaines incultes, sans prendre garde si les loups n'y avaient pas insolemment bivouaqué pour le menacer d'un blocus. Il rêvait en marchant, se frappait le front de la main et pleurait quelquefois.

– Et qu'aurais-je à souhaiter, maintenant que mes parents n'existent plus ? dit-il en tournant machinalement son portemanteau entre ses doigts... Maintenant que Fleur des Pois est depuis six ans mariée, car c'était le jour où je l'ai vue qu'expirait sa dixième année, et cette époque est celle du mariage des princesses de sa maison ! D'ailleurs, son choix était fait. – Que m'importe le monde entier, le monde qui ne se composait pour moi que d'une chaumine et d'un champ de fèves que vous ne me rendrez jamais, petit pois vert, ajouta-t-il en le détachant de sa gousse, car les jours si doux de l'enfance ne se renouvellent plus. Allez, petit pois vert, allez où Dieu vous portera, et produisez ce que vous devez produire à la gloire de votre maîtresse, puisque c'en est fait de mes vieux parents, de la chaumine, du

champ de fèves et de Fleur des Pois ! Allez, petit pois vert, allez bien loin !

Et il le lança de si grande force que le petit pois vert aurait facilement rattrapé le gros pois chiche, si cela avait été de sa nature. – Après quoi, Trésor des Fèves tomba par terre d'accablement et de douleur.

Quand il se releva, tout l'aspect de la plaine était changé. C'était jusqu'à l'horizon une mer sans bornes de brume ou de riante verdure, sur laquelle se roulaient comme des flots confus, au petit souffle des brises, de blanches fleurs à la carène de bateau et aux ailes de papillon, lavées de violet comme celles des fèves ou de rose comme celles des pois ; et quand le vent courbait ensemble tous les fronts ondoyants, toutes ces nuances se confondaient dans une nuance inconnue, qui était plus belle mille fois que celle des plus beaux parterres.

Trésor des Fèves s'élança, car il avait tout revu, le champ agrandi, la chaumine embellie, son père et sa mère vivants, et qui accouraient au-devant de lui, bien qu'un peu cassés, de toute la

force de leurs jambes, pour lui apprendre comment, depuis le jour de son départ, ils n'avaient manqué de recevoir de ses nouvelles tous les soirs, avec quelques gracieusetés qui ameilleuraient leur vie, et de bonnes espérances de retour qui les avaient sauvés de mourir.

Trésor des Fèves, après les avoir tendrement embrassés, leur donna ses bras pour l'accompagner à son palais. À mesure qu'ils en approchaient, le vieux et la vieille s'ébahissaient de plus en plus, et Trésor des Fèves aurait craint de troubler leur joie. Il ne put cependant s'empêcher de dire en soupirant :

– Ah ! si vous aviez vu Fleur des Pois ! Mais il y a six ans qu'elle est mariée !

– Et que je suis mariée avec toi, dit Fleur des Pois en ouvrant la grille à deux battants. Mon choix était fait alors, t'en souvient-il ? Entrez ici, continua-t-elle en baisant le vieux et la vieille qui ne pouvaient se lasser de l'admirer, car elle était aussi grandie de six ans, et l'histoire indique par là qu'elle en avait seize. – Entrez ici chez votre fils : c'est un pays d'âme et d'imagination où l'on

ne vieillit plus et où l'on ne meurt pas.

Il était difficile d'apprendre une meilleure nouvelle à ces pauvres gens.

Les fêtes du mariage s'accomplirent dans toute la splendeur requise entre de si grands personnages, et leur ménage ne cessa jamais d'être un parfait exemple d'amour, de constance et de bonheur.

C'est ainsi que finissent les contes de fées.

Le Génie Bonhomme

Il y avait autrefois des génies. Il y en aurait encore si vous vouliez bien croire tous ceux qui se piquent d'être des génies ; mais il ne faut pas s'y fier.

Celui dont il sera question ici n'était pas d'ailleurs de la première volée des génies. C'était un génie d'entresol, un pauvre garçon de génie, qui ne siégeait dans l'assemblée des génies que par droit de naissance, sauf le bon plaisir des génies titrés. Quand il se présenta pour la première fois, j'ai toujours envie de rire quand j'y pense, il avait pris pour devise de son petit étendard de cérémonie : *Fais ce que dois, advienne que pourra*. Aussi l'appela-t-on le génie Bonhomme. Ce dernier sobriquet est resté depuis aux esprits simples et naïfs qui pratiquent le bien par sentiment ou par habitude, et qui n'ont pas trouvé le secret de faire une science de la vertu.

Quant au sobriquet de *génie*, on en a fait tout ce qu'on a voulu. Cela ne nous regarde pas.

À plus de deux cents lieues d'ici, et bien avant la Révolution, vivait, dans un vieux château seigneurial, une riche douairière dont ces messieurs de l'École des Chartes n'ont jamais pu retrouver le nom. La bonne dame avait perdu sa bru jeune, et son fils à la guerre. Il ne lui restait pour la consoler dans les ennuis de sa vieillesse que son petit-fils et sa petite-fille qui semblaient être créés pour le plaisir de les voir ; car la peinture elle-même, qui aspire toujours à faire mieux que Dieu n'a fait, n'a jamais rien fait de plus joli. Le garçon, qui avait douze ans, s'appelait SAPHIR, et la fille, qui en avait dix, s'appelait AMÉTHYSTE. On croit, mais je n'oserais l'assurer, que ces noms leur avaient été donnés à cause de la couleur de leurs yeux, et ceci me permet de vous apprendre ou de vous rappeler deux choses en passant : la première, c'est que le saphir est une belle pierre d'un bleu transparent, et que l'améthyste est une autre qui tire sur le violet. La seconde, c'est que les enfants de grande maison n'étaient ordinairement

nommés que cinq ou six mois après leur naissance. On chercherait longtemps avant de rencontrer une aussi bonne femme que la grand-mère d'Améthyste et de Saphir ; elle l'était même trop, et c'est un inconvénient dans lequel les femmes tombent volontiers quand elles ont pris la peine d'être bonnes ; mais ce hasard n'est pas assez commun pour mériter qu'on s'en inquiète. Nous la désignerons cependant sous le nom de Tropbonne, afin d'éviter la confusion, s'il y a lieu.

Tropbonne aimait tant ses petits-enfants qu'elle les élevait comme si elle ne les avait pas aimés. Elle leur laissait suivre tous leurs caprices, ne leur parlait jamais d'études, et jouait avec eux pour aiguïser ou renouveler leur plaisir quand ils s'ennuyaient de jouer. Il résultait de là qu'ils ne savaient presque rien et que, s'ils n'avaient pas été curieux comme sont tous les enfants, ils n'auraient rien su du tout.

Cependant Tropbonne était de vieille date l'amie du génie Bonhomme, qu'elle avait vu quelque part dans sa jeunesse. Il est probable que

ce n'était pas à la cour. Elle s'accusait souvent auprès de lui, dans leurs entretiens secrets, de n'avoir pas eu la force de pourvoir à l'instruction de ces deux charmantes petites créatures auxquelles elle pouvait manquer d'un jour à l'autre. Le génie lui avait promis d'y penser quand ses affaires le permettraient, mais il s'occupait alors de remédier aux mauvais effets de l'éducation des pédants et des charlatans, qui commençaient à être à la mode. Il avait bien de la besogne.

Un soir d'été cependant, Tropbonne s'était couchée de bonne heure, selon sa coutume ; le repos des honnêtes gens est si doux ! Améthyste et Saphir s'entretenaient dans le grand salon de quelques-uns de ces riens qui remplissent la froide oisiveté des châteaux, et ils auraient bâillé plus d'une fois en se regardant, si la nature n'avait pris soin de les distraire par un de ses phénomènes les plus effrayants, et pourtant des plus communs. L'orage grondait au dehors. De minute en minute, les éclairs enflammaient le vaste espace, ou se croisaient en zigzags de feu sur les vitres ébranlées. Les arbres de l'avenue

criaient et se fendaient en éclats ; la foudre roulait dans les nues comme un char d'airain ; il n'y avait pas jusqu'à la cloche de la chapelle qui ne vibrât de terreur, et qui ne mêlat sa plainte longue et sonore au fracas des éléments. Cela était sublime et terrible.

Tout à coup, les domestiques vinrent annoncer qu'on avait recueilli à la porte un petit vieillard, percé par la pluie, transi de froid, et probablement mourant de faim, parce que la tempête devait l'avoir beaucoup écarté de sa route. Améthyste, qui s'était pressée dans son effroi contre le sein de son frère, fut la première à courir à la rencontre de l'étranger ; mais comme Saphir était le plus fort et le plus leste, il l'aurait facilement devancée s'il n'avait pas voulu lui donner le plaisir d'arriver avant lui ; car ces aimables enfants étaient aussi bons qu'ils étaient beaux. Je vous laisse à penser si les membres endoloris du pauvre homme furent réjouis par un feu pétillant et clair, si le sucre fut ménagé dans le vin généreux qu'Améthyste lui fit sur un petit lit de braise ardente, s'il eut enfin bon souper, bon gîte et surtout bonne mine d'hôte. Je ne vous dirai pas

même quel était ce bon vieillard, parce que je veux vous ménager le plaisir de la surprise.

Quand le vieillard fut un peu remis de sa fatigue et de ses besoins, il devint joyeux et causeur, et les jeunes gens y prirent plaisir. Les jeunes gens de ce temps-là ne dédaignaient pas la conversation des vieilles gens, où ils pensaient avec raison qu'on peut apprendre quelque chose.

Aujourd'hui, la vieillesse est beaucoup moins réputée, et je n'en suis pas surpris. La jeunesse a si peu de chose à apprendre.

– Vous m'avez si bien traité, leur dit-il, que mon cœur s'épanouit à l'idée de vous savoir heureux. Je suppose que, dans ce château magnifique, où tout vous vient à souhait, vous devez couler de beaux jours.

Saphir baissa les yeux.

– Heureux, sans doute ! répondit Améthyste. Notre grand-mère a tant de bontés pour nous et nous l'aimons tant ! Rien ne nous manque, à la vérité, mais nous nous ennuyons souvent.

– Vous vous ennuyez ! s'écria le vieillard avec

les marques du plus vif étonnement. Qui a jamais entendu dire qu'on s'ennuyât à votre âge, avec de la fortune et de l'esprit ? L'ennui est la maladie des gens inutiles, des paresseux et des sots. Quiconque s'ennuie est un être à charge à la société comme à lui-même, qui ne mérite que le mépris. Mais ce n'est pas tout d'être doué par la Providence d'un excellent naturel comme le vôtre, si on ne le cultive par le travail. Vous ne travaillez donc pas ?

– Travailler, répliqua Saphir un peu piqué. Nous sommes riches et ce château le fait assez voir.

– Prenez garde, reprit le vieillard en laissant échapper à regret un sourire amer. La foudre qui se tait à peine aurait pu le consumer en passant.

– Ma grand-mère a plus d'or qu'il n'en faut pour suffire au luxe de sa maison.

– Les voleurs pourraient bien le prendre.

– Si vous venez du côté que vous avez dit, continua Saphir d'un ton assuré, vous avez dû traverser une plaine de dix lieues d'étendue, toute

chargée de vergers et de moissons. La montagne qui la domine du côté de l'occident est couronnée d'un palais immense qui fut celui de mes ancêtres, et où ils avaient amené à grands frais toutes les richesses de dix générations !

– Hélas ! dit l'inconnu, pourquoi me forcez-vous à payer une si douce hospitalité par une mauvaise nouvelle ? Le temps, qui n'épargne rien, n'a pas épargné la plus solide de vos espérances. J'ai côtoyé longtemps la plaine dont vous parlez ; elle a été remplacée par un lac. J'ai voulu visiter le palais de vos aïeux, je n'en ai trouvé que les ruines, qui servent tout au plus d'asile aujourd'hui à quelques oiseaux nocturnes et à quelques bêtes de proie. Les loutres se disputent la moitié de votre héritage, et l'autre appartient aux hiboux. C'est si peu, mes amis, que l'opulence des hommes !

Les enfants se regardèrent.

– Il n'y a qu'un bien, poursuivit le vieillard comme s'il ne les avait pas remarqués, qui mette la vie à l'abri de ces dures vicissitudes, et on ne se le procure que par l'étude et le travail. Oh !

contre celui-là, c'est en vain que les eaux se débordent, que la terre se soulève, et que le ciel épuise ses fléaux. Pour qui possède celui-là, il n'y a point de revers qui puisse démonter son courage, tant qu'il lui reste une faculté dans l'âme ou un métier dans la main. L'admirable science des arts est la plus belle dot des fiancés. L'aptitude aux soins domestiques est la couronne des femmes. L'homme qui possède une industrie utile, ou des connaissances d'une application commune, est plus réellement riche que les riches, ou plutôt il n'y a que lui de riche et d'indépendant sur la terre. Toute autre fortune est trompeuse et passagère. Elle vaut moins et dure peu.

Améthyste et Saphir n'avaient jamais entendu ce langage. Ils se regardèrent encore et ne répondirent pas. Pendant qu'ils gardaient le silence, le vieillard se transfigurait. Ses traits décrépits reprenaient les grâces du bel âge et ses membres cassés l'attitude saine et robuste de la force. Ce pauvre homme était un génie bienfaisant avec lequel je vous ai déjà fait faire connaissance. Nos jeunes gens ne s'en étaient

guère doutés, ni vous non plus.

– Je ne vous quitterai pas, ajouta-t-il en souriant, sans vous laisser un faible gage de ma reconnaissance, pour les soins dont vous m’avez comblé. Puisque l’ennui seul a jusqu’ici troublé le bonheur que la nature vous dispensait d’une manière si libérale, recevez de moi ces deux anneaux qui sont de puissants talismans. En poussant le ressort qui en ouvre le chaton, vous trouverez toujours dans l’enseignement qui y est caché un remède infailible contre cette triste maladie du cœur et de l’esprit. Si cependant l’art divin qui les a fabriqués trompait une fois mes espérances, nous nous reverrons dans un an et nous aviserons alors à d’autres moyens. En attendant, les petits cadeaux entretiennent l’amitié, et je n’attache à celui-ci que deux conditions faciles à remplir : la première, c’est de ne pas consulter l’oracle de l’anneau sans nécessité, c’est-à-dire avant que l’ennui vous gagne. La seconde, c’est d’exécuter ponctuellement tout ce qu’il vous prescrira.

En achevant ces paroles, le génie Bonhomme

s'en alla, et un auteur doué d'une imagination plus poétique vous dirait qu'il disparut. C'est la manière dont les génies prenaient congé.

Améthyste et Saphir ne s'ennuyèrent pas cette nuit-là, et j'imagine cependant qu'ils dormirent peu. Ils pensèrent probablement à leur fortune perdue, à leurs années d'aptitude et d'intelligence plus irréparablement perdues encore. Ils regrettèrent tant d'heures passées dans de vaines dissipations, et qui auraient pu devenir profitables et fécondes s'ils avaient su les employer. Ils se levèrent tristement, se cherchèrent en craignant de se rencontrer, et s'embrassèrent à la hâte en se cachant une larme. Au bout d'un moment d'embarras, la force de l'habitude l'emporta pourtant encore une fois. Ils retournèrent à leurs amusements accoutumés et s'amusèrent moins que de coutume.

– Je crois que tu t'ennuies ? dit Améthyste.

– J'allais t'adresser la même question, répondit Saphir ; mais j'ai eu peur que l'ennui ne servît de prétexte à la curiosité.

– Je te jure, reprit Améthyste en poussant le

ressort du chaton, que je m'ennuie à la mort !

Et au même instant, elle lut, artistement gravée sur la plaque intérieure, cette inscription que Saphir lisait déjà de son côté :

Travaillez

Pour vous rendre utiles.

Rendez-vous utiles

Pour être aimés.

Soyez aimés

Pour être heureux.

– Ce n'est pas tout, observa gravement Saphir. Ce que l'oracle de l'anneau nous prescrit, il faut l'exécuter ponctuellement. Essayons, si tu m'en crois. Le travail n'est peut-être pas plus ennuyeux que l'oisiveté.

– Oh ! pour cela, je t'en défie ! répondit la petite fille. Et puis l'anneau nous réserve certainement quelque autre ressource contre l'ennui. Essayons comme tu le dis. Un mauvais

jour est vite passé.

Sans être absolument mauvais, comme le craignait Améthyste, ce jour n'eut rien d'agréable. On avait fait venir les maîtres, si souvent repoussés, et ces gens-là parlent une langue qui paraît maussade parce qu'elle est inconnue, mais à laquelle on finit par trouver quelque charme quand on en a pris l'habitude.

Le frère et la sœur n'en étaient pas là. Vingt fois, pendant chaque leçon, le chaton s'était entrouvert au mouvement du ressort, et vingt fois l'inscription obstinée s'était montrée à la même place. Il n'y avait pas un mot changé.

Ce fut toujours la même chose pendant une longue semaine ; ce fut encore la même chose pendant la semaine qui la suivit. Saphir ne se sentait pas d'impatience. « On a bien raison de dire, murmurait-il en griffonnant un *pensum*, que les génies de ce temps-ci se répètent ! C'est un étrange moyen pour guérir les gens de l'ennui, que de les ennuyer à outrance ! »

Au bout de quinze jours, ils s'ennuyaient moins parce que leur amour-propre commençait à

s'intéresser à la poursuite de leurs études. Au bout d'un mois, ils s'ennuyaient à peine parce qu'ils avaient déjà semé assez pour recueillir. Ils se divertissaient à lire à la récréation, et même dans le travail, des livres fort instructifs, et cependant fort amusants, en italien, en anglais, en allemand ; ils ne prenaient point de part directe à la conversation des personnes éclairées, mais ils en faisaient leur profit, depuis que leurs études les mettaient à portée de les comprendre. Ils pensaient enfin, et cette vie de l'âme que l'oisiveté détruit, cette vie nouvelle pour eux, leur semblait plus douce que l'autre ; car ils avaient beaucoup d'esprit naturel. Leur grand-mère était d'ailleurs si heureuse de les voir étudier sans y être contraints, et jouissait si délicieusement de leurs succès ! Je me rappelle fort bien que le plaisir qu'ils procurent à leurs parents est la plus pure joie des enfants.

Le ressort joua cependant bien des fois durant la première moitié de l'année ; le septième, le huitième, le neuvième mois, on l'exerçait encore de temps à autre. Le douzième, il était rouillé.

Ce fut alors que le génie revint au château comme il s'y était engagé. Les génies de cette époque étaient fort ponctuels dans leurs promesses. Pour cette nouvelle visite, il avait déployé un peu plus de pompe, celle d'un sage qui use de la fortune sans l'étaler en vain appareil, parce qu'il sait le moyen d'en faire un meilleur usage. Il sauta au cou de ses jeunes amis qui ne se formaient pas encore une idée bien distincte du bonheur dont ils lui étaient redevables. Ils l'accueillirent avec tendresse, avant d'avoir récapitulé dans leur esprit ce qu'il avait fait pour eux. La bonne reconnaissance est comme la bonne bienfaisance : elle ne compte pas.

– Eh bien ! enfants, leur dit-il gaiement, vous m'en avez beaucoup voulu, car la science est aussi de l'ennui. Je l'ai entendu dire souvent, et il y a des savants par le monde qui m'ont disposé à le croire. Aujourd'hui, plus d'études, plus de sciences, plus de travaux sérieux ! Du plaisir, s'il y en a, des jouets, des spectacles, des fêtes ! Saphir, vous m'enseignerez le pas le plus à la mode. Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous

retenir pour la première contredanse. Je me suis réservé de vous apprendre que vous étiez plus riches que jamais. Ce maudit lac s'est retiré et le séjour de ces conquérants importuns décuple la fertilité de terres. On a déblayé les ruines du palais et on a trouvé dans les fondations un trésor qui a dix fois plus de valeur !...

– Les voleurs pourraient le prendre, dit Améthyste.

– Le lac regagnera peut-être le terrain qu'il a perdu ! dit Saphir.

Le génie avait perdu leurs dernières paroles ou il en avait l'air. Il était dans le salon.

– Ce brave homme est bien frivole pour un vieillard ! dit Saphir.

– Et bien bête pour un génie, dit Améthyste. Il croit peut-être que je ne finirai pas le vase de fleurs que je peins pour la fête de grand-maman. Mon maître dit qu'il voudrait l'avoir fait et qu'on n'a jamais approché de plus près du fameux monsieur Rabel.

– Je serai fâché, bonne petite sœur, reprit

Saphir, d'avoir quelque avantage sur toi ce jour-là ; mais j'espère qu'elle aura autant de joie qu'on peut en avoir sans mourir, en comptant mes six couronnes.

– Encore faudra-t-il travailler pour cela, reprit Améthyste, car tes cours ne sont pas finis.

– Aussi faudra-t-il travailler pour finir ton vase de fleurs, répliqua Saphir, car il n'est pas fini non plus.

– Tu travailleras donc ? dit Améthyste d'une voix caressante, comme si elle avait voulu implorer de l'indulgence pour elle-même.

– Je le crois bien, dit Saphir, et je ne vois aucune raison pour ne pas travailler, tant que je ne saurai pas tout.

– Nous en avons pour longtemps, s'écria sa sœur en bondissant de plaisir.

Et en parlant ainsi, les jeunes gens arrivaient près de Tropbonne, qui était alors trop heureuse. Saphir s'avança le premier, comme le plus déterminé, pour prier sa grand-mère de leur permettre le travail, au moins pour deux autres

années encore. Le génie, qui essayait des entrechats et des ronds de jambe en attendant sa première leçon de danse, partit d'un éclat de rire presque inextinguible, auquel succédèrent pourtant quelques douces larmes.

– Travaillez, aimables enfants, leur dit-il, votre bonne aïeule le permet, et vous pouvez reconnaître à son émotion le plaisir qu'elle éprouve à vous contenter. Travaillez avec modération, car un travail excessif brise les meilleurs esprits, comme une culture trop exigeante épuise le sol le plus productif. Amusez-vous quelquefois et même souvent, car les exercices du corps sont nécessaires à votre âge, et tout ce qui délasse la pensée d'un travail suspendu à propos la rend plus capable de le reprendre sans efforts. Revenez au travail avant que le plaisir vous ennuie ; les plaisirs poussés jusqu'à l'ennui dégoûtent du plaisir. Rendez-vous utiles enfin pour vous rendre dignes d'être aimés, et, comme disait le talisman, SOYEZ AIMÉS POUR ÊTRE HEUREUX. S'il existe un autre bonheur sur la terre, je n'en sais pas le secret.

Sources

Les heureuses chances de Jeannot, traduit de l'allemand des frères Grimm, Limoges, Eugène Ardent et Cie, Éditeurs.

Contes allemands du temps passé. Traduits par Félix Frank et E. Alsleben. Paris, Librairie académique, Didier et C^{ie}, Libraires-éditeurs, 1869.

Charles Perrault, *Contes*. Éditions Rencontre, 1968.

Mme Stéphanie Lockroy, *Contes à mes nièces*, Paris, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel, [1868].

Hans Christian Andersen, *Contes danois*, traduits pour la première fois par MM. Ernest Grégoire et Louis Moland. Garnier Frères, 1873.

Hans Christian Andersen, *Contes*, illustrations de Janusz Grabianski, Flammarion, 1963.

Bruno Bettelheim présente *Les Contes de Perrault*, suivis des contes de Mme d'Aulnoye et de Mme Leprince de Beaumont. Seghers, Paris, 1978.

Table

Jakob et Wilhelm Grimm.....	5
La petite Blanche-Neige.....	6
Les heureuses chances de Jeannot.....	28
La princesse sur les pois.....	41
Les trois fileuses.....	46
Raiponce.....	52
M^{me} Stéphanie Lockroy	60
La princesse Marguerite et le prince Coquelicot	61
Louis Bechstein.....	96
La bergerie d'or.....	97
Sept-fois-belle	112
Les épreuves du maître voleur	120
Le chevreuil d'or	138

Franz Hoffmann	146
Kunégonde du Kynast.....	147
L’Ilsentein ou la roche d’Ilse	161
Le moulin du diable au Rammberg.....	164
Jules Schanz	169
Le cadeau d’argent	170
Les trois petits pains d’or	175
La vierge de pierre	179
La source d’or	181
Charles Winter	184
Pierre le Gris	185
Hans le mineur	198
Hans Christian Andersen	215
Ib et la petite Christine	216
Caquets d’enfants	241
Les aventures du chardon.....	247
Le schilling d’argent	258

Elle se conduit mal	269
Le jardinier et ses maîtres	286
L'ange	301
Le sarrasin	306
La colline aux lézards	310
Les cigognes.....	323
Charles Nodier	333
Trésor des Fèves et Fleur des Pois	334
Le Génie Bonhomme	382

Cet ouvrage est le 238^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.